

PAGES

MANQUANTES

LE MONDE ILLUSTRÉ

18e ANNEE.—No 937

MONTREAL, 12 AVRIL 1902

5c LE No



ETATS-UNIS.—LES VENDEURS DE FLEURS DANS LES RUES DE PHILADELPHIE

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 12 AVRIL 1902

ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 6 MOIS, \$1.50
 1 MOIS, \$1.00 Payable d'avance

L'abonnement est considéré comme renouvelé, à moins d'avis contraire au moins 15 jours avant l'expiration, et ne cessera que sur un avis par écrit adressé au bureau même du journal. Il n'est pas donné suite à un ordre de discontinuer tant que les arrérages de l'année en cours ne sont pas payés.

ANNONCES :

1ère insertion 10 cents la ligne
 Insertions subséquentes 8 cents la ligne

Tarif spécial pour les annonces à terme.

Publié par la Compagnie du MONDE ILLUSTRÉ

42, Place Jacques-Cartier.

Téléphone Bell : Main 1656

B. d. P. 785

PAR LE MONDE

A ROME

Le Souverain Pontife vient de publier une nouvelle encyclique d'une grande importance.

Après avoir remercié Dieu de la longue vie qu'il lui accorde, Sa Sainteté réitère une fois de plus les leçons qu'elle a déjà données au monde catholique.

Le pape déplore les attaques continuelles qui sont faites contre l'Église, les récentes erreurs de l'humanité, notamment le divorce, et dit que la société actuelle tend à tomber à l'état d'anarchie.

Il supplie les peuples de revenir à Jésus-Christ et au Souverain Pontife, comme étant le seul moyen pour eux d'obtenir la paix et de sauver leur âme.

EN FRANCE

Les élections des députés de France ont été fixées au 27 avril courant.

Que Dieu sauve la France !

AUX ILES PHILIPPINES

Le choléra règne à Manille. Des troupes américaines ont déjà quitté le pays, renvoyées aux États-Unis, afin d'éviter la contagion.

Les Philippines sont loin d'être pacifiées. Tout récemment encore, si l'on en croit une dépêche de Manille, un détachement d'éclaircisseurs a été battu près de Paran-Paran, dans l'île de Mindanao. Les Philippines se sont emparés des bagages et de quatre mules.

AUX ÉTATS-UNIS

L'inondation a causé des dommages estimés à un million et demi de dollars dans les comtés de Shelbyville et de Bedford, Tennessee. Des centaines de familles ont dû abandonner leurs maisons. Une dépêche de Nashville dit que tous les comtés du centre du Tennessee ont éprouvé des dommages considérables qu'on estime à pas moins de cinq millions et que vingt-cinq personnes ont perdu la vie par l'inondation.

— Les grèves semblent devenir un mal chronique chez nos voisins. Presque chaque jour on en signale quelqu'une.

Les États-Unis marchent à grands pas vers le socialisme. Ce n'est pas sans une légitime crainte que l'on suit ce mouvement.

AUX INDES

La situation de l'Angleterre aux Indes est loin d'être rassurante.

Mais voici qui est plus grave que toutes les exactions: sir Ch. M. Rivaz, lieutenant-gouver-

neur de Lahore, aurait déclaré publiquement que la responsabilité de la mortalité actuelle provenant de la peste à Punjab incomberait au gouvernement. — Ce qui, paraît-il, a causé une grande sensation à Londres.

EN ANGLETERRE

“ M. Gilbert Parker, député au parlement anglais, a prononcé ces jours derniers un discours qui a eu du retentissement dans la presse canadienne. Parlant du recrutement militaire dans les colonies, il a dit: “ Si nous, en Angleterre, sommes peu disposés à nous lancer dans le militarisme, il est peu probable que le Canada veuille nous y suivre. Quoi qu'il arrive cependant, nous ne devrions pas nous attendre à ce que nos colonies indépendantes qui actuellement recrutent et contrôlent leur propre milice, se soumettent à l'intervention du bureau de la guerre. Si ces colonies y consentent, elles fouleraient aux pieds par là-même l'orgueil national qui les a portées à aider la métropole, car cet orgueil repose uniquement sur la conscience qu'elles ont de leur volonté libre et de leur indépendance ”.

Nous estimons que M. G. Parker, s'il a bien parlé au commencement, a fort mal conclu.

Dans tous les cas, il appert à l'évidence que les colonies n'ont pas le droit de rejeter l'intervention du ministère de la guerre de Londres. Nous en trouvons la preuve en ce câblogramme de Londres, relatif à la dépêche du 3 février dernier de lord Minto à Chamberlain :

“ Le refus de sir Wilfrid Laurier de discuter la question de la défense impériale à la conférence intercoloniale est désapprouvé en Angleterre. La *Saturday Review* déclare que ce refus est étonnant et pourra être très fâcheux pour sir Wilfrid ”.

Cela s'appelle demander l'aumône le revolver au poing !

Le *Times* dit bien, dans un autre ordre d'idées, qu'à la conclusion de la paix (les raisins ne sont-ils pas encore bien verts?...) il faudra consulter le Canada, l'Australie et la Nouvelle-Zélande.

Cela n'implique point la nécessité de les écouter.

La liste des revers subis par les troupes anglaises dans l'Afrique du Sud n'est pas close. Le 24 mars, dans la vallée de Rhenoster, près de Sutherland — ceci est dans la Colonie du Cap: on comprend la gravité du fait —, les Anglais ont été battus encore, laissant huit morts, dix blessés et vingt-neuf prisonniers. Ceux-ci furent relâchés.

— Afin de donner à nos lecteurs une idée de ce que sont les gaspillages dans les fournitures à l'armée, nous leur donnons la citation suivante prise textuellement au *Courrier des États-Unis*:

“ Les gaspillages d'argent, passe encore: ce sont des faits malheureusement trop communs dans toutes les guerres. Mais les tripotages jettent un jour particulier sur l'administration britannique, et les mœurs de l'intendance militaire. Voici des boeufs pris aux Boers par les troupes anglaises; l'administration les cède à vil prix à un entrepreneur. Celui-ci les revend, abattus, et transformés en viande de boucherie, à un prix fantastique même aux troupes qui les ont pris. D'honnêtes courtiers ont profité de la différence.

On signale le cas encore plus curieux de charriots que le gouvernement loue aux entrepreneurs de transports, qui les lui relouent ensuite à un prix double. Sir Henry Campbell-Bannerman a rappelé, à la chambre des communes, que l'administration militaire a payé 111.000 livres sterling pour 3,800 chevaux hongrois et que, sur cette somme, les intermédiaires se sont partagé le joli bonus de 45,000 livres sterling, soit \$225,000. Voilà une opération fructueuse, si l'on considère surtout qu'il a suffi de quelques semaines pour rassembler ces 3,800 chevaux:

chaque cheval a laissé un bénéfice de \$60 entre les mains des intermédiaires.

Mais le cas le plus admirable est celui de la compagnie charoée de la fourniture de la viande aux troupes. Cette compagnie avait pour directeur Cecil Rhodes. Or, après dix-huit mois d'exercice, elle a pu payer à ses actionnaires un dividende de \$30 par action de \$20, prix de l'émission, sans compter qu'elle a pu mettre dans sa caisse de réserve une somme de 5 millions.

Nous n'en finirions pas si nous voulions relever tous les scandales qui pèsent sur l'administration du War Office. Le gouvernement, mis sur la sellette, s'est à peine défendu. Il a plaidé et mal plaidé les circonstances atténuantes. Sir Henry Campbell-Bannerman demandait une enquête. Pour se tirer d'affaire M. Balfour en a été réduit à dire que: “ cette enquête équivaldrait à un renfort de 5,000 hommes envoyé à l'ennemi ”. Finalement, la motion présentée par le parti libéral a été rejetée ”.

Est-ce pour couvrir ces scandales que l'on veut la coopération des colonies au fonds de la guerre ?

... RODOLPHE LE FORT.

P. S. — Ce que nous avons prévu s'est réalisé.

Il n'a jamais été question de paix par les Boers: le ministère de la guerre ne s'est servi de ce prétexte que pour amoindrir les effets du grave échec de Methuen.

De nouvelles troupes vont être levées. Le Canada devra fournir deux mille hommes tout de suite en attendant d'autres contingents. L'Angleterre va lancer un emprunt de \$250,000,000 et c'était pour rendre cet emprunt possible que la nouvelle de la paix a été lancée, puis entretenue dans le public.

Kruger garde son invincible confiance en Dieu.

Au peuple canadien de voir, de comprendre et de juger.

R. le F.

LES CANADIENS JUGÉS PAR UN AMÉRICAIN

Un Américain qui a des droits incontestables non seulement aux félicitations mais encore aux remerciements sincères des Canadiens, c'est bien M. John Talbot Smith, pour sa brochure: *We truth about French-Canadians*. Ce travail parut d'abord dans les colonnes du *New-York Catholic World* en juillet 1889; il fut ensuite publié en brochure et distribué gratuitement. C'est une éloquente réfutation des mensonges éhontés et des calomnies grossières répandus par le fameux Goldwin Smith et ses adeptes sur le compte de notre race. Dans cette étude, l'auteur établit une comparaison entre les Canadiens de la province de Québec et les Anglais d'Ontario, laquelle est loin de nous être défavorable. M. Smith commence par décrire la haute position que s'est faite la province française dans la Confédération et après quelques remarques très justes en même temps que très flatteuses pour nous, il pose la question suivante qu'il résout au moyen de statistiques officielles:

Les Canadiens sont-ils superstitieux, ignorants et dégradés, tel que le prétendait le professeur Goldwin Smith et ses satellites ?

Il répond par des arguments et des chiffres d'une incontestable éloquence. Je les résume en quelques mots.

Il démontre d'une façon irréfutable que la province de Québec est mieux pourvue d'écoles et d'instituteurs que la plupart des autres nations civilisées; que son système d'instruction publique est presque parfait; et que, par conséquent, les Canadiens ne sont ni superstitieux, ni ignorants. Quant à la question de moralité, la province d'On-

tario a trois fois plus de criminels que celle de Québec. Cette dernière est la première du Dominion sous le rapport de la sobriété, et le peuple canadien est d'une propreté que nul autre peuple du monde ne surpasse.

Sans aucune aide de l'extérieur, sans immigration, mais au contraire avec une forte émigration vers Ontario, le Manitoba et les Etats-Unis, la province de Québec a atteint une population de 1,359,027, tandis qu'Ontario, qui possède tous les avantages n'a que 1,923,228 habitants, c'est à dire à peine 50% de plus.

Voici quelques-uns des chiffres mentionnés par M. Smith :

| | | |
|---|---------|---------------|
| Acres de terre concédés | Ontario | 23,309,264 |
| " | Québec | 18,000,378 |
| Nombre de propriétaires | Ontario | 266,485 |
| " | Québec | 175,731 |
| Valeur des propriétés hypothéquées | Ontario | \$174,676,062 |
| Valeur des propriétés hypothéquées | Québec | 1,979,638 |
| Sommes dues sur hypothèques et non payées | Ontario | 3,580,173 |
| Sommes dues sur hypothèques et non payées | Québec | 102,740 |
| Taux d'intérêt | Ontario | de 5 à 10 |
| " | Québec | de 4 à 7 |

L'auteur remarque que la province de Québec n'est certainement pas entre les mains des Juifs jusqu'ici.

Quant au commerce des deux provinces, Québec est bien en avant d'Ontario. La moyenne, par tête, des importations pour les années 1882-86 est de \$15.40 pour Ontario et de \$28.50 pour Québec; celle des importations, en 1886, est de \$11.29 pour Ontario et de \$22.50 pour Québec. Le commerce par tête, de la province de Québec est donc double de celui d'Ontario. Et il conclut que le moins qu'on puisse dire, c'est que la province française de Québec dépasse la province anglaise d'Ontario en commerce comme sous tous les autres rapports. De plus, Québec peut se vanter d'une chose que n'a pas Ontario : elle possède une littérature distincte et importante.

Et voilà ! Je n'ai établi qu'un aperçu bien sommaire de l'excellente brochure de M. Smith, mais cela suffit pour en donner une juste idée. N'avais-je pas raison de dire en commençant que nous devions de la reconnaissance à ce bienveillant et intelligent ami des Canadiens ?

F. J. AUDET.

POUR LE CANADA

Au moment où les forces vives de notre pays disparaissent dans le gouffre de l'impérialisme militaire, c'est une réelle obligation pour tous ceux qui le peuvent de s'occuper du repeuplement du pays.

M. J.-B.-A. Leymarie, notre confrère l'a bien compris. Il s'est mis à rechercher les meilleures manières d'attirer ici l'émigration de France, surtout. Une émigration composée d'éléments sains, énergiques, assimilables.

Dans une conférence qu'il a faite devant une foule nombreuse et choisie, au Club Marceil, le mercredi 2 de ce mois, il rappela les congrès sur la colonisation tenus à Montréal et commentés par les journaux français en 1898. Il dit l'impression causée à Paris par l'apôtre de notre Nord de Québec, Mgr Labelle.

Nous nous permettons d'ajouter : et par feu l'hon. Honoré Mercier.

Il fit constater le peu de succès jusqu'ici des tentatives de colonisation faites par notre province.

lui. Il est le gendre de feu l'hon. M. Mercier, cet apôtre inséparable de Mgr Labelle, il suit, pas à pas, les traces du grand ministre canadien-français si mal compris, hélas ! de ses compatriotes.

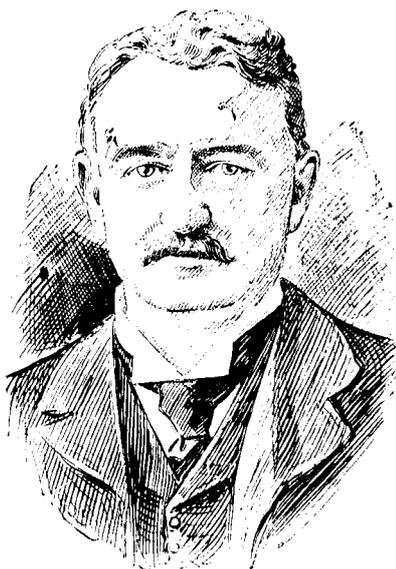
Le mauvais vouloir vient de la bureaucratie... peut-être aussi de certains membres du Cabinet, ou de la députation.

Cette hostilité têtue, ridicule, stupide et nuisible sera brisée, nous l'espérons. L'hon. M. Gouin est énergique, il est jeune, il a le talent, il jouit du prestige.

Et il aura, derrière lui, toute la population de notre belle province pour l'applaudir, le soutenir, l'aider au besoin.

Nous renouvelons à M. Leymarie nos plus sincères félicitations.

FIRMIN PICARD.



FEU CECIL RHODES

Le premier moyen à employer pour éviter l'exploitation souvent éhontée du malheureux colon sans expérience et trompé par des agents âpres au gain, c'est d'avoir des agences officielles de renseignements à Paris et dans les grandes villes de France.

Il y a des années, dans ces mêmes colonnes, nous avons demandé que notre gouvernement local fit ce que fait le Manitoba. Avec l'hon. juge, M. B.-A. T. de Montigny, notre ami toujours si regretté, nous avons demandé des agences officielles. Les gouvernements succèdent aux gouvernements, rien ne se fait !

Nous applaudissons au zèle de notre confrère, M. Leymarie : nous souhaitons ardemment qu'il secoue l'apathie, non de notre ministre de la Colonisation, l'hon. M. Lomer Gouin ; celui-ci, nous savons pouvoir compter toujours et entièrement sur

A LA MERE DE L'ENFANT MORT

Oh ! vous aurez trop dit au pauvre petit ange
Qu'il est d'autres anges, là-haut,
Que rien ne souffre au ciel, que jamais Dieu n'y
[change,
Qu'il est doux d'y rentrer bientôt ;

Que le ciel est un dôme aux merveilleux pilastres,
Une tente aux riches couleurs,
Un jardin bleu rempli de lis qui sont des astres,
Et d'étoiles qui sont des fleurs ;

Que c'est un lieu joyeux plus qu'on ne saurait dire,
Où toujours, se laissant charmer,
On a les chérubins pour jouer et pour rire,
Et le bon Dieu pour nous aimer.

Qu'il est doux d'être un cœur qui brûle comme un
[cierge
Et de rire, en toute saison,
Près de l'enfant Jésus et de la sainte Vierge,
Dans une si belle maison.

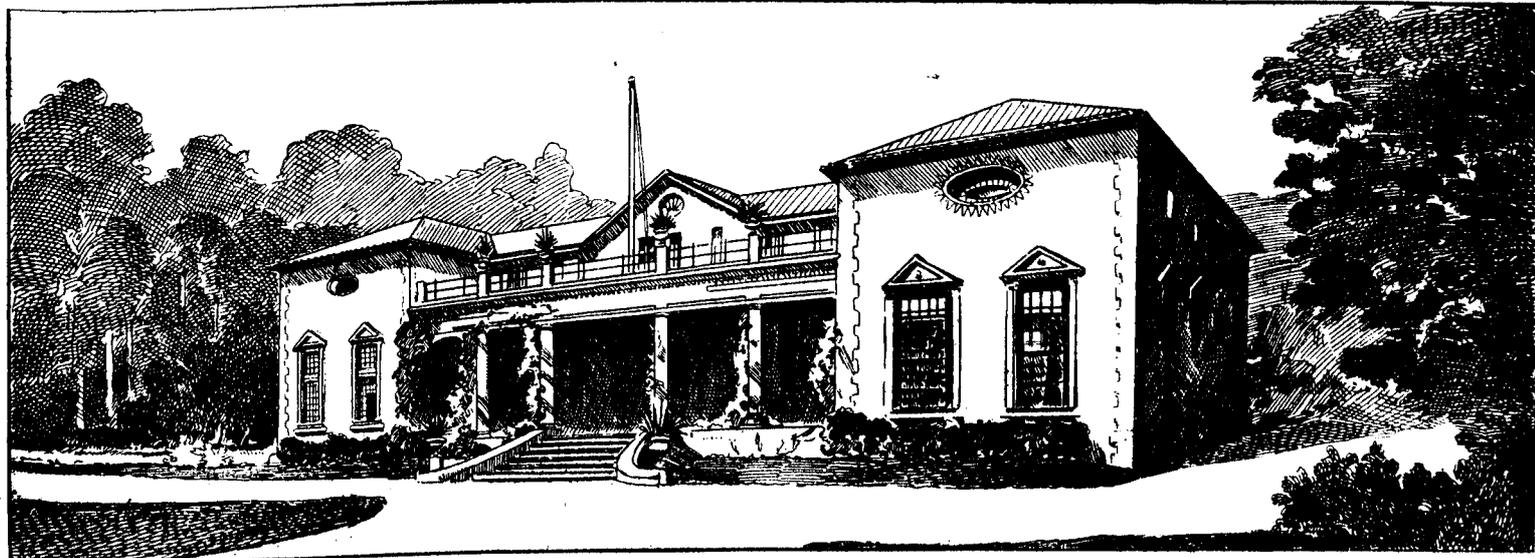
Et puis vous n'aurez pas assez dit, pauvre mère,
A ce fils si frêle, si doux,
Que vous étiez à lui dans cette vie amère,
Mais aussi qu'il était à vous ;

Que tant qu'on est petit, la mère sur nous veille,
Mais que plus tard on la défend.
Et qu'elle aura besoin, quand elle sera vieille,
D'un homme qui soit son enfant.

Vous n'aurez point assez dit à cette jeune âme
Que Dieu veut qu'on reste ici-bas,
La femme guidant l'homme et l'homme aidant la
[femme,
Pour les douleurs et les combats !

Si bien qu'un jour, ô deuil ! irréparable perte !
Le doux être s'en est allé ! ... —
Hélas ! vous avez donc laissé la cage ouverte,
Que votre oiseau s'est envolé !

VICTOR HUGO.



LA RÉSIDENCE OU EST MORT CECIL RHODES AU CAP

MARIE STUART

CONFÉRENCE DONNÉE AU PROFIT DES
SOURDES-MUETTES

Voltaire, qu'on ne saurait accuser de partialité en faveur de Marie Stuart, s'exprime avec une très grande justesse de coup d'œil sur cette infâme procédure : "Jamais tribunal ne fut plus incompetent et jamais procédure ne fut plus irrégulière. On présenta de simples copies de lettres, et jamais les originaux, et quand on aurait procédé avec les formalités que l'équité exige pour le moindre des hommes, quand on aurait prouvé que Marie cherchait partout des secours et des vengeurs, on ne pouvait la déclarer criminelle. Elisabeth n'avait d'autre juridiction sur elle que celle du puissant sur le faible et sur le malheureux."

Elisabeth, ne pouvant se décider seule sur le traitement qu'elle devait faire souffrir à Marie, demanda l'avis de ses fidèles conseillers. Quelques-uns inclinèrent vers la modération ; ils représentèrent que Marie était dans sa 45ème année et qu'il était probable qu'elle succomberait bientôt, sous les rigueurs d'un emprisonnement prolongé. Le plus grand nombre soutint que la mort de Marie était nécessaire pour la sûreté de leur religion. Un des conseillers proposa l'emploi du poison ; un autre prétendit que, pour l'honneur de la souveraine, il fallait toute la solennité d'un procès.

Cet avis prévalut, et il fut nommé une commission de quarante-sept membres, afin de rechercher la conduite de Marie, et de la juger.

Marie Stuart fut transférée au château de Fotheringhay d'où elle ne devait pas sortir vivante. Pauvre épave ballottée par les vents et par les flots, elle toucherait bientôt le rivage où il ferait bon mourir, où il serait si doux de s'endormir dans l'éternel sommeil !

Lord Buckhurst se chargea d'annoncer à Marie sa condamnation. La reine répondit qu'elle était fière de donner son sang pour la religion et qu'elle demandait seulement qu'on ne la privât pas des services de son aumônier.

Le 7 février, on annonça le comte maréchal de Shrewsbury à la reine d'Ecosse. Sa présence indiquait assez quelle catastrophe se préparait.

Marie Stuart écouta la lecture de l'ordre dernier, sans aucune marque d'émotion. La lecture finie, elle fit le signe de la croix et dit que le jour qu'elle désirait était enfin arrivé. Puis se tournant vers Shrewsbury, elle demanda quand elle subirait son supplice. Le comte répondit : "Demain, à 8 heures".

Dans l'âme de Marie, le voile était devenu tout noir, avec des brèches rouges, comme si un jet de sang y avait attaché ses boucles empourprées !

Vers les sept heures du matin, elle ouvrit les portes de la grande salle du château ; on avait dressé, dans le milieu, un échafaud, qu'on recouvrit d'une étoffe noire et qu'on avait entouré d'une barrière.

Le shérif Andrews se rendit à l'oratoire où priait Marie Stuart.

La reine se leva aussitôt, prenant de sa main droite le crucifix de l'autel, tenant dans la gauche son livre de prières.

Au pied de l'escalier, elle rencontra Melville, l'intendant de sa maison.

Ce vieux et loyal serviteur, se jetant à ses genoux, s'écria :

"Ah ! Madame, suis-je assez malheureux ! Quel homme sur la terre aura autant de peine que moi, lorsque je dirai que ma bonne et gracieuse reine a été décapitée en Angleterre !

— Mon bon Melville, soupira la reine, ne te déssole point ; réjouis-toi plutôt : Marie Stuart arrive enfin au terme de ses souffrances. Que Dieu pardonne à ceux qui ont en soif de mon sang ! Bon Melville, adieu ! Prie pour ta reine !

Le cortège alors s'avança, conduit par le shérif et ses officiers.

Marie portait un voile de dentelles rejeté en arrière, et tombant jusqu'à terre. Une chaîne de grains odorants qui descendait de son cou, supportait une croix d'or.

Marie Stuart entra dans la salle d'un pas ferme et assuré ; ses yeux ne se troublent pas à l'aspect de l'échafaud, du billot fatal et de l'exécuteur.

Pawlet qui fut son dernier geôlier, lui offrit le bras pour l'aider à monter sur l'échafaud ; "Je vous remercie, lui dit Marie ; c'est la dernière peine que je vous donnerai et ce sera aussi le meilleur service que vous m'aurez rendu !" Elle s'assit sur un tabouret qu'on lui avait préparé.

L'exécuteur, vêtu de velours noir se tenait en face avec ses aides.

Alors Marie Stuart fit entendre ces mots, d'une voix douce et sonore que la frayeur ne paralysait point : "Messieurs, les circonstances et la foi dans les promesses qui m'avaient été faites m'ont entraînée dans ces lieux, pour y tomber victime de la violence et de l'injustice. Je déclare mourir, comme j'ai vécu, dans le sein de l'Eglise catholique, apostolique et romaine ; je déclare que je n'ai jamais inventé, encouragé ni approuvé aucun complot contre la vie de la reine d'Angleterre, à laquelle je n'ai jamais voulu aucun mal... et je pardonne à tous ceux qui m'ont poursuivie avec tant de constance, depuis vingt ans."

Elle éleva le crucifix et s'écria : "Ainsi que tes bras, ô mon Dieu, furent étendus sur la croix, reçois-moi dans les bras de ta miséricorde et pardonne-moi mes péchés !"

Kennedy couvrit les yeux de sa royale maîtresse d'un mouchoir brodé d'or.

Les bourreaux la saisissant alors par le bras, l'amènèrent au billot sur lequel devaient finir ses destinées. Quand elle y fut arrivée, la reine s'agenouilla, répétant plusieurs fois, d'une voix ferme : "Seigneur, je remets mon esprit entre vos mains !"

Des larmes roulaient dans toutes les paupières ; des sanglots, des gémissements étouffés se faisaient entendre. Le bourreau en fut troublé et levant la hache d'un bras mal assuré, il la laissa retomber sans force et ne fit qu'une profonde blessure. Ce ne fut que du troisième coup que la tête fut séparée du corps : la reine était restée sans mouvement, dès le premier.

Quand l'exécuteur releva cette tête, naguère si belle encore, les muscles de la figure s'étaient tellement contractés, qu'il eût été difficile d'y reconnaître les traits de la reine d'Ecosse. "Vive la reine Elisabeth," cria le bourreau suivant l'usage.

Chacun se retira tristement, en essuyant furtivement des larmes dont la malveillance aurait fait un crime. C'eût été un crime, en effet, que d'avoir osé plaindre et admirer l'infortunée, la noble Marie Stuart !

Dans quel voile soyeux, rayonnant de blancheur et de clarté, l'âme de Marie Stuart dut-elle être emportée là-haut, où il n'y a ni captivité, ni haine, ni jalousie, là-bas où les diadèmes et les trônes sont faits de bonheur et de paix !

Mesdames, si moi, je vous avais parlé de la nature, à peine entendriez-vous encore le murmure du saule qui tremble, le bruissement d'aile du papillon qui butine, le frôlement du ruisseau qui passe, à peine verriez-vous encore les larmes étoilées de

la neige, les gracieuses corolles des fleurs, les moires et les chiffons du ciel... à peine vous souviendriez-vous que j'ai gazouillé comme l'oiselet qui essaie ses premières notes !

Mais j'ai parlé de prison et d'échafaud, j'ai réveillé vos souvenirs, un peu défraîchis, peut-être ; vous allez songer aux heures de tristesse et d'abandon de l'infortunée reine d'Ecosse... et... vous m'en voudrez !

Mais non !... Oubliez les agonies d'autrefois, et rappelez vous les souffrances d'aujourd'hui ; souvenez-vous de ces délaissés de la fortune pour qui vous travaillez, de ces déshérités du bonheur que j'aime comme vous les aimez ; de ces pauvres que je remercie parce qu'ils vous ont groupées autour de moi, et, Mesdames, en votre souvenir, effacez-moi !

LAURETTE DE VALMONT.

QUE DÉCIDER ?

Il y a longtemps—le temps passe vite en nos siècles d'électricité—que l'on disait : "Le Conseil Municipal reviendra sur sa décision fatale de n'avoir qu'un hôpital civique pour tous les cultes."

Et depuis lors s'est ourdie cette conspiration atroce en ses effets, conspiration si bien flétrie par Louis Veuillot : celle du silence.

Un jour ou deux, quelques échevins parurent regretter leur vote inconscient.

L'effet était trop grand après avoir si désolant.

Les réunions du Conseil succédèrent aux réunions des comités... Vainement le peuple attendit.

Rien ne se fait.

Pouvons nous ajouter : Rien ne se fera !

Hélas ! nous le craignons.

Le peuple protesta. Des requêtes se couvrirent de signatures et furent envoyées à nos édiles.

Où sont ces requêtes ?

De qui les échevins tiennent-ils leur mandat ? Quels sont les devoirs des élus du peuple ?

Oh ! dès que l'on est hissé sur le pavois, on se soucie bien de ses commettants !

C'est ici comme en Europe, et vice-versa.

Quant à ses devoirs, l'élu du peuple n'en connaît, mais surtout n'en pratique guère. C'est un jeu dangereux que de se moquer ainsi de l'électeur.

L'idée de ne point froisser des hommes d'autres croyances que la nôtre est stupidement ridicule. Est-ce que ces compatriotes d'autre foi n'ont point la même volonté que nous ? Eux aussi, ils ont fait des requêtes dans le même sens que les catholiques.

Où sont ces requêtes ?

Le mandat impératif, selon le droit naturel, est immoral, un individu ou une collectivité n'ayant pas le pouvoir d'annihiler la volonté d'un seul homme.

Mais devant des faits comme ceux qui se passent aujourd'hui au Canada, et spécialement à Montréal dans la question de l'hôpital civique, nous tenons hardiment et ouvertement pour le mandat impératif.

Nos pauvres ont le droit d'être protégés efficacement, corps et âme.

C'est une trahison que de les abandonner, c'est une lâcheté que de les mépriser, uniquement parce qu'ils sont pauvres.

Messieurs du Conseil, il est temps de décider.

FIRMIN PICARD.

BIBLIOGRAPHIE

Voici le sommaire du numéro d'avril des *Recherches Historiques* : Une calomnie historique, Ernest Myrand ; Sir Randolph Isham Routh, P. G. R. ; Un juge en prison, F. J. Audet ; Le vénérable François de Laval ; Saint-Etienne de Lauzon, P. G. R. ; Le peintre Louis Dulongpré ; La *Société des Amis*, L. A. Huguét-Latour ; Roland-Michel Barin, marquis de la Galissonnière, Edouard Gœpp ; Le *Journal du Dimanche* ; Curés de Sainte-Anne de la Pérade, R. ; La médaille commémorative de Louisbourg, F. R.-E. Campeau ; Catholiques et protestants dans le même temple ; Questions, etc. Gravures : Sir Randolph-Isham Routh ; Robert-Shore-Milnes Bouchette.—On peut se procurer gratuitement une livraison spécimen des *Recherches Historiques* en s'adressant au directeur de la revue, Pierre-Georges Roy, rue Wolfe, Lévis.—Abonnement : \$2 par année.

Sommaire du 20 mars de la *Revue Catholique et Royaliste*, sous le patronage du général de Charette : La Monarchie représentative, Mis de la Tour du Pin la Charge.—La France et le Sacré-Cœur, Bon F. de Rosnay.—Poésies : Soir breton, Cte de Lantivy ; Rêverie, Bon d'Hamonville.—Le Mouvement catholique en Allemagne (correspondances d'Alsace), Abbé A. Spitz.—Actualité artistique : Les Peintres orientalistes, A. Dubois de la Rue.—La Fuite à Varennes (roman historique inédit), Ch. de Ricault d'Héricault.—Chroniques : Bulletin politique (J. de Belbecq).—La Dévotion au Sacré-Cœur (C. de la Riverie).—Le Mouvement royaliste (J. de Linières).—Tribune de la Revue catholique et royaliste.—Bibliographie.—Direction : Jean de Ricault d'Héricault, 46, rue Jacob, Paris, VIe.—Administration : Librairie Vic et Amat, 11, rue Cassette, Paris, VIe.—Abonnements : Etranger, 10 fr. (\$2).

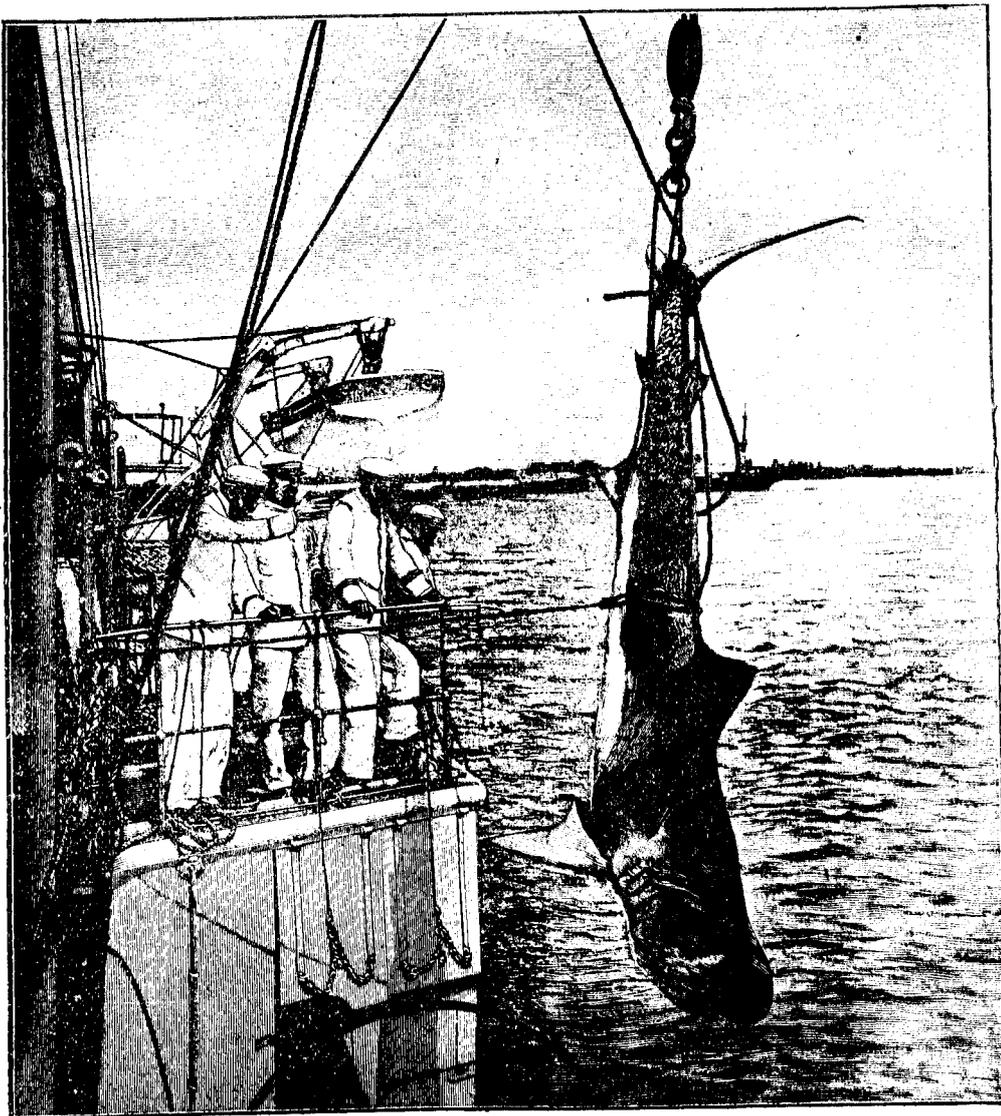
Lectures pour Tous.—Intéresser à la fois lettrés et ouvriers, femmes et enfants, c'est là un programme difficile à réaliser. C'est pourtant celui des *Lectures pour tous*. A côté d'articles de vulgarisation, écrits tous dans une forme claire et pittoresque, jours dans une large part aux œuvres d'imagination. Ajoutez à cela les illustrations nombreuses et saisissantes de l'attrayante revue publiée par la librairie Hachette et Cie, et vous comprendrez son immense succès.

Journal de la Jeunesse.—Sommaire de la 1528e livraison (15 Mars 1902).—Fille de Rois, par Pierre Maël.—La Première sortie de M. Short en automobile, par Fr. Ancis.—L'Ouragan, par A. Melanpatri.—La Photographie stéréoscopique pratique, par Frédéric Dillaye.—Le Chat le plus précieux du monde.—Abonnements : Union Postale : Un an, 22 fr. Six mois, 11 fr. Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

UNE PÊCHE AU REQUIN

(Voir gravure)

La vie de marin a souvent son charme, souvent aussi sa monotonie. Quand un bâtiment de guerre est envoyé dans une station coloniale dénuée de ressources, le temps paraît long, bien long, à l'état-major et à l'équipage, fatigué déjà par des mois de



LA PÊCHE AU REQUIN

campagne... Le navire ne cesse de rouler, bercé par une longue houle et, de temps à autre, nous voyons l'aileron triangulaire d'un requin émerger puis disparaître le long du bord.

—Tiens ! dit un officier, si nous pêchions une de ces vilaines bêtes ?

La voilà, la distraction cherchée ! L'idée est soumise au commandant qui l'approuve, heureux de fournir un amusement à ses hommes, et les préparatifs commencent.

Le maître d'équipage trouve dans son matériel un solide croc relié par un émerillon à un mètre de chaîne, puis il fournit encore un fort bout de quarantenier et une bouée de sauvetage qui vont constituer la ligne et le flotteur : enfin le maître commis apporte des débris du bœuf tué le matin. En quelques instants la ligne est disposée et nous voyons la bouée flotter à une centaine de mètres derrière le bord.

Tout à coup, elle disparaît ; l'officier de quart appelle les quelques hommes de service sur la dunette pour leur faire haler la ligne... Mais déjà tout l'équipage est là avide de collaborer à la perte du requin, cet ennemi mortel qui a déjà entraîné au fond de la mer tant de pauvres marins tombés à l'eau par accident !

Le monstre est maintenant tout près du bord, il décrit des lacets formidables et nous craignons un moment qu'il ne se décroche ; l'un de nous s'arme alors d'un fusil Lebel et décharge cinq fois son arme sur l'animal. A chaque balle reçue, le requin fait un bond prodigieux et tache la mer d'une large flaque rouge, mais ses forces ne semblent pas diminuer. Un instant, cependant, il reste immobile, tout près du bord. Cela ne dure qu'une seconde, mais ce temps a été suffisant pour permettre au maître d'équipage de passer un coulant autour de

la queue de l'animal. Le requin fait alors un effort désespéré et l'hameçon se décroche ; mais heureusement il est retenu par le nœud coulant que les mouvements n'arrivent qu'à resserrer davantage... Nous manœuvrons maintenant notre victime à la façon d'un chaland, les commandements et les coups de sifflet de manœuvre se succèdent avec régularité et bientôt le monstre est suspendu sur le mât de charge poussé à tribord. Tout l'équipage assiste à son agonie et lui prodigue les quolibets et les insultes les plus comiques....

Le commandant a défendu qu'on approche du requin avant qu'il ait constaté par lui-même qu'il était bien mort ; un dernier spasme, un coup de queue pourraient en effet tuer des hommes. Enfin, au bout de deux heures l'animal cesse de remuer, on l'amène sur le pont, on l'ouvre : le cœur battait encore et cependant il avait été traversé par une balle !

Dans l'estomac on trouve les choses les plus singulières : en particulier une jambe de bœuf dans toute sa longueur !

C'est d'ailleurs un joli spécimen que nous avons pris là : il mesure 3 mètres 70.

La tête est donnée au commandant qui la fera naturaliser, l'épine dorsale fournira deux ou trois cannes originales aux officiers ; l'équipage se partage la peau qui lui permettra d'astiquer bois et fer mieux qu'avec n'importe quel papier de verre....

Pendant ce temps des embarcations indigènes ont pêché les pilotes du requin qui attendaient anxieusement le retour de leur seigneur et maître.

Les pilotes sont des poissons qui atteignent souvent un mètre. Un appareil de succion placé sur leur tête leur permet d'adhérer fortement au corps du requin

qui les transporte... Ils sont doués d'une vue bien supérieure à celle du squal et dès qu'une proie leur apparaît, ils s'élancent suivis par le monstre auquel ils indiquent la route à suivre. Ils se nourrissent évidemment alors des débris du festin.

Nous achetons pour quelques centimes les pilotes qui vont grossir notre musée d'histoire naturelle et nous rentrons au carré car c'est l'heure du dîner. La parole est au docteur qui va nous entretenir des particularités les plus curieuses sur le tube digestif du requin et sur son association avec les pilotes.

CAPTAIN COD.

FEU CECIL RHODES

(Voir gravure)

Nous donnons, en ces pages, le portrait de Cecil Rhodes, l'auteur de la guerre actuelle du Transvaal.

Dans notre dernier numéro, nous avons annoncé la mort de cet homme.

Nous donnons aussi une gravure représentant la résidence, au Cap, où il a rendu le dernier soupir.

IL CROCIFISSO

Tous les admirateurs de Lamartine ont son *Crucifix*, et plusieurs d'entre eux peut-être, ont versé un pleur au souvenir plus ou moins vivace qu'évoquaient en leur âme les vers du grand poète.

Voici une page en prose, où fut jetée la première idée du *Crucifix*. On la lira sans doute avec intérêt.

— "Image d'un Dieu Sauveur, espérance du coupable, gage d'immortalité pour les malheureux, reçois sur tes pieds divins, ce baiser baigné de larmes ! Quand je souffre, je jette les yeux sur tes yeux ternis par la mort, je contemple ce front divin luttant pour l'homme entre la pitié et la douleur.

Tes bras s'étendent pour embrasser les fils du péché, ton regard s'élève au ciel pour appeler la miséricorde, et tous tes membres tendus par la douleur se dessinent sur ton corps expirant.

Que de larmes aussi n'as-tu pas su répandre ! Que de baisers n'as-tu pas reçus, que de soupirs n'as-tu pas recueillis depuis le jour où le sculpteur inspiré grava sa pensée sublime sur l'ivoire où le pontife te bénit et te consacra.

Tu as passé de mourant en mourant, de douleur en douleur, jusqu'à celle qui, à sa dernière heure, te colla sur ses lèvres et exhala son dernier soupir et son dernier adieu sur l'image miséricordieuse de son Dieu !

Tiède encore de son dernier baiser, humide encore de ses dernières larmes, je te recueillis alors, comme gage deux fois saint, comme un souvenir de la mort, comme un garant d'immortalité.

Depuis ce jour, tu n'as pas quitté mon sein, tu as compté mes soupirs et mes angoisses, et mes larmes ont usé l'ivoire amolli par les pleurs.

O Croix adorée, héritage saint consacré par la piété et par la mort, je crois voir encore sur ton bois la trace du dernier baiser qu'imprimaient les lèvres mourantes de celle qui n'est plus.

Reste à jamais pressé sur mon cœur, reste à jamais collé sur mes lèvres ! Quand la voix de celle qui t'a léguée à moi se fera entendre, reçois mon dernier soupir comme tu as reçu le sien ; bénis ma dernière douleur ; consacre ma dernière larme, et sois recueilli par une main chérie sur une bouche glacée."

LE BAZAR AUX SUPPLICES

UNE FOIRE SACRÉE AUX INDES

Terre classique des religions étranges et des cultes farouches, l'Inde a conservé jusqu'à aujourd'hui des coutumes et des croyances dont les racines plongent en pleine barbarie. A certaines dates de l'année reviennent périodiquement de bizarres solennités, dont l'une des plus caractéristiques est celle à laquelle vont assister nos lecteurs. Rien de plus saisissant que de voir, dans la magie de ce décor d'une fête orientale, parmi le grouillement des badauds et des curieux venus par milliers, grandir, monter, se déchaîner le délire qui jette une foule frénétique au pied de mon-

L'Inde, malgré les progrès incessants de la civilisation qui lance les locomotives à travers sa jungle sauvage, qui couvre les baulieues de ses villes d'usines fumantes et déverse les produits européens sur les quais de ses ports, est restée une terre étrange et mystérieuse. Des croyances, des superstitions y subsistent dont l'origine se perd dans la nuit des temps. Un peuple de dieux formidables, monstrueux et cruels habite les repaires secrets de ses silencieuses forêts, les ruines de ses villes écroulées, ensevelies sous la végétation et la pourriture des siècles. Terrifiés par les épidémies qui les déciment, débilités par la famine, les Hindous attribuent leurs souff-

Voici des Bengalis affamés, leur corps d'un brun jaunâtre presque nu avec des os qui font saillie sous la chair comme desséchée, avec des torsos étiques, des yeux qui brillent de fièvre. Voici des gens de Lahore et de Peschawar au teint moins sombre, plus richement vêtus, mais surtout plus robustes, à la mine plus fière, aux épaules plus larges. Et voici des montagnards du nord de l'Inde, à l'air sauvage, aux accoutrements singuliers et qui s'avancent avec méfiance. Ces hordes envahissent le lit du fleuve et aussitôt une ville y surgit, ville misérable de boue et de paillassons, aux pauvres huttes d'herbe et de jonc, cimentées avec de la fange grisâtre, et qui donne l'impression d'un champ hérissé de bosses par une armée de taupes. C'est dans ces cabanes, repaires de la peste et du choléra, asiles de tous les microbes, que les pèlerins entassés vont vivre pendant un mois.

Une partie de la plaine cependant n'est pas envahie par ces abris de paille ; c'est l'endroit où se tient la Foire proprement dite. Il est occupé par une sorte d'immense bazar : étroitement pressés comme dans un souk ou marché arabe, des étalages s'éten-ent en désordre sur le sol. Dans l'intérieur des boutiques, sur les étagères placées en plein vent, c'est une multitude d'objets : pots de cuivre ciselés à Bénarès, soies somptueuses étoilées d'or, velours bariolés, bracelets, colliers cliquetants, animaux empaillés, chapelets, sucreries épicées, statuette grotesques peintes ou dorées. Les marchands accroupis, plongés dans une rêverie morne, fument dans leur *houka* en bois de coco le tabac hindou mêlé d'opium et de rose ; ou bien, debout, agiles, remuants, ils parlent avec volubilité, brandissent les objets, arrêtent de force le client, cherchant à regagner les 750 francs qu'ils ont dû payer à l'administration anglaise pour s'établir à la foire.



Quand la flamme monte, le patient, pour n'être pas carbonisé, se hausse lui-même et se suspend par les genoux.

frances à la méchanceté de certains de leurs dieux et sentent leur imagination se troubler devant des visions confuses et affolantes. Le fanatisme le plus exalté, les rêveries les plus incohérentes les emportent et les conduisent à des actes de déments. L'Inde tout entière est le théâtre de cérémonies bizarres où des tortures inimaginables, des sacrifices sanglants sont inventés pour apaiser les féroces divinités. Parmi ces rites, il n'en est guère de plus curieux ni de plus saisissants que ceux qui s'accomplissent tous les ans à la Foire Sacrée d'Allahabad.

UN BAZAR DANS UN MARÉCAGE

C'est près d'Allahabad que le Gange et le Jumma opèrent leur jonction. Pendant la plus grande partie de l'année, ces deux fleuves roulent dans leurs eaux jaunâtres et épaisses des troncs d'arbres arrachés aux rives, des cadavres putréfiés d'êtres humains et d'animaux, toute une pourriture sans nom. Quand les pluies ont cessé, leur lit se vide peu à peu ; bientôt leur confluent forme un vaste marécage, semé de flaques d'eau noirâtres et infectes. Les cadavres grouillants de vers et d'insectes sur lesquels s'abattent des nuées sinistres d'oiseaux de proie se dessèchent lentement sur la croûte de vase qui se durcit et se fendille.

A la fin de décembre, la large plaine ainsi formée, qui couvre environ sept kilomètres carrés, est déserte. A l'exception de hideux vautours, pas un être vivant ne l'anime. Mais, dans quelques jours, la Foire sacrée va s'ouvrir. Alors le spectacle change brusquement. D'Allahabad, des villes et des villages de la province, des régions les plus éloignées, un peuple de pèlerins accourt. Toutes les races de l'Inde se donnent rendez-vous dans le lit des fleuves saints.



PENDANT LA FOIRE SACRÉE. — Le Martyre volontaire d'un Fakir.

De place en place la foule fait cercle autour d'un de ces fanatiques qui subissent volontairement d'horribles supplices. Celui que représente notre gravure reste suspendu pendant trois heures chaque jour, la tête en bas, au-dessus d'un trou où brûle un feu dont les flammes lui lèchent le visage.

APRÈS LES BADAUDS, LES FANATIQUES. —
MARTYRS VOLONTAIRES.

Durant les premiers jours de la foire, toute la vie se porte presque exclusivement vers les allées des boutiques et les attractions. Mais bientôt l'aspect de la foire change, la badauderie fait place aux plus sombres passions ; le fanatisme va régner en maître.

De tous côtés arrivent des bandes farouches de mendiants hâves et décharnés, exténués de mortifications et vêtus de haillons sordides, de lépreux couverts de plaies et d'ulcères. Groupés en troupes compactes, marmottant des prières, implorant la charité, ils donnent l'impression d'une effrayante Cour des Miracles évoquée par l'imagination déformatrice d'un Goya asiatique. Voici encore des fakirs, longs, maigres, au corps presque réduit à son squelette, barbouillés des pieds à la tête de cendre blanchâtre, le front ceint d'un turban de cordes, avec des colliers de reliques sur leur poitrine. Assis les jambes croisées sur de petites estrades dominant la foule, ils abritent leur épaule luisant sous des parasols de paille et commencent la lecture à haute voix des textes sacrés qu'ils commentent avec de grands gestes. Ou bien, immobiles comme des statues de bronze, courbés en deux dans une position qui fait saillir leurs vertèbres, ils rêvent pendant des heures.

Alors vont commencer toutes les folies. Pour attirer sur eux les grâces de leurs dieux méchants et sanguinaires, mendiants, pèlerins, fakirs vont se livrer aux pratiques les plus insensées, s'imposer les souffrances les plus cruelles.

Sous un ciel de feu, un vieux fakir à longue barbe grise se tient tête nue dans une attitude hiératique ; la lumière ruisselle sur son crâne. Un autre tout barbouillé de cendres et d'argile gît à terre, comme mort ; la foule le piétine ; pas un cri ne sort de sa bouche. Celui-ci qui, par pénitence, ne s'est jamais assis depuis trente ans, s'offre en spectacle pour l'édification des fidèles. Debout, sous un trépied de bambou, il demeure raide. Pour dormir, il n'abandonne pas sa position ; il se contente de passer ses bras dans deux bretelles qui pendent du trépied et, ainsi soutenu, se livre au sommeil. En voici un continuellement couché sur un lit de clous ; du sang coule sur sa peau en mince filet, se dessèche et forme des croûtes brunâtres. D'autres restent pendant la journée entière les bras en l'air ; leurs articulations se gonflent, mais pas un muscle de leur visage ne trahit la souffrance.

Devant ces tortures subies avec un si étrange courage, l'imagination des pèlerins s'exalte ; la fièvre commence à animer les yeux ; une chaleur lourde et molle pèse sur cette multitude humaine et surexcite les nerfs. Des Hindous courent en hurlant des versets sacrés, en frappant sur des tam-tams. Tout à coup le torrent des fidèles se précipite vers un endroit où se dressent des poteaux de bois. Là un fanatique se soumet à un terrible supplice. Trois pieux sont enfoncés dans le sol au-dessus d'un trou où un feu est allumé ; des cordes descendent du sommet des pieux ; l'Hindou s'y fait attacher et suspendre au-dessus du brasier. Chaque jour cette torture se renouvelle pour lui pendant trois heures : la flamme lèche ses cheveux, sa figure horriblement congestionnée et ruisselante de sueur. D'une voix saccadée, il murmure une psalmodie où il célèbre le bonheur dans la souffrance et l'anéantissement de l'être.

LA FOLIE DU SANG. — UNE ATTAQUE DE
DÉLIRE EN COMMUN.

Parfois, comme la flamme monte, on élève

à l'aide de cordes le patient pour qu'il ne soit pas carbonisé ; son corps est agité de soubresauts convulsifs. Ce spectacle déchaine dans la foule une crise de démence. Des fakirs, soudain frappés de délire, hurlent des prières d'une terrible voix gutturale, invoquent Siva, le génie du Mal, et Kali, la déesse de la Mort, et tournent sur eux-mêmes avec une rapidité vertigineuse. Comme des épileptiques, tous les pèlerins se démentent et vocifèrent.

L'instant d'offrir le sacrifice à la monstrueuse Kali est venu. Autrefois on lui immolait des victimes humaines, mais les autorités anglaises ont supprimé ces rites féroces ; aujourd'hui, les prêtres ne lui offrent que des chèvres. La statue informe se dresse sur une estrade ; autour de son affreux visage, des serpents s'enroulent. "Un homme, dit un voyageur, pose sur le billot, qui a la forme d'une margelle de puits très étroite, la tête du chevreau en guirlande de fleurs. Un autre verse sur le museau plaintif de la victime l'eau sacrée du Gange. Il y a dans l'assemblée un silence d'attente. Et le couteau tombe avec un bruit sourd. Les artères lancent un jet noir. La tête roule. Alors le délire n'a plus de frein. Le prêtre bégaye des phrases qui n'ont plus de signification." La vue du sang redouble la fureur de la foule. Avec des gestes de maniaques, les assistants se frappent la poitrine à grands coups, se déchirent avec leurs ongles. Un peuple de possédés, les yeux hagards, pousse des cris inarticulés, tournoie, danse, trépigne, se

roule dans la poussière. Et la sarabande démoniaque ne prend fin que lorsque les acteurs de la scène tombent à terre haletants, épuisés.

Vers la fin de janvier, une autre cérémonie a lieu dans un endroit réservé de la Foire sacrée. Mais elle est inspirée par une religion venue du dehors et bien différente des cultes vraiment hindous. C'est la fête qui termine pour les Hindous musulmans le jeûne du Ramadan. Sous une tente dressée dans un espace enclos de murs, un prêtre accomplit les rites en l'honneur d'Allah. Les mahométans se rendent par milliers à cette fête, et, comme l'enclos n'est pas assez vaste pour les contenir tous, beaucoup sont forcés de rester en dehors. L'usage veut qu'ils soient vêtus de blanc et coiffés de turbans blancs. Souvent la Foire sacrée se termine par des rixes qui éclatent entre les fidèles d'Allah et les adorateurs de Siva et de Kali. Les agents de police sont obligés d'intervenir dans ces bagarres sauglantes et de disperser les fanatiques à coup de bâtons.

De tels spectacles contiennent comme un raccourci de la vie de l'Inde, où des races différentes, des religions opposées sont sans cesse en lutte, où des cultes étranges et barbares énervent leurs adeptes et les transforment en déments ; on comprendra ainsi que les Anglais, avec une poignée de soldats et de fonctionnaires aidés d'une milice indigène, puissent maintenir dans l'obéissance un peuple de deux cent cinquante millions d'hommes.



LA REINE-MÈRE ET ALPHONSE XIII D'ESPAGNE

ALPHONSE XIII, ROI D'ESPAGNE

Le 17 mai courant, le fils de la reine Marie-Christine d'Espagne aura atteint sa majorité légale, et sera couronné comme roi d'Espagne.

Né six mois après la mort de son père, Alphonse XIII comptera seize ans le 17 mai.

Il est jeune, bien jeune, et cependant il n'a pas connu les amusements du jeune homme, les joies de l'enfant.

D'un tempérament malingre, il a été une cause de nombreuses inquiétudes pour le peuple, et pour toutes les dynasties d'Europe dès avant sa naissance.

La reine régente lui fit donner une très forte instruction, successeur de monarques illustres, devait être digne de son sang.

Le jeune roi prendra lui-même, à dater du 17 mai, les rênes du gouvernement. Il arrive en une époque néfaste, pleine de troubles, immédiatement après la perte par l'Espagne des colonies qui firent sa grandeur, sa richesse.

Il possède fort bien le latin, racine de tant de langues ; l'espagnol, langue de son peuple ; le français, langue des cours ; l'allemand, langue de sa mère ; l'an-

glais, langue d'une partie du commerce. Son professeur de religion fut don Regino Saragosa, religieux distingué. Il étudia l'histoire et la géographie sous Lorigo, les mathématiques sous le colonel Cassejor du génie militaire tandis que la marquise de Miraflores lui enseignait la musique.

On le voit, les connaissances ne lui manquent pas.

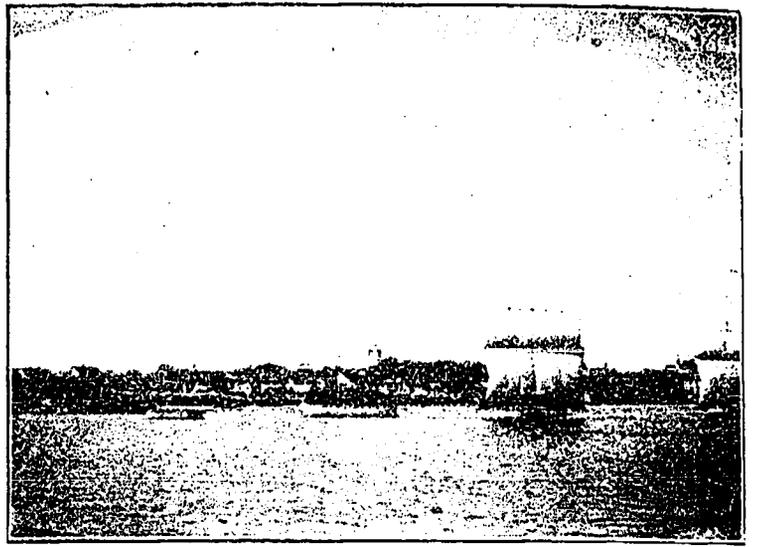
Sa nature frêle et délicate indiquerait elle, chez lui, les ravages de la consommation qui a enlevé son père ?

Par le sang qui coule dans ses veines, il descend des Bourbons et des Habsbourg. Il a, dit on, bien des qualités de ces deux augustes familles.

Que le ciel lui accorde la santé et un règne heureux—malgré les apparences contraires—!



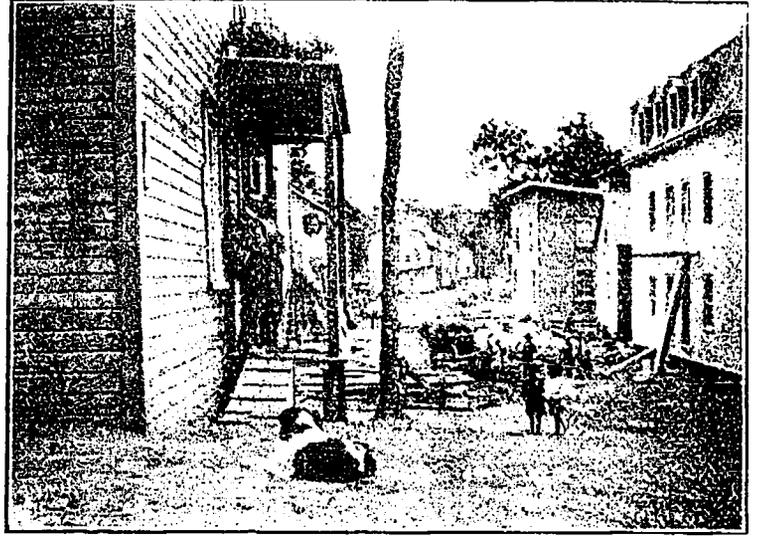
UNE RUE DE SHAWINIGAN FALL EN 1899



TROIS-RIVIÈRES : VUE PRISE SUR LE BATEAU LE "QUÉBEC"



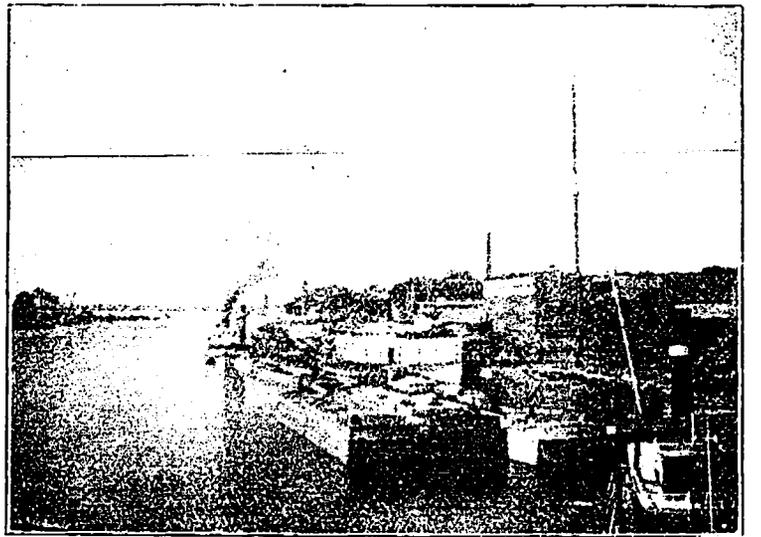
CHUTE DE GRAND-MÈRE



SHAWINIGAN FALL : VILLAGE SAINT-ONGE, AVANT L'INCENDIE



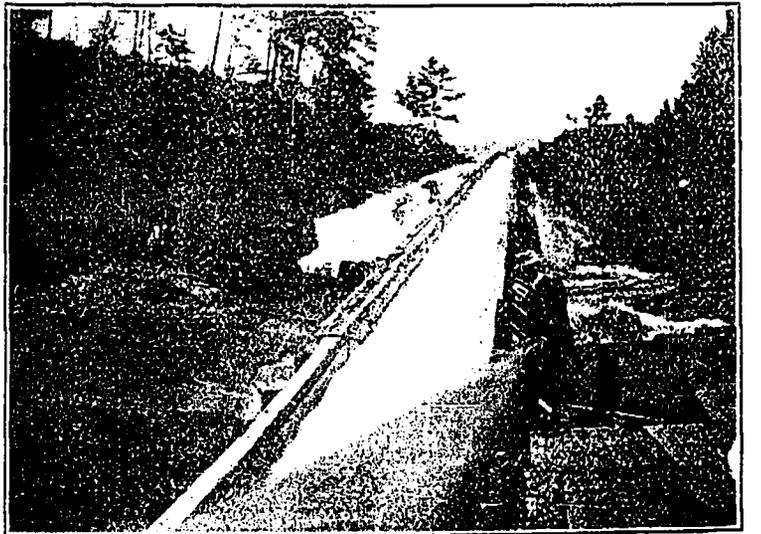
UN CAMP DE CHASTIER A LA MÉKINAC



PORT DE SOREL



SOMMET DE LA CHUTE SHAWINIGAN



GLISSOIRE DE SHAWINIGAN FALL

A TRAVERS LE CANADA



BEAUX ARTS. — ENSEIGNEMENT MUTUEL, TABLEAU DE M^{lle} JÉNIKA CABARRUS

NOTES ET FAITS

Ce que coûte un marin.

L'entretien d'un marin—solde, nourriture et habillement—coûte une moyenne annuelle de 500 francs au Japon, 625 francs en France, 2,250 francs en Angleterre, et, enfin, 5,000 francs aux Etats-Unis.

Le professeur Leyden, de Berlin, croit avoir découvert le sérum de la fièvre scarlatine.

Il l'obtient par une saignée opérée sur des convalescents de la scarlatine, quelques jours après la diminution de la fièvre.

On l'administre alors par injections sous-cutanée, à petites doses.

Toutes les applications ont jusqu'ici donné de bons résultats.

Il est trop tôt encore, toutefois, pour se prononcer d'une façon décisive.

Un mari a-t-il le droit de battre sa femme ?

L'ancien droit ne disait pas non, et il se trouve encore, en Angleterre, des magistrats pour l'admettre. M. Gratham, par exemple, un juge de Londres, a formulé ce considérant en examinant la conduite d'un mari accusé d'avoir blessé sa femme, dont il soupçonnait l'infidélité : " S'il s'était contenté de lui donner des soufflets, il n'aurait pu que rendre service à sa femme."

Sur quoi, Lady Harbeton accuse publiquement le juge d'avoir conseillé un " acte hautement illégal."

On demandait un jour à Victor Hugo s'il connaissait la langue anglaise.

—Non seulement je connais la langue anglaise, répondit-il, mais encore je fais des vers anglais. Ecoutez plutôt.

Et, séance tenante, il improvisa ces quatre vers macaroniques :

Pour chasser le spleen,
J'entrai dans une inn
Ou je bus du gin.
God save the Queen !

Il est peu probable que ce quatrain figure dans le dernier volume posthume de Victor Hugo.

La montagne mystérieuse attirant les clous des navires qui l'approchent n'est pas une légende.

Elle existe, sur la côte de Norvège, près de Jøedern. Seulement les contes l'avaient grandie. C'est une simple dune de sable longue d'un kilomètre. Le sable en est mélangé d'une telle quantité de paillettes d'aimant qu'aussitôt qu'un navire apparaît à une certaine distance sa boussole se met à divaguer et lui-même se trouve entraîné par une sorte de tourbillon qui le fait échouer sur le rivage.

Les contes des *Mille et une nuits* avaient raison.

L'impératrice douairière de Chine avait besoin d'argent pour se réinstaller à Pékin. N'avait-elle, d'ailleurs, pas mille autres prétextes pour se plaindre de la vacuité de ses caisses ?

Toujours est-il qu'elle a pris un édit annonçant que trente jours plus tard, nul ne pourrait plus acheter à coups de taëls ces boutons de corail, de turquoise et de cristal qui donnent dans l'Empire du milieu la place d'honneur à qui les porte.

L'impératrice connaissait bien son petit monde jaune. Car le trentième jour, quarante millions de taëls avaient afflué dans ses caisses.

Partout la vanité est inépuisable.

Lord Russel se trouvait un jour avec le prince de Bismark. La conversation était tombée sur l'ennui que les hommes d'Etat étaient obligés du supporter en recevant tant de visites importunes.

—Moi, dit Bismark, c'est bien simple ; ma femme a son appartement de côté de mon cabinet, et quand elle se doute que je suis aux mains d'un fâcheux, elle m'appelle pour une raison ou une autre.

A peine le prince venait-il de dire cela, que la porte s'ouvrit et la princesse entra.

—Mais, mon cher Otto, vous oubliez votre médecine.

Les deux personnages se regardèrent et rirent beaucoup. La princesse de Bismark, mise au courant, rit aussi. Lord Russel se retira pour que le chancelier d'Allemagne put aller prendre sa médecine.

Un directeur de théâtre à Saint Louis, aux Etats-Unis, a trouvé un excellent moyen de garantir le public contre l'énervant ennui et ses artistes contre les manifestations hostiles. Les spectateurs, au guichet, payent place entière. Si la pièce à représenter est en cinq actes et si un grincheux se retire à la fin du premier acte, le contrôle lui rend les quatre cinquième du prix de sa place.

La même proportion est gardée pour les actes suivants, et l'encaisse indique à la fin du spectacle si la pièce doit rester au tableau. Donc le spectateur ne paye qu'en équitable partie la gaffe de l'impresario.

Il paraît que le système a du bon et que des directeurs de New-York suivront, à titre d'essai, l'exemple de leur confrère de Saint-Louis.

Le jeune roi Alphonse XIII d'Espagne, dont la majorité sera célébrée prochainement, pourra recevoir la plupart des princes étrangers qui lui apporteront les félicitations de leurs souverains, dans leur langue maternelle. Alphonse XIII parle, en effet, outre l'espagnol : l'italien, le français, l'anglais et l'allemand dans la perfection. Surtout l'allemand qu'il a appris de sa mère, archiduchesse autrichienne qui ne parle que l'allemand avec ses enfants. Le roi et ses sœurs ont lu tous les drames de Schiller, de Goethe et de Grillparzer, le célèbre poète autrichien. La prédilection du jeune roi pour ces trois poètes fait que son langage allemand a une tournure toute classique.

Quant aux autres auteurs anciens, Alphonse XIII a une prédilection marquée pour Horace ; il a appris par cœur et traduit en espagnol plusieurs odes de ce poète.

Son goût pour les langues n'a pas empêché le petit roi de se livrer avec ardeur à l'étude des mathématiques, où il excelle, de l'Histoire et du dessin, qu'il adore.

Il n'y a pas beaucoup de fils de bourgeois qui pourraient en dire autant.

Les distractions des grands hommes.

Balzac s'est amusé—il fallait vraiment qu'il n'eût pas autre chose à faire—au moment des journées de février 1848, à rimer les " commandements de la république."

Le lundi, tes armes prendras
Et le mardi pareillement ;

Mercredi garde monteras,
Avec giberne et fournement ;

Le jeudi, tu la descendras
Avec le même accoutrement ;

Vendredi, tu recommenceras,
A patrouiller civiquement ;

Samedi, tu t'éveilleras,
Au son du sappel, vivement ;

Mais le dimanche, tu viendras,
Parader militairement ;

Et c'est ainsi que tu mourras
De faim républiquement !

Balzac avait environ cinquante ans lorsqu'il les écrivit. Comme La Fontaine, il s'était mis sur le tard à composer des vers, avec moins de succès d'ailleurs, et il n'est pas probable que son talent de poète fasse oublier son génie de romancier.

Les anecdotes sur Victor Hugo pleuvent depuis quelque temps. En voici une que rapporte " l'Echo de Paris."

Une des principales distractions de Victor Hugo était, comme on sait, de monter sur les impériales d'omnibus et notamment de ceux qui traversent les quartiers populeux.

Un jour, comme il grimpaît sur l'un de ces véhicules, il passa devant le cardinal Lavigerie qui se tenait sur la plateforme, allant à la rue du Regard, où était le siège de ses missions africaines. Le cardinal reconnut le poète et, montant incontinent derrière lui, il vint s'asseoir à ses côtés sur l'impériale.

Comme Hugo, surpris, considérait Lavigerie, celui-ci lui dit, en s'asseyant :

—Excusez-moi, mais... je n'ai pas voulu que vous fussiez plus près du ciel que moi !

Le cardinal Lavigerie se complaisait, paraît-il, au récit de cette aventure.

Les grandes dames d'Angleterre ont été autorisées à porter au couronnement d'Edouard VII leurs couronnes de paires. Ces joyaux, pour la plupart de forme lourde et surannée, sont transmis d'âge en âge dans les familles et ne sortent guère de leurs vitrines.

Le long règne de la reine Victoria n'ayant point permis de les exhiber en public depuis un demi siècle, la plupart des paires ont envoyé ces pesants bijoux chez les joailliers de Londres pour en rajeunir l'aspect et en revoir les montures.

Or une pairesse vient d'avoir la fâcheuse mésaventure que voici : Le bijoutier auquel elle avait confié son diadème l'a avertie que la moitié des pierres en étaient fausses. La pauvre duchesse l'ignorait et personne ne peut savoir à quelle époque le remplacement a été opéré.

Cette histoire authentique depuis hier n'est cependant pas nouvelle. Nous l'avons lue jadis dans les " Rois en exil " de Daudet.

Une fois de plus la vie aura plagié la littérature.

La profession de mendiant n'est pas toujours aussi lucrative que d'aucuns se plaisent à le dire.

Témoin l'histoire suivante :

Une jeune reporterresse américaine a eu l'idée d'expérimenter la charité publique de ses compatriotes. Elle mit une robe en loques, un chapeau défoncé, des bottines éculées, et, ainsi accoutrée, se rendit à la Cinquième Avenue, demandant l'aumône aux seuils les plus somptueux. Tous les seuils, d'ailleurs, et tous les hôtels y sont somptueux.

Partout on la mit à la porte, et elle allait rentrer les mains vides quand une gentille soubrette française accourut et lui mit dans la main une grosse tartine de pain beurré.

Ce n'est pas la première fois que la pauvre se montre plus charitable que la richesse.

Seulement cela ne suffit pas pour devenir millionnaire. Comment les mendiants riches, dont on nous parle de temps à autre, aussi bien en France qu'en Amérique, s'y prennent-ils donc ?

NOS THEATRES

THÉÂTRE DU MONUMENT

Toute la population de Montréal est encore sous le charme attendri des représentations du drame *La Passion*. Chacun se rappelle comment furent reproduits les épisodes de la plus lugubre époque de l'histoire du monde. Quel respect, quel tact chacun des acteurs de la troupe de M. Julien Daoust mit à rendre le personnage qu'il représentait.

La semaine prochaine, cette excellente troupe va nous donner un autre drame d'un grand intérêt, dû à la plume d'un de nos meilleurs auteurs chrétiens de France. Ce drame a pour titre : *Le Prêtre*.

Nous n'avons nullement besoin d'engager nos lecteurs à se rendre en foule aux répétitions de cette magnifique pièce. Les noms de l'auteur, Charles Buet ; de M. Julien Daoust est de chacun de ses associés et une garantie de succès.

Comme dans le drame de *la Passion*, le rôle principal sera joué par M. Julien Daoust, si sympathique au public de Montréal.



M. JULIEN DAoust, DANS LE RÔLE DU PRÊTRE

PALAIS-ROYAL

Monsieur Chasse, c'est une comédie en 3 actes de Georges Feydeau qu'on donne cette semaine au Palais-Royal, avec un brio, un entrain et une verve extraordinaires. C'est le chef-d'œuvre de Feydeau, c'est de la comédie de salon très-distingué où l'intrigue se passe chez des gens chics absolument, c'est genre "Divorçons", du sardan pour le procédé. Les mots heureux réussissent tout le long de cette intrigue qu'elle n'est rien et qu'elle est tout, comme dans les œuvres de Pailleron, Hervé, Sardou, etc. C'est plus que du Labiche et c'est aussi mouvementé.

Les artistes possèdent bien leurs rôles et fait un véritable feu roulant du dialogue qui est déjà enlevé. Les décors et la mise en scène ne laissent rien à désirer, rien ne cloche ; c'est épatant. Voici la distribution :

Moricet, F. Delville ; Duchatel, Delaunay ; Cassagne, Cartal ; Goutsan, Harmant ; Bridois, commissaire de police, Hervé ; premier agent, Ducastel ; deuxième agent, Georges ; Léontine, Mlle Ethel ; Mme Lateur, Mlle Pomponnette ; Babet, Mlle Mercédès.

LE PELOTON DE LAINE

Le soleil de mars faisait fondre, à vue d'œil, les épaisses couches de neige d'un hiver rigoureux. Des rossignols récemment immigrés chantaient sur les rameaux encore dénudés. On sentait l'approche du printemps.

La porte était fermée à la maisonnette du vieux fermier, parti pour la forêt afin d'en apporter des branches mortes. Assise sur une

chaise berceuse disloquée, sa grosse vieille naitait de la paille dans une chambre, au milieu de laquelle se trouvait un poêle, où bouillaient sur les faibles tisons deux quartiers de bois vert.

— On a, enfin, un bon soleil. Que j'ai donc gelé cet hiver ! murmurait-elle. C'est bien la dernière fois que j'hiverne de cette manière-là. Ce vieux paresseux ne me fera plus souffrir.

Douze heures sonnaient à la grande pendule du coin, comme la paysanne achevait son monologue et la porte s'ouvrait devant son époux qui, frongant les sourcils, jeta un œil d'affamé sur la table et sur le poêle :

— Tu n'as donc pas entendu sonner. J'arrive au son du midi de l'église et ne trouve pas le dîner cuit, pas un couteau sur la nappe.

— Après avoir flâné comme tu as fait et déjeuné tard, tu peux attendre encore. Si tu n'es pas content, ouvre l'armoire et prends ce qu'il y a. Faut-il tout te mettre dans le bec, vieux capricieux ?

— Si l'on se marie c'est pour mener sa femme comme bon il semble et pour se faire servir.

— Je t'ai bien trop écouté dans ma vie. Jamais je n'aurais dû te donner ce pied. Mais tout ce qu'il y a à dire c'est que je ne veux pas grelotter un autre hiver. Plutôt prendre le chemin ! Je te planterai là et m'en irai avec mes enfants.

Le vieillard frémissait de colère :

— Tu as toujours été comme l'oiseau sur la branche, aussi. Il faut en finir de nous disputer chaque jour que le bon Dieu amène. Depuis tant de temps que je te le dis, prends-le ton paquet et va-t'en demain.

— Oui, je suis bien décidée et vais me préparer tout de suite.

— N'emporte que ton linge. Je n'ai pas un sou à te donner, les enfants te nourriront et t'habilleront.

Après avoir mangé ce qu'il put trouver, le bonhomme s'assit près du poêle et fuma jusqu'à l'heure du coucher.

Pendant qu'il ronflait la nuit, la vieille se leva, se dirigea, sans bruit, vers une autre pièce dont se composait le logis, prit dans une armoire un coffret qu'elle ouvrit et dont elle enleva cent piastres, enveloppées dans un lambeau de toile jaunie.

En se berçant silencieusement elle se mit à pelotonner sur ces billets roulés, de la laine blanche filée durant l'hiver. Ses doigts allaient si vite qu'on pouvait à peine en voir le mouvement.

Ce peloton déposé près du paquet déjà fait qu'elle devait emporter, elle alla se recoucher.

De bonne heure, le lendemain, la mère mit son chapeau sur sa tête, jeta son grand châle gris sur ses épaules, fixa son mince bagage sur son dos, fit tomber dans sa poche son porte-monnaie, vide, ouvert sur la table :

— Tu me laisseras bien prendre ce peloton de laine, Baptiste ? Ce n'est pas grand'chose.

— Emporte-le donc et laisse-moi la paix.

La paysanne déterminée sortit et entreprit à pied le chemin qui devait la conduire à la paroisse voisine, où demeuraient sa fille et son garçon.

La nuit suivante le vent soufflait avec une violence extraordinaire. On entendait les bardeaux détachés rouler sur les toits, les lambourdes craquaient. Il était bien certain que les chaumières mal assises allaient être renversées.

Le père, resté seul, eut comme un cauchemar. Il lui sembla que des hommes enfonçaient la porte et faisaient irruption dans sa demeure.

Levé de grand matin, quelle ne fut pas sa surprise de trouver sa maison ouverte ! Aussitôt, il courut à l'armoire et le coffret ne contenait plus son argent.

Tout pâle et tremblant, il s'appuya au mur :

— Je n'ai donc pas rêvé. Des voleurs ont pénétré, ici. Ce sont les pas de ces hommes que j'entendais sans pouvoir me réveiller. Mon Dieu ! ces épargnes, que j'avais amassées à la sueur de mon front, sont-elles à jamais perdues ?

Il s'arrachait les cheveux dans sa douleur. Il s'informa bien, mais où prendre les ravisseurs ?

Enfin, il se calma.

Mon petit morceau de terre que je cultive suffira pour m'entretenir. Je n'aurai plus la vieille pour me fatiguer : ça vaut bien cent piastres !

Et pendant que le vieux se frottait les mains d'être seul, la bonne femme installée chaudement chez ses enfants et petits-enfants, dévidait, encore plus vivement peut-être, la laine du peloton, pour jouir de son trésor.

AUGUSTIN LELLIS.

LES PAPILLONS

Blancs, bleus, gris, noirs, prompts, gais, fous, lestes,
Et titubants et fanfarons,
Les papillons, ces fleurs célestes,
Battent l'air de leurs ailerons.

Ils déjeunent de primevères,
Font la dinette sur des lis,
Et vont boire de petits verres
D'azur, dans les volubilis.

Puis, pour leurs siestes paresseuses,
Quelques tulipes, à l'écart,
Ouvrent leurs corolles berceuses
Comme des tentes de brocart.

Un moucheron aux notes brèves
Siffle en sourdine un air léger
Et les papillons font des rêves
Très doux, pleins d'odeurs d'oranger !

Et le soir, secouant leurs ailes,
Où le soleil met des paillons,
Ils vont avec les demoiselles
Danser sur l'eau des cotillons.

JEAN RAMEAU.

L'ILET AU MASSACRE OU L'EVANGILE IGNORE

(Suite)

Le sauvage, en s'avancant sur la batture que la veille au soir il avait vue couverte d'eau, crut découvrir, aux premiers rayons de la clarté matinale, des empreintes que le flot n'avait point tout à fait effacées.

Il put même suivre une espèce de batture se dirigeant vers le large. Il eut un soupçon. Se couchant à plat ventre sur les galets, il darda son regard perçant dans la direction des traces imprimées sur le sable et la vase.

Grâce à la froidure du matin, il vit comme une vapeur qui s'élevait de l'extrémité escarpée d'un des îlets du large qu'on pouvait atteindre en ce moment à pied sec. Plus de doute !... Ces pistes, c'étaient celles des gens de la bourgade abandonnée !... Cette vapeur, c'était l'effet de la respiration d'un grand nombre d'êtres animés réunis dans un étroit espace ! Les Micmacs étaient là ! ! Donc il était impossible pour eux d'échapper !

C'est alors que l'Iroquois avait poussé ce hurlement qu'avaient répété les autres Iroquois, en saisissant leurs armes.

Aucun cri ne répondit de l'Ilet que le chef, un instant plus tard, indiquait à ses gens accourus en armes autour de lui.

Mais qui eût alors plongé ses regards dans la caverne, que l'on voit encore dans le flanc escarpé du rocher, aurait été témoin d'un spectacle déchirant.

Dans un étroit espace, bordé de gros blocs détachés et s'enfonçant dans le roc, des femmes et des enfants, pressés les uns contre les autres, étouffaient des sanglots que comprimait sur leurs lèvres le regard et le geste d'hommes de guerre prêts au combat.

* *

Les Iroquois employèrent quelque temps à se préparer, et dans l'intervalle la marée, cette porteuse d'eau qui ne s'arrête jamais, s'était mise à monter. C'était une circonstance dont les guerriers micmacs comptaient bien profiter ; parce qu'elle diminuait pour leurs ennemis les avantages d'un nombre beaucoup plus que double.

Quand les Iroquois, en ordre de bataille, prirent le chemin de l'Ilet, assez éloigné de terre ferme, tous les Micmacs en état de porter les armes, les guerriers en tête, sortirent des rochers et, poussant le cri de leur nation, vinrent se placer sur la petite batture qui forme l'atterrage de l'Ilet, appuyés des deux côtés sur la marée montante.

Les Iroquois, bien que certains de la victoire, sentaient néanmoins que des hommes braves, ayant derrière eux leurs femmes et leurs enfants, n'étaient point un ennemi dont on put se promettre d'avoir bon marché. Aussi marchaient-ils en bon ordre et lentement, et mirent-ils un temps assez long à parcourir la distance de plusieurs centaines de pas qui les séparait de leurs adversaires.

Les deux partis sont maintenant à portée d'arc : les flèches se croisent dans l'espace qui les sépare. Le sang commence à couler : des combattants tombent gravement blessés ; d'autres s'arrêtent pour arracher, de leurs membres nus, les pointes acérées qui leur mordent les chairs !

L'avantage est aux Micmacs qui attendent, de pied ferme et dans la meilleure position possible pour mesurer leurs coups, un ennemi qui marche sur un sol inégal et mouvant.

Le flot qui monte toujours, empêche d'ailleurs les Iroquois de se déployer : alors, jetant leurs arcs aux hommes des derniers rangs, ils saisissent leurs tomahawks et s'élancent en hurlant sur leurs ennemis. Ceux-ci leur font beaucoup de mal par une dernière volée de flèches tirées de près, puis les reçoivent, en poussant leur cri de guerre, le casse-tête au poing.

Ce fut un choc terrible... On eût entendu le bruit des tomahawks se heurtant, brisant les crânes et fracturant les os... On eût vu les affreuses blessures produites par les horribles armes de ces sauvages, dans cette lutte, la millième répétition de celles qui, tous les ans, à cette époque et longtemps encore après, ensanglantèrent le sol de notre pays.

Les Iroquois ne purent pas entamer la phalange des Micmacs qui se battaient avec un courage et un sang-froid admirables.

Alors les premiers, sentant l'impossibilité d'une prompte victoire et voyant la marée prête à boucler derrière eux, se retirèrent en bon ordre, mais poursuivis par les flèches et les moqueries de ceux qu'ils venaient attaquer de si loin.

Il y avait, de chaque côté, quelques morts et beaucoup de blessés : les deux partis étaient du reste presque épuisés de fatigue ; car ces luttes, corps à corps, avec des armes dont l'effet dépendait de l'impulsion donnée à force de muscles, étaient bien autrement fatigantes que les exercices de nos combats d'aujourd'hui.

Chacun emporta ses blessés... Les cadavres restèrent le fond, pour rouler et disparaître sous l'eau montante, et reparaître, livides et maculés, à la prochaine marée basse !

* *

Les Iroquois, confus, mais comptant sur leurs forces, n'avaient qu'à se reposer et se refaire : il n'en était point ainsi des Micmacs.

Les pertes de ceux-ci, bien que moins nombreuses, étaient, cependant, relativement plus considérables et avaient, naturellement, porté sur les meilleurs hommes de leur troupe composée de toutes gens. Les Micmacs comprenaient que les Iroquois se garderaient bien de commettre, une seconde fois, la faute d'attaquer à la marée montante. Ils ne se sentaient plus de force à rencontrer leur impraticable ennemi à poitrine découverte.

Après un court conseil tenu par les guerriers, on ordonna aux femmes d'élever, en avant de la caverne, une espèce de retranchement. L'endroit était assez propice à l'érection de travaux de ce genre.—En face et à côté de la grotte étaient rangés, comme circonscrivant une étroite enceinte, de gros blocs de rochers qu'on dirait autant de menhirs druidiques. Il s'agissait de barricader les espaces laissés entre ces blocs de pierre et de rehausser le tout, à la manière adoptée par les sauvages pour ces sortes de fortifications. Les perches de ouigouams, certains ustensiles et le bois qu'on put se procurer, en dépouillant les flancs de l'Ilet des petits sapins qui s'élevaient çà et là des crevasses des rochers, servirent à construire une double palissade, dans l'interstice de laquelle on empila des cailloux, du sable, des peaux, et jusqu'aux bagages, aux provisions des familles.

Les heures de répit, données par le flux et le reflux de la mer, furent si bien mises à profit, que la nouvelle marée basse trouva les Micmacs entourés d'un rempart qui leur permettait d'employer à la défense les blessés, les enfants et même les enfants d'un certain âge... qui derrière la palissade, qui sur les escarpements des rochers, les plus forts défendant les abords du côté de l'eau.

Les Iroquois, ayant vu de loin exécuter ces préparatifs, et ne connaissant pas les lieux, ne s'imaginaient pas qu'ils pussent être aussi effectifs qu'ils l'étaient en effet.

* *

Profitant de la première occasion offerte par le jusant, ils reprirent sur la batture le chemin de l'Ilet.

L'attaque fut plus savante et plus longue ; mais on se battait contre des adversaires retranchés, et, cette fois encore, elle demeura infructueuse.

Il y eut inévitablement des tués et des blessés de chaque côté. Comme la première fois, les pertes des Micmacs, plus faibles numériquement, les laissèrent dans une position de plus en plus désespérée.

Les Iroquois avaient trop compté sur leur supériorité, et n'avaient point eu recours à tous les moyens qui auraient pu les rendre promptement victorieux. A cause de la nature des lieux, on ne pouvait combattre qu'à la marée : car l'Ilet escarpé baigne ses pieds dans l'eau dont il reste environné tous les jours et partout, à l'exception d'un espace assez limité qui assèche en dos d'âne à mer basse, et fait suite alors à la batture de la Baie.

Le jour allait finir — il ne pouvait être question d'une attaque de nuit ; — et la crainte des assaillants était, maintenant que les Micmacs, qu'ils savaient hors d'état de résister, ne voulussent tenter de s'échapper de l'Ilet, à la faveur des ténèbres, pour se répandre dans les montagnes voisines de la Baie, afin de courir, chacun pour soi, les chances d'échapper aux dangers auxquels ils étaient tous certains de succomber, en restant ensemble.

Dans cette préoccupation, les Iroquois passèrent une partie de la nuit à suivre la marée sur la batture. En voyant, à pareille heure et dans un pareil lieu, leurs silhouettes étranges aller et venir, courir et s'arrêter, on eût cru assister au sabbat et voir une de ces réunions infernales des sorciers et de leurs compères des vieilles légendes d'Europe.

* *

Le jour parut, et avec le jour un nouveau jusant, dont se hâtèrent de profiter les Iroquois.

Leur troupe, arrivée à la distance d'un peu plus qu'un trait de flèche de la caverne désormais défendue par des vieillards, des femmes, des enfants et quelques guerriers blessés, virent un certain nombre d'Iroquois allumer des flambeaux d'écorce, puis, toute la bande s'avancer vers les retranchements, à la course et dans un ordre particulier.

Les porte-flambeaux étaient accompagnés chacun de deux guerriers, tenant au-devant d'eux des claies en guise de boucliers : ils étaient soutenus de leurs frères qui, armés d'arcs, balayaient le rempart.

Bientôt après, la simple palissade était en feu !... Les Iroquois, retirés à une centaine de pas, le tomahawk levé, poussant des ricanelements de démons, attendait que leurs victimes sortissent du milieu des flammes pour les immoler.

La chose ne se fit pas longtemps attendre ; tous ceux d'entre les Micmacs, hommes et

femmes, que la faiblesse, la terreur ou les graves blessures ne condamnaient point à être suffoqués, s'élançèrent avec l'énergie du désespoir contre les Iroquois ; ceux-ci n'eurent point de peine à vaincre, mais là encore, ils perdirent quelques-uns des leurs et eurent plusieurs blessés.

Tous les Micmacs, sans distinction d'âge et de sexe, périrent, étouffés dans la caverne ou massacrés par les Iroquois. Leurs cadavres, mutilés et privés de chevelures, restèrent là pour être la pâture des renards et des corbeaux, sur l'étroite rive et dans le creux de ce rocher qui reçut de cet événement le nom d'*Ilet au Massacre* qu'il conserve encore aujourd'hui.

V

LE RETOUR

Au fond, les Iroquois n'étaient qu'à demi satisfaits du résultat de cette expédition. Ils avaient cru surprendre une bourgade sans défense, comme cela leur arrivait si souvent, et ils avaient rencontré une résistance obstinée. Leurs pertes, du reste, étaient considérables : vingt des leurs étaient morts ou mourants ; ils en avaient de plus une trentaine de blessés, dont plusieurs grièvement. Soixante hommes seulement restaient parfaitement valides, sur cent guerriers qu'ils étaient à leur arrivée, et on était loin, bien loin du pays natal. On employa le reste de ce jour et la journée suivante à se reposer, tout en faisant les préparatifs du retour.

Trois jours s'étaient écoulés depuis l'arrivée des Iroquois au Bic ; le matin du quatrième, ils reprirent le chemin de la Bouabouscache, comptant bien terminer là leur expédition et revoir bientôt les bois, les rivières et les lacs du pays d'Agné.

La forêt était tranquille ; nulle trace d'ennemi ne se laissait voir, et les Iroquois se croyaient bien assurés d'avoir détruit toute la population de cette partie du territoire micmac. A mesure qu'ils avançaient leur assurance redoublait, comme il arrive toujours, surtout aux sauvages, si peu prévoyants dans la pratique habituelle de la vie.

Dans la matinée du jour où l'on devait atteindre les bords de la Bouabouscache, les Iroquois se partagèrent en deux troupes, afin de hâter les procédés du voyage. Trente hommes, les plus dispos et les plus vigoureux, prirent les devants pour aller quêrir les canots et préparer le campement du soir ; les cinquante autres, blessés et porteurs, restèrent en arrière, marchant plus lentement.

.

C'est ici le moment de parler d'un autre retour, celui des deux messagers micmacs, expédiés vers les Maléchites, cinq jours auparavant. Ils avaient heureusement et promptement accompli leur mission, et, la veille au matin, étaient arrivés vers leurs gens, accompagnés de vingt-cinq guerriers maléchites. Ils étaient donc là trente hommes... C'était peu : mais tous frais, alertes, parfaitement instruits des lieux, et connaissant les forces de leurs ennemis.

D'ailleurs, les trois Micmacs restés à la Bouabouscache n'étaient point demeurés inactifs après avoir détruit, sans altérer l'aspect extérieur des lieux, les canots et les provisions des Iroquois, ils avaient battu le pays voisin, ménagé des embuscades et préparé des sentiers dérobés de retraite. Aussitôt après l'arrivée des alliés, un petit nombre d'entre eux avait pris la route du Bic, en suivant des chemins détournés et parfaitement connus des guides micmacs,

pour aller attendre les Iroquois au retour, épier leurs démarches et se mettre au fait de l'état actuel de leurs forces.

Le reste des trente apprenaient, des deux Micmacs restés avec eux, tout ce qu'il importait de savoir sur la situation et mûrissaient les projets d'attaque.

Les éclaireurs revinrent vers leurs amis de bonne heure dans l'après-midi du lendemain ; c'est à dire plusieurs heures avant le retour à la Bouabouscache. Ils apportaient un compte exact du nombre total des ennemis, du chiffre des blessés, de l'ordre de marche et du partage de la troupe en deux bandes ; d'où l'on conclut avec certitude, que les Iroquois avaient l'intention de venir, ce jour-là même, retirer les canots de leur cachette.

Pendant que ceci se passait chez les alliés, les deux troupes Iroquoises s'approchaient de la rivière, à environ deux heures de marche de distance l'une de l'autre, sans se douter le moins du monde que quelqu'un s'occupait d'eux, au sein de cette forêt en apparence si calme.

VI

LA VENGEANCE

Vers la mi-relevée, l'avant-garde des Iroquois s'était engagée dans le gué de rocailles de la Bouabouscache.

Après avoir traversé la rivière, ils s'étaient avancés, comme la première fois, dans l'eau, le long de la berge sud du courant. Arrivés vis-à-vis de l'endroit où étaient leurs canots, ils avaient pénétré dans le bois ; déjà ils allaient saisir les premiers branchages qui obstruaient l'abord de leur *cache*, lorsque, tout à coup, une grêle de flèches, sortant presque à bout portant et de tous les côtés des fourrés voisins, porta dans leurs rangs la consternation et la mort. L'attaque était si subite, si imprévue, la position des Iroquois était si mauvaise, ils se sentaient en ce moment si faibles, que, saisis de panique, ils lâchèrent pied et se mirent à fuir en désordre, retournant sur leurs pas, par la route difficile qu'ils venaient de parcourir.

Les alliés, profitant de cet avantage décidé, les suivirent, la hache dans le dos, jusqu'au gué où ils s'arrêtèrent ; car là ils entendirent le cri de guerre des Iroquois de la seconde bande, qui répondait déjà aux cris de terreur des fuyards.

Le parti micmac-maléchite recueillit dix chevelures, de ce premier succès, qui ne lui avait pas coûté un seul homme et qui augmentait de plus le nombre des blessés parmi les Iroquois. Ceux-ci, une fois réunis sur la rive nord de la Bouabouscache, tinrent un court conseil ; car il n'y avait pas de temps à perdre.

.

La situation était affreuse. La troupe ne comptait plus que soixante dix hommes, dont la moitié étaient atteints de blessures plus ou moins graves ! On ne connaissait rien du nombre ni des moyens de l'ennemi. On n'avait plus de canots !... Il aurait fallu n'être pas sauvage, pour en douter un instant. Les provisions emportées pour le voyage du Bic, étaient à peu près épuisées. Il était probable que la *cache* aux approvisionnements avait subi le même sort que la *cache* des embarcations. Il était également probable qu'une embuscade avait été aussi dressée là !

Mais il n'y avait point à choisir : le seul espoir du moment reposait sur la conservation possible des provisions ; il fallait profiter des deux heures de jour qui restaient pour aller arracher à l'ennemi, s'il en était

temps encore, le seul moyen assuré d'existence dans ces tristes conjonctures.

On pensait avoir à livrer un combat à mort, on s'y attendait même comme une chose certaine. Il fallait donc aller en force préparés à toute éventualité.

Tous les hommes encore capables de combattre, au nombre de cinquante, devaient faire partie de l'expédition : les vingt autres, tous sérieusement blessés, restaient au campement dont ils devaient commencer les petits travaux.

La *cache* aux provisions était située à une demi-heure de marche et sur la rive nord qu'on occupait en ce moment. Elle se trouvait placée sur une pointe formée par un détour subit et demi-circulaire de la rivière ; cette pointe était basse et couverte d'une anaie touffue ; mais, dans le voisinage, la forêt était formée par un de ces grands bois clairs qu'on appelle des *fonds d'armes*.

La première fois, les Iroquois y avaient abordé en canot ; mais ils avaient pris une exacte connaissance des lieux et marqué des *amêts* ; ils ne pouvaient se méprendre de ce côté-là. Prenant à travers les bois, en suivant le cours de l'eau, ils marchèrent avec toutes sortes de précautions, furetant de l'œil et de la main toutes les broussailles. Parvenus à leur *cache*, ils ne trouvèrent point d'ennemis, bien qu'ils pussent examiner les travaux assez considérables d'une embuscade parfaitement dressée... Il n'y avait pas de provisions ; il n'en restait pas même de vestiges, non plus que des bagages de guerre qu'on avait en même temps déposés dans ce lieu.

Les Iroquois regardent, examinent, puis examinent encore, comme dans l'impuissance de se pouvoir convaincre de l'épouvantable vérité. Enfin, ils reprennent, tristes et désolés, la route de leur campement.

.

Il commençait à *brunir*, et déjà ils apercevaient, à travers les grands arbres, au-dessus des taillis, le reflet des feux allumés par leurs gens (1), lorsque, d'un *embarras* (2), en forme de *haie de chasse*, qu'ils n'avaient point observé au départ, sortit un cri de mort avec une nouvelle volée de flèches, immédiatement suivi de ce bruit que font des hommes ou des animaux fuyant à toute vitesse à travers la forêt.

Les Iroquois s'élançèrent à la poursuite ; mais, retardés par les *embarras*, ils sentirent bientôt que la chose était inutile et, se ralliant, ils continuèrent leur marche vers les feux du camp.

Encore des blessés !... Toujours cet ennemi insaisissable ; invisible !... Des embûches qu'on ne soupçonnait même pas !... Ce n'était plus une guerre : c'était une chasse !

On arrive enfin !... Mais quel horrible spectacle éclairent les feux dont on a vu de loin la lueur ! Il ne reste pas un homme vivant des vingt blessés laissés là, deux heures auparavant ! Des vingt cadavres qui gisent en ce moment sur la terre, à la lumière blafarde des brasiers, pas un ne garde sa chevelure !

Les Iroquois se tordent dans des accès indicibles de rage et de désespoir... et ne reviennent à eux-mêmes que pour constater le fait que le peu de provisions, tous les ustensiles et les petits bagages laissés au camp ont été détruits ou enlevés !

J. C. TACHÉ.

(A suivre)

(1) Champlain, décrivant sa première expédition contre les Iroquois dit, que les sauvages en marche de guerre n'allumaient point de feu, cela doit s'entendre de partis voulant faire surprise ou se soustraire à la découverte ; mais lorsqu'ils se voyaient observés, ils allumaient du feu pour éclairer leurs gardes et diminuer les dangers de la nuit.

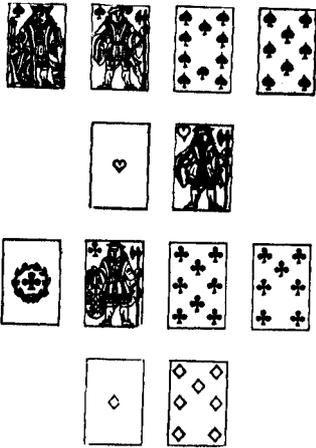
(2) Ce mot, dans le langage des bois, signifie des entassements d'arbres et de branches, faits pour obstruer le passage.

JEUX ET AMUSEMENTS

JEU DE PIQUET

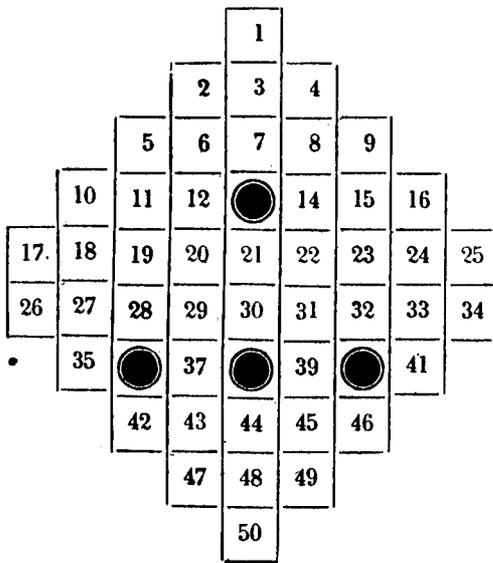
De tous les jeux de cartes, le Piquet est peut-être le plus beau ; il se passe de l'établissement d'une couleur atout et n'est pas moins riche pour cela en combinaisons très subtiles qui demandent du coup d'œil et beaucoup d'expérience.

L'écart est parfois difficile ; celui-ci par exemple :



D'aucuns sacrifieraient les valets jetant valet, 8 et 7 de trèfle, valet et 7 de carreau. D'autres mettraient à l'écart Roi, 10 et 8 de pique, 7 de trèfle et 7 de carreau ; ou Roi, 10, 8 de pique, as de cœur, as, 8 et 7 de trèfle et 7 de carreau. De ces différents écarts le premier est préférable à moins que la partie ne soit si compromise qu'il faille tenter un coup de chance ; alors le dernier écart est le bon.

LE SOLITAIRE



Avant de jouer, placer un pion rouge case 13, les pions bleus cases 36, 38, 40. Compléter le jeu avec d'autres pions, le jeu complet. Retirer les numéros 21 et 44, et puis jouer de façon à ce que le pion rouge de la case 13, reste seul sur le jeu dans la case 50, après avoir pris les trois pions bleus. Ainsi le pion rouge doit faire 3 mouvements.

50.44 38.48 42.44 48.38 46.44 38.48 29.43 47.37 31.45 49.39 33.31 16.33 34.32 31.33 22.24 8.22 6.8 4.14 22.8 9.23 24.22 41.24 25.23 20.6 2.12 1.7 8.6 18.20 5.19 20.18 6.20 23.21 21.19 18.20 35.18 17.19 20.18 10.27 36.19 26.28 19.36 36.38 38.21 40.38.

Voici le tour du pion rouge qui prend de 13.30 30.44 44.50.

DEVINETTE

Comment peut-on, d'un trait de plume, faire du vin avec le chiffre 8 ?

CHARADE

Mon deux, avec mon un ayant même nature,
Elève jusqu'au ciel son front majestueux ;
A gravir ces hauteurs ne parvient pas qui
S'il n'a pas d'un Hugo la puissante enver-
Mon tout est à Paris un quartier populeux.

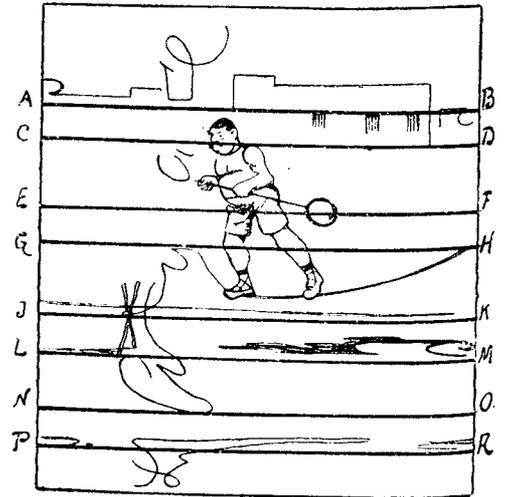
SOLUTIONS DES PROBLÈMES QUI ONT PARU DANS LE NO 936

Logogriphe. — Matinée. Matin. Main. Ain.

Enigme. — Cardier.

Version. — T H E M E
H E R O S
E R S E S
M O E L A
E S S A I

Le danseur de corde. —



LA CUISINE ILLUSTRÉE



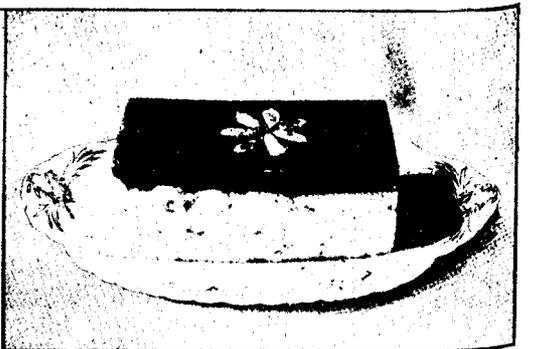
SALADE D'HIVER. — Prenez une bonne laitue, formez une coupe avec les feuilles, en plaçant les plus froncées extérieurement ; au milieu, placez une tomate pelée et rafraîchie, en enlevant un morceau de chaque bout ; placez une cuillerée de mayonnaise sur chaque tomate en servant. Le vert tendre de la salade fait un contraste charmant avec la tomate et la mayonnaise dorée.



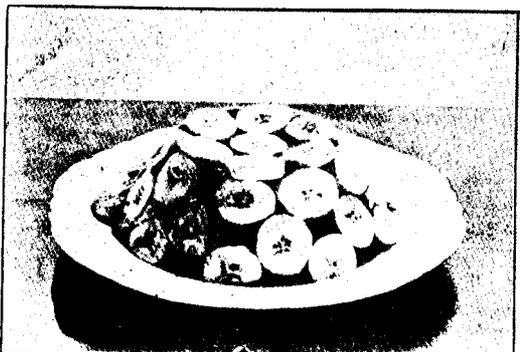
SALADE D'HARICOTS DE LIMA. — Lavez de la laitue ; mettez sur un plat ; disposez sur cette couche des haricots de Lima cuits et assaisonnés de beurre, de poivre et de sel ; garnissez d'un petit bouquet et de rondelles d'œuf durci ; mouillez d'une cuillerée à table d'huile d'olive, de deux cuillerées de vinaigre et d'une cuillerée à bouche et demie de poivre vert haché.



TOMATES CUITES AU FOUR. — Enlevez une tranche de chaque tomate ; ôtez soigneusement l'intérieur et ajoutez-y de la chapelure, en quantité suffisante pour former une masse molle ; assaisonnez de beurre fondu, de poivre, sel, de sauge, de persil et de céleri haché ; remplissez bien les tomates, placez-les dans des tasses beurrées ; mettez au four pendant trente minutes.



PAIN À L'ANANAS. — Placez des amandes émondées dans un moule rafraîchi ; couvrez avec de la gelée d'orange liquide, préparée avec de la gélatine ; mettez à la glace. Faites bouillir une tasse de jus d'ananas, faites refroidir, ajoutez un demi litre de crème double, les 2/3 d'une tasse de sucre ; battez ; remplissez le moule à déborder ; recouvrez de papier beurré ; remplacez le couvercle, ficellez et mettez dans de la glace et du gros sel pendant quatre heures.



PUDDING AUX BANANES. — Faites tremper une demi boîte de gélatine dans une demi tasse d'eau bouillante, une tasse de sucre, le jus d'un citron, un demi litre de jus d'orange ; tournez jusqu'à ce que le sucre soit dissout ; passez dans un tamis ; placez dans de l'eau glacée, remuez jusqu'à consistance ; sur une couche de bananes au fond d'un moule, versez un peu de la gélatine, mettez à la glace ; ajoutez d'autres bananes avec gélatine ; répétez jusqu'à ce que le moule soit rempli ; mettez à la glace.



CRÈME À LA REINE. — Faites tremper une demi boîte de gélatine dans une tasse de lait (chaud) cinq cuillerées à table de sucre, trois jaunes d'œuf, la gélatine, une cuillerée à bouche de vanille ; faites épaisir le mélange sur le feu ; ajoutez alors la neige dure de quelques blancs d'œuf ; battez la composition jusqu'à ce qu'elle devienne légère légère ; placez dans un moule des couches alternées de marmalade et de cette crème ; mettez le dessert à la glace pendant une heure environ.

Plusieurs Millions 

d'Hommes et Femmes proéminents de tous pays ont essayé avec succès le

VIN MARIANI

Le Tonique Français par Excellence,

Et ont bénéficiés de son effet.

GRAND ETALAGE

— DE —

Chapeaux de Printemps

— CHEZ —

ARMAND DOIN

Le Chapelier à la Mode, Derniers Modèles de New-York et de Londres.

Nous exhibons tout ce que la Chapellerie moderne confectionne de plus **"CHIC" et de meilleur.**

Nous en avons pour les jeunes et les vieux.

Notre clientèle connaît la supériorité de notre maison en **Chapellerie de choix et de bon goût.**

Elle connaît aussi notre réputation sous le rapport du **Bon Marché réel.**

Nous avons un quart de siècle d'expérience dans cette ligne et durant toute cette époque, nous nous flattons d'avoir coiffé tout le monde élégant—tout le public qui sait acheter **bon, beau et à des prix abordables.**

Si vous désirez réellement vous coiffer dans les derniers styles, venez nous voir.

CHAPEAUX DE SOIE

Sur commande et réparation,
une spécialité.

EMMAGASINAGE DE FOURRURES durant l'été, garantie contre les mites, bas prix.

ARMAND DOIN

1584, RUE NOTRE-DAME

Vis-à-vis le Palais de Justice.

• MONUMENT •

RUE ST-LAURENT

SEMAINE DU 7 AVRIL

Julien Daoust

et sa troupe d'artistes qui se sont acquis une réputation artistique universelle dans "LA PASSION" représenteront

“Le Pretre”

Drame en 5 actes de CHARLES BUET

DECORS, FIGURATION, COSTUMES SPECIAUX
POUR CETTE PIECE

Matinées et Soirées toute la Semaine,
Lundi soir excepté

PRIX POPULAIRES

Theatre du Palais Royal

Coin Laguchetière et Saint-Laurent

Téléphone Bell Est 2067

Mardi, Jeudi et Samedi : Matinée à 2.15 heures

Semaine du 7 Avril :

“MONSIEUR CHASSE”

Comédie en 3 actes de GEORGES FEYDEAU

M. F. DELLEVILLE dans Moricet,
Mlle ETHEL dans Léontine.
(200 Représentations à Paris).

PRIX DES PLACES

| | | |
|-----------|-----------|--------------------------|
| Soirs, | | 15c., 25c., 40c. |
| Loges, | | 50c. |
| Matinées, | | 10c., 15c., 25c. et 35c. |

Un Bienfait pour le Beau Sexe

Aux Etats-Unis, G. P. Demarigny, Manchester, N. H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une boîte, avec notice, \$1.00 ; Six boîtes, \$5.00.

Expédiée franco par la maille sur réception du prix.

L. A. BERNARD,

1882 rue Sainte-Catherine, Montreal

SANS RETARD

Les pertes de sang par hémorragie ou autrement demandent sans retard un régime aux *Pilules de Langue Vie du Chimiste Bonard* qui fera du sang nouveau et pur.

Il faut chaque année à la France 660 millions de gallons de lait pour faire 160,000 tonnes de beurre et de fromage.

A l'extérieur il y a généralement 3-100 de gaz d'acide carbonique ; dans un théâtre il y en a 30-100.

L'expérience prouve que sur 206 hommes on n'en trouve qu'un ayant six pieds de hauteur.

En Hollande, le propriétaire n'a pas le droit de hausser le loyer ni d'évincer un locataire.

Sur 100 médecins, 24 seulement atteignent 80 ans que sur 100 cultivateurs et ministre de la religion 40 et 42 respectivement, y arrivent.

Les personnes atteintes de la variole sont moins marquées si on les a placées dans les chambres obscurcies par des rideaux rouges.

Téléphone Bell 991 West

Mlle Eva Routhier

SALON DE MODE

1777, RUE SAINTE-CATHERINE

Robur Qui Rend Robuste

Cet incomparable tonique—ROBUR—ramène à la santé les constitutions les plus épuisées. En vente partout.

Depot : Pharmacie C. Beaupre, 3191 Rachel

LA QUINZAINÉ MUSICALE, 5e année. Petite Gazette du piano et du chant de la maison. Donne à ses abonnés sept pages de musique grand format, des articles musicaux, des monologues, comédies, biographies, ainsi que des portraits et autographes. Abonnements : Union postale, un an 8 fr., six mois 4 fr. 50. Le numéro spécimen, 0 fr. Librairie Hachette & Cie, 25, boulevard Saint-Germain 79, Paris.

SON MARI ETAIT UN IVROGNE

Une dame qui guerit, son mari de l'ivrogne, raconte comment elle acquit le bonheur chez elle.

UNE LETTRE PATHETIQUE



"Il y avait longtemps que je m'étais proposé de faire prendre la Tasteless Samaria Remedy, à mon mari, pour l'empêcher de boire, mais je craignais qu'il ne s'en aperçût, et cette pensée me paralysait. Je remis tous les jours l'exécution de mon plan. Un samedi il arriva à la maison plus ivre que de coutume, après avoir bu plus que tout son salaire. Mon ire solution fit place à l'énergie en pensant que de ce train là, nous marchions à grands pas vers la misère. J'achetai votre prescription et le lendemain matin je la metai à son café et à ses aliments; au dîner ainsi qu'au souper j'augmentai la dose; voyant qu'il ne se doutait même pas du traitement je le lui donnai régulièrement, attendant anxieusement les résultats—Mon cœur fut rempli d'espérances à la pensée de l'avenir doux et souriant qui s'ouvrait devant nous lorsque mon mari me dit qu'il ne voulait plus prendre de whiskey parce que c'était une chose dégoûtante. C'était bien vrai, il allait cesser de boire, il serait maintenant un mari délicat et aimant, je pourrais avoir ma part des douceurs de la vie, j'allais être une femme heureuse enfin. Votre remède avait accompli la métamorphose. Craignant qu'un jour il retournerait à ses anciennes habitudes malgré ses promesses, je me procurai une autre paquet de votre prescription, mais je suis heureuse de vous dire qu'il ne m'a jamais été nécessaire de m'en servir. Je suis sincèrement convaincue que votre remède peut guérir n'importe quel cas. Mille remerciements.

ECHANTILLON GRATUIT Un paquet échantillon de la Tasteless Samaria Prescription envoyé gratis avec directions complètes sous enveloppe ordinaire cachetée. Toute lettre considérée comme un secret sacré, fine nez timbre pour réponse. Adresse: The Samaria Remedy Co., 24 Jordan St., Toronto, Canada.

CORSINE

Developpant la FORME et le BUSTE

NOUS ENVERRONS GRATUITEMENT



MADAME L. THORA

Notre Livre EN FRANCAIS sur le Développement de la Forme et du Buste, sous enveloppe ordinaire cachetée, à toute femme qui nous le demandera par lettre contenant trois timbres-poste de 2 cts. Le **Systeme Francais de Développement du Buste** inventé par Madame L. Thora est un simple traitement chez soi garanti pouvoir augmenter le buste de six pouces. Corsine fait aussi disparaître les inégalités du cou et de la poitrine. Ce sont des femmes qui répondent à toutes les lettres qui restent secret sacré. Nous ne divulguons jamais aucun nom. Notre livre est admirablement illustré de portraits, attestant les parfaits résultats du traitement Corsine.

Demandez le LIVRE (GRATIS) et envoyez 6 cts. de timbre-poste à

The Madame L. Thora Toilet Co., TORONTO, ONT.

Lord Minto partira le 7 juin pour l'Angleterre, à bord du *Parisian*.

M. Blair soumettra demain son bill de la commission des chemins de fer.

L'honorable M. Nosse, consul général du Japon, en Canada, assistera avec son épouse au bal d'Etat.

Le canal Welland sera ouvert le 21 courant à la navigation et ceux du Saint-Laurent le 1er mai.

Il existe en Suisse une machine qui enfle 1,000 aiguilles à la minute. Elle se trouve dans une manufacture de dentelle.

La Fête du Roi sera, cette année, célébrée le 30 mai. Elle marquera le commencement des fêtes du couronnement.

MM Mulock, Fielding et Patterson partiront pour l'Angleterre le 14 juin, sir Wilfrid et Lady Laurier, le 10.

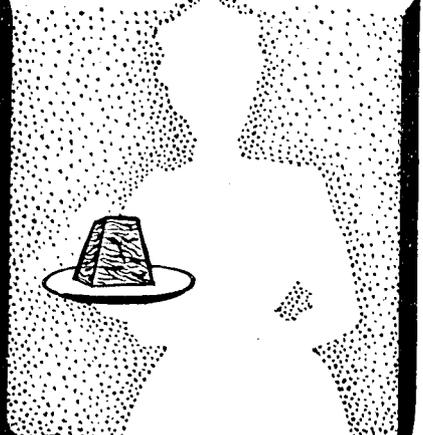
La date du départ de MM. Tarte et Borden n'est pas fixée.



Dites-donc ! vous, vous ne pouvez donc pas retenir votre chien ?

Dame ! écoutez-donc, voilà deux heures que vous vous plaignez que ça ne mord pas ?

READY LUNCH BEEF



REGISTERED
Le Boeuf Préparé pour Lunch
est différent des autres viandes en boîtes et est meilleur. Il conserve les qualités nutritives du boeuf frais.
Wm. CLARK, fabricant, Montreal
Avez-vous essayé les délicieuses FEVES AU LARD de CLARK ?

OR PUR
Nous donnerons cette magnifique **Bague en Or Pur**, ornée de deux es et d'un Rubis à un personnel qui vendra seulement que les Epingles à Cravate à 15c. Ces Epingles se vendent généralement car elles sont très fines, ornées comme l'air, brillant. Vous pouvez facilement le tout dans une boîte. Envoyez-nous cette annonce et nous vous expédierons les Epingles. Veuillez, veuillez nous faire et nous vous enverrons, franco, cette Bague en Or Pur, dans une jolie boîte doublée en velours. **LA CIE. GEM PIN**, Boite 1505 Toronto.

Flacon : 5 fr. franco : 5 fr.
PURETÉ DU TEINT
Étendu d'eau le **LAIT ANTÉPHELIQUE** ou **Lait Candès**
Dépuratif, Tonique, Détersif, dissipe HALE, Rougeurs, Rides précoques, Rugosités, Boutons, Efflorescences, etc., conserve la peau du visage claire et unie. — A l'état pur, il enlève, on le sait, Masque et Taches de rousseur.
CANDES Paris
Il date de 1849
88-89, rue de la Harpe

CHEZ TOUT LE MONDE

La coqueluche chez les enfants, la bronchite, la grippe chez tous, sont guéris par le *Baume Rhumal*.

—La France possède 500 bibliothèques publiques renfermant 7,500,000 ; l'Angleterre 220 renfermant 4,000,000.

—100 livres de minerai de plomb donnent sept livres de plomb et il faut deux tonnes de charbon pour produire trois tonnes de plomb.

—La grande pyramide de Cheops est faite de quatre millions de tonnes de pierre. Sa construction coûterait de nos jours 20 millions.

—Le Standard Oil trust possède 1000 milles de tuyaux pour le transport de ses huiles. Il en passe un million de gallons par jour.

LE CATARRHE PEUT-ÊTRE GUÉRI

Le catarrhe est une maladie parente de la Consommation toujours considéré incurable, et cependant il existe un Remède qui le guérit dans chaque cas. Pendant bien des années, ce remède fut employé par le défunt Dr Stevens, renommé pour les affections de la gorge et des poumons. Ayant éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas et désirant soulager l'humanité souffrante, j'enverrai gratis à tous souffrant du catarrhe, de l'asthme et de la consommation, cette recette, en Allemand, Français et Anglais, avec instruction pour la préparer et l'employer. Envoyez par la poste un timbre et votre adresse. Mentionnez ce journal. W. A. Noyes, 847 Powers Block, Rochester, N. Y.

—A Zante, une des îles Eoliennes, on a découvert un puits de pétrole il y a environ 3,000 ans. Herodote qui est né environ 484 ans avant Jésus-Christ, en fait mention dans ses écrits.

—La croûte de la terre s'est percée près de Mont Carmel, Pennsylvannie. Un mille carré s'est enfoncé d'un pied et demi.



Paulin 1868

Je ne veux plus coucher avec Toto... Il prend tout le milieu du lit et il ne me laisse que les deux côtés.

PLUS D'ASTHME
Oppression, Catarrhe,
PAR LES
CIGARETTES CLÉRY
et la **POUDRE CLÉRY**
Ont obtenu les plus hautes récompenses
Gros : Dr CLÉRY à Marseille (France)
Dépôt dans toutes les Pharmacies.

Un PRÊTRE
de Rome TROUVE LE SECRÈT de GUÉRIR
ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE
DYSPEPSIE - MALADE D'ESTOMAC
PIÈVRES - ÉPUISEMENT avec les
PILULES AN-ONIO
toniques dépuratives, reconstituantes 2/1.
Ph^o MALAVANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS
Dépositaire à Montréal : ARTHUR DÉCARY.

BREVETS D'INVENTION CANADA ET ÉTRANGER
BEAUDRY & BROWN
INGÉNIEURS CIVILS ET ARPENTEURS
17 RUE ST. JACQUES, MONTREAL

GRATIS Nous donnons une magnifique montre avec boîtier en nickel plaqué, bord ornementé, aiguilles marquant les heures, les minutes et les secondes à remonter et véritable mouvement américain, aux personnes qui vendront seulement 2 douzaines de boutons de collets fortement plaqués, en or à 10 ct. chacun. Écrivez et nous vous enverrons les boutons, tous frais payés. Quand vous les aurez vendus, envoyez-nous l'argent et nous vous enverrons tout à fait gratuitement **The Lever Button Co., Boite 1501 Toronto, Can.**

50 YEARS' EXPERIENCE
PATENTS
TRADE MARKS
DESIGNS
COPYRIGHTS & C.
Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents. Patents taken through Munn & Co. receive special notice, without charge, in the
Scientific American.
A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$3 a year; four months, \$1. Sold by all newsmen.
MUNN & Co 361 Broadway, New York
Branch Office, 625 F St., Washington, D. C.

Grátis
Absolument GRATIS
Grátis
Grátis

Un Magnifique Service à Dîner et à Thé, de 100 morceaux, et 51 morceaux d'Argentrie de Choix.

Grandeur Régulière pour l'usage de la Famille.

Une Chance Rare. Pas de Deception.
NOUS NE DISONS QUE LA VERITE

Vous pouvez obtenir un Set à Dîner et à Thé de grandeur régulière, bien décoré de 100 morceaux et 12 Conteaux plaqués en Argent, 12 Fourchettes, 12 Cuillers à Soupe, 12 Cuillers à Thé en vendant nos remèdes. Nous avons la réputation d'agir franchement et honnêtement et nous le prouverons. Toutes les personnes honnêtes qui ne vendent que 8 Boîtes de nos Pilules de Nouvelle Vie un excellent remède contre l'impureté et la pauvreté du sang, l'indigestion, les maladies d'estomac, le mal de tête, la constipation, les douleurs nerveuses, le rhumatisme, les maladies des femmes et les irrégularités, un laxatif doux, un tonique puissant et un remède civilisant, prouvent de notre offre généreuse de se procurer un set à Dîner et à Thé de 100 morceaux et de 48 morceaux d'argentrie avec un beau Conteau à beurre plaqué en Argent, une Cuiller à sucre, une Fourchette à marinade et une salière et une poivrière que nous donnons tout à fait gratuitement aux personnes qui vendront 8 Boîtes de Pilules.

N'envoyez pas un sou—seulement votre adresse de bureau de Poste immédiatement, lisiblement écrite et nous vous enverrons les Pilules par la Poste, vendez-les à 25c. la boîte. (Ces boîtes valent régulièrement 60c. et se vendent facilement. Quand vous les aurez vendus envoyez-nous l'argent, \$2.00 et nous garantissons que si vous vous conformez à notre offre dans cette annonce les 12 conteaux, les 12 fourchettes, les 12 Cuillers à Soupe, les 12 Cuillers à Thé et le Set à Dîner et le Set à Thé de 100 morceaux bien décorés, seront donnés tout à fait gratuitement. Notre maison, établie depuis longtemps, est recommandable et nous garantissons que la vaisselle et l'argentrie sont de grandeur régulière à l'usage des familles.

Chaque morceau d'argentrie est garanti être plaqué en argent sterling. La vaisselle est magnifiquement décorée en dessous bleus, bruns et verts.

Remarque.—Une offre aussi généreuse n'a jamais été faite par aucune maison recommandable mais nous sommes résolus d'introduire nos Pilules de Nouvelle Vie dans toutes les familles, c'est pour cette raison que nous les annonçons de cette manière. Écrivez de suite.

Voici des exemples des centaines de Témoignages que nous recevons tous les jours.

New Life Remedy Co.—Veuillez accepter mes remerciements pour la belle vaisselle et l'argentrie que j'ai reçues. Elles sont très belles et je vous en suis très reconnaissant. Vos Pilules de Nouvelle Vie sont un excellent remède et je ferai tout en mon pouvoir pour les vendre.

MME. BRUCE GRANT, Canterbury St., York Co., N.B.

New Life Remedy Co.—Chers Amis : J'ai reçu la vaisselle et l'argentrie aujourd'hui j'en suis plus qu'enchante mais je ne peux vous exprimer, par lettre, toute ma gratitude. Je vous ai en grande estime, vous considérant une Compagnie recommandable qui rempli toutes ses promesses.

MME. GERALD REID, Lynedoch, Ont.

Adressez lisiblement :
NEW LIFE REMEDY CO., Boite 9, Toronto, Ont.
Quand vous écrivez mentionnez votre bureau d'express et de fret le plus rapproché.

GRAND TRUNK RAILWAY SYSTEM

L'International Limited

part de Montréal tous les jours à 9 a.m., et arrive à Toronto, à 4 1/2 p.m. ; à London, 7.30 p.m. ; Détroit, 10 1/2 p.m., et Chicago, 7.20 a.m., le lendemain matin.

Service Rapide entre Montréal et Ottawa

Des trains rapides quittent Montréal tous les jours, excepté le dimanche, à 9.50 a.m. et 4.10 p.m., arrivant à Ottawa à midi et 15 et 6.35 p.m. Des trains locaux pour tous les points sur le C.A.P., jusqu'à Ottawa, partent de Montréal à 7.10 a.m., tous les jours, excepté le dimanche, et 5.50 p.m. tous les jours.

Route pittoresque Pan-Américaine, pour Buffalo.

Pour les changements du service des trains locaux et suburbains, consultez le nouveau Guide du Chemin de fer du Grand-Tronc.

Bureau des Billets de la ville, 137 rue Saint-Jacques et à la Gare Bonaventure.

PACIFIQUE CANADIEN

SERVICES DES TRAINS D'OTTAWA

Départ de la gare de la rue Windsor : 9.15 a.m., 9.30 a.m., 10 a.m. dimanche seulement, 4.00 p.m., 10.05 p.m.
Départ de la gare de la Place Viger : 8.30 a.m., 5.15 p.m.

Communications directes entre Springfield et Montréal

Départ de Montréal, 7.15 p.m., excepté dimanche.
Arrivée à Springfield, 7.25 a.m.
Départ de Springfield, 8.10 p.m., excepté dimanche.

Arrivée à Montréal, 8.15 a.m., excepté lundi.
PAS DE CHANGEMENT de chars entre Montréal et Grenville, Northampton, Holyoke, Springfield, etc.

V. Menard, 331 rue Main, Holyoke, Mass. ; A. R. Vincent, 337 rue Main, Holyoke, Mass. ; J. D. Goodin, Chambre 11, Edifice Ball et Frowgory, Holyoke, Mass. ; G. N. Norris, 325 rue Main, Springfield, Mass. ; E. P. Payette, 307 rue Main, Springfield, Mass. ; N. Lamoureux, Indian Orchard ; A. J. Brunelle, Ludlow.

Bureau des billets de la ville et du télégraphe, 129 rue St-Jacques, voisin du Bureau de Poste.
W. F. EGG,
City Passenger Agent,
Ocean Steamship Tickets, Atlantic and Pacific

VICTOIRE COMPLETE

Le croup, les affections de la gorge et des poumons trouvent un adversaire victorieux dans le *Beume Rhonal*.

—Les banqueroutes ont fait perdre aux créanciers, l'an dernier, 46 millions de dollars.

—En Allemagne, la loi oblige toute personne de plus de 12 ans à se faire revacciner.

—L'armée du Pape se compose de 100 gardes suisses, 150 constables et 300 gardes nobles.

—Les fermes d'élevage d'autruches de l'Afrique du Sud contiennent 300,000 de ces bipèdes.

SUITE DE TRAVAUX EXCESSIFS

A la suite de travaux excessifs beaucoup de personnes perdent l'appétit. Elles doivent faire usage des *Pilules de Longue Vie du Chimiste Bourd* qui leur rendront l'appétit et la vigueur.

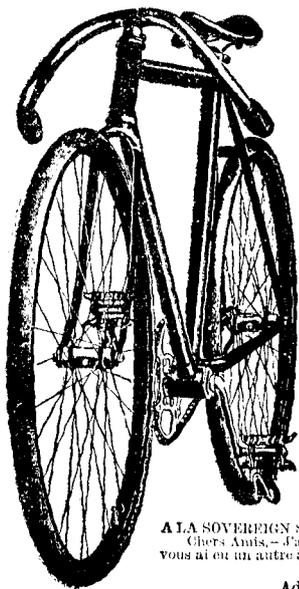
PAS D'AFFAIRES POSSIBLES



Isaac.—Mauvais temps pour les affaires, Chacop.
Jacob.—Bour sur. Rien à faire, tout le monde a les mains dans ses poches.

J.A. DUMAS
TEL BELL
M. 1426

Photographe
112 Rue Vitre
Coin St Laurent
MONTREAL.



GRATIS
UNE GRANDE OCCASION
BICYCLETTES, MONTRES

Pour Monsieur ou Pour Dame

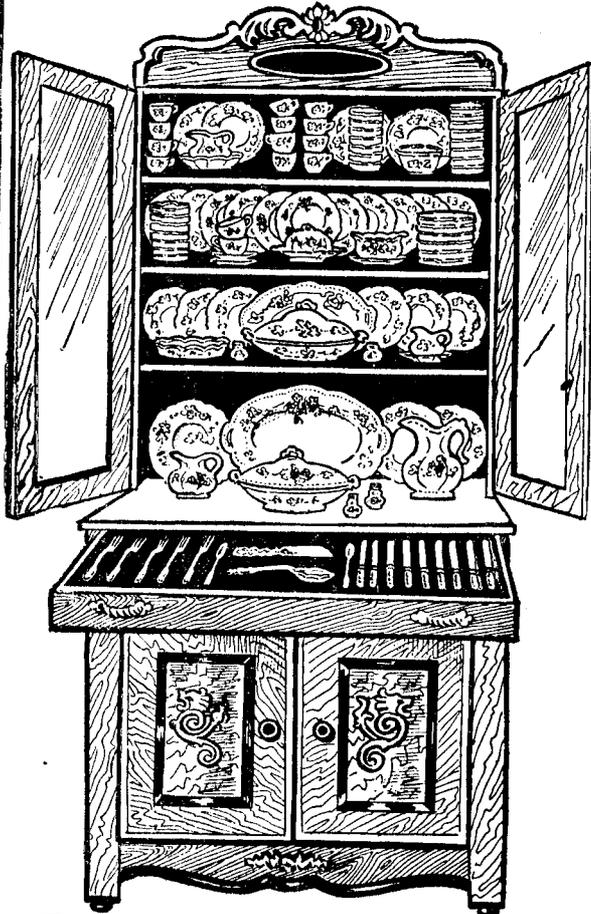
Une Annonce Honnête. N'importe qui peut facilement gagner une de ces Belles Bicyclettes de Haut Grade, dernier modèle, une Magnifique Montre Plaque en Or, chaîne de Montre et Bréloque, pour Dame ou pour Monsieur, et 8 morceaux de belles Argenteries. Nous donnons des milliers de présents pour annoncer notre Maison et nos marchandises, et toute personne honnête qui vendra 20 paquets, seulement, de notre graine de Pois d'Ouen (ce sont ceux connus sous le nom de Jacobi Astora, justement célèbres pour leur croissance rapide, leurs belles couleurs et leur floraison abondante) recevra notre Offre Généreuse de cette élégante Bicyclette de Haut Grade et d'une Magnifique Montre plaque en Or, avec une belle chaîne de montre et Bréloque pl. qués en Or, 4 Cuillères à Thé, doublement plaquées en argent, un Contain à beurre, et une Cuillère à sucre plaquée en Argent, que nous donnons tout à fait gratuitement pour la vente de 20 paquets de graines. **Nous ne vous demandons pas un sou, et nous ne disons que la vérité.** Envoyez votre nom et votre adresse, librement écrits, et nous vous expédierons les 20 paquets de graines. **Vendez-les à 10c. le paquet.** Ils se vendent facilement. Quand vous les aurez vendus, envoyez-nous l'argent \$2.00 et nous garantissons que si vous vous conformez à l'offre que nous envoyons à tous ceux qui prennent avantage de cette annonce, cette Bicyclette de haut grade et ces présents vous seront donnés tout à fait gratuits. Nous certifions que ces Bicyclettes ne sont pas des joujoux, mais des roues de 22 x 24 pouces petites en bleu, noir et maron, avec tous les derniers attachements et entièrement garanties.

À LA SOVEREIGN SEED HOUSE:
Chers Amis,—J'ai reçu vos beaux présents et ils sont magnifiques. Je vous ai en un autre agent qui veut gagner votre Bicyclette.
NELSON WHITE, Ottawa, Ont.

À LA SOVEREIGN SEED HOUSE:—
Chers Messieurs,—J'ai reçu tous vos présents et j'en suis enchanté. Ils sont bien beaux. Je vais continuer à travailler pour vous car je constate que vous remplissez fidèlement vos obligations.
NELLIE McQUAIN, Peterboro, Ont.

Adressez librement, **The Sovereign Seed House, Dept 70, Toronto, Ontario.**

GRATIS CONNAISSEZ—VOUS 6 PERSONNES MALADES?
Une Chance Exceptionnelle! C'est Une Offre Qui ne se Representera Probablement Jamais!



Ecoutez et lisez attentivement:
Si vous êtes un homme ou une femme honnête et que vous avez un peu de loisir, vous pouvez recevoir ce magnifique Set à Dîner de 97 morceaux et 48 morceaux d'Argenterie, 12 couteaux plaqués en argent, 12 fourchettes, 12 cuillères à soupe et 12 cuillères à thé pour quelques heures d'ouvrage seulement. **Si vous connaissez quelques personnes malades dans votre village, lisez attentivement ce que nous disons.**

Le Dr. Christian bien connu de Toronto, est désireux d'introduire ses **Pilules Rouges** dans toutes les maisons des personnes malades du Canada. **Le Dr. Christian désire devenir en contact avec toutes les personnes malades dans votre district et votre village.** Ne pouvant les connaître lui-même, il demande une personne honnête dans chaque district du Canada, pour vendre 6 boîtes de **Pilules Rouges** pour le Sang à 6 personnes malades dans chaque district.

Si vous connaissez quelques personnes malades, écrivez au Dr. Christian de Toronto. Tout ce que vous avez à faire c'est de vendre 6 boîtes de **Pilules** à vos amis malades, afin qu'ils puissent apprécier eux-mêmes le mérite des **Pilules Rouges** du Dr. Christian pour le Sang; lesquelles sont une guérison certaine pour toutes personnes avec faiblesse ou impureté de Sang et aussi ceux qui souffrent de débilité générale, Maux de Tête, Maladie de Foie, Constipation, Maladie de Rognons, Rhumatisme, La Grippe, Catarrhe, et spécialement toutes formes de maladies féminines. Les **Pilules Rouges** du Dr. Christian guériront toutes ces maladies et si vous pouvez persuader vos amis d'en faire l'essai, d'une seule boîte, ils sont certains d'être guéris et ils n'emploieront jamais d'autres **Pilules**.

Voilà le secret de cette offre merveilleuse. Si vous promettez de faire votre mieux pour introduire 6 boîtes de **Pilules Rouges** du Dr. Christian pour le Sang, le Dr. Christian garanti que vous recevrez son offre généreuse pour gagner ce magnifique Set à Dîner de 97 morceaux, semi-porcelaine et magnifiquement décorée et 48 morceaux d'Argenterie avec un couteau à beurre, Cuillère à Sucre, et un Set pour le Sel et le Poivre, que le Dr. Christian vous enverra absolument gratis pour la seule vente de 6 boîtes de **Pilules**. Remarquez bien que cette vaisselle est pour l'usage de la famille.

La réputation du Dr. Christian est si bien connue que vous n'avez pas besoin de craindre, mais soyez certain que vous recevrez votre cadeau si vous introduisez les **Pilules** tel qu'indiqué.

N'ENVOYEZ PAS D'ARGENT. Tout ce que vous avez à faire c'est distinctement et de l'envoyer au Dr. Christian et il vous enverra les **Pilules** (franco) par la maille. Alors allez trouver vos Amis malades aussitôt et persuadez-les d'acheter une boîte de **Pilules**. Vous ne chargerez que 25 centins par boîte pour ces **Pilules**, mais elles sont les mêmes **Pilules** du Dr. Christian vendues ordinairement à 50 centins la boîte, ainsi vous êtes certain de ne pas avoir de difficulté à les vendre.

Dès que vous aurez vendu les **Pilules** envoyez les noms des 6 personnes malades, avec leur argent \$1.50, au Dr. Christian et le Dr. Christian garanti que si vous acceptez son offre généreuse il envoie à tous ceux qui profiteront de cette annonce, un magnifique Set à Dîner de 97 morceaux très bien décoré et 48 morceaux d'Argenterie, seront envoyés absolument gratuits. Chaque morceau d'Argenterie est garanti être plaqué en argent Sterling. La vaisselle est magnifiquement décorée en dessins bleus, bruns et verts.

SI VOUS ÊTES HONNÊTE, ÉCRIVEZ DE SUITE.
SI VOUS CONNAISSEZ QUELQUES PERSONNES MALADES, ÉCRIVEZ DE SUITE.
SI VOUS DÉSIREZ VOUS PROCURER CES SUPERBES CADREAUX, ÉCRIVEZ DE SUITE AU:

GRATIS DR. CHRISTIAN MEDICINE CO.
Department TORONTO, CAN.

LISEZ CES TMOINAGES.

St. Flavien, Lotbinière, Que., Jan. 6, 1902
Cher Monsieur:—Je vous remercie beaucoup pour le magnifique Set à Thé que vous m'avez envoyé. Mille et Mille remerciements pour tous vos cadeaux et peut-être que je continuerai à travailler pour vous, l'orsque la rigueur de l'hiver sera passée. Votre tout dévoué,
NARCIS HAMEL

Oakley, Assa., Jan. 4, 1902
Cher Monsieur:—Je vous écris quelques mots pour vous informer que j'ai reçu votre cadeau et que j'en suis très satisfait; je ferai tout mon possible pour vendre vos **Pilules** à l'avenir.
Je fais usage de vos **Pilules Rouges** pour le Sang, pour mes douleurs dans le dos et elles sont aussi bonnes qu'annoncé dans le journal. Toutes personnes qui achètent de vos **Pilules**, disent qu'elles sont toutes aussi bonnes que vous le dites et en demandent encore. Veuillez me mander 50 boîtes de **Pilules Rouges** pour le Sang immédiatement.
EDWARD GRANT

191 Rue Beaudry, Montréal, Jan. 8, 1902
Messieurs:—C'est avec remerciements que j'accuse réception du Set à Thé que vous m'avez envoyé comme cadeau de Noël. Je l'accepte avec le plus grand plaisir et en retour, je vous souhaite une heureuse année avec beaucoup de succès.

Il n'y a aucun doute que vous vendrez des milliers de Boîtes de **Pilules** durant le cours de l'année, car elles sont réellement les meilleurs **Pilules** pour le sang. Acceptez encore une fois toute ma gratitude pour le magnifique cadeau de Noël. Je demeure,
Votre très oblige,
NAPOLÉON CODERRE

Montmagny, Que., Jan. 9, 1902
Cher Monsieur:—Je vous remercie pour le superbe cadeau que vous m'avez envoyé. Tous mes Amis qu'ils le voit en sont surpris. Je vais faire tout en mon pouvoir pour introduire vos **Pilules** dans mon village. Recevez mes meilleurs remerciements.
Votre Servant,
EDOUARD GONDREAUX

Département 33.

Le Rameur de Galères

—PAR—

RAOUL DE NAVERY

Honoré, privé de la tendresse de sa mère, presque repoussé par son père, abandonné à lui-même et poursuivi par la pensée que nul ne l'aimait, chercha vite au dehors des distractions bruyantes. Son caractère sombre et peu communicatif éloignait l'amitié véritable, mais il lui devint facile de trouver des compagnons de plaisir. Assez de jeunes gens s'attachent aux hommes qui, comme Honoré, peuvent dépenser sans trop compter, et emprunter au besoin sur l'héritage paternel.

La vraie et franche gaieté était inconnue à Honoré ; mais le bruit lui plaisait, l'étourdissait. On le regardait peu, on ne le consultait jamais dans la maison du négociant ; il était heureux de présider une fête, de parler en maître, parfois d'humilier à son tour. On ne l'aimait pas ; il y avait du fiel dans son langage ; s'il vous acceptait volontiers pour convive, il ne vous rendait jamais un service. Les jeunes gens qu'il voyait fréquemment ne lui étaient pas plus chers que ceux qu'il ne connaissait que depuis la veille. Il voulait être distrait et amusé. On le devinait, et on le haïssait pour son égoïsme ; mais il est tant d'hommes lâches qui acceptent l'humiliation au prix d'un plaisir, qu'Honoré se voyait entouré d'une nuée de parasites. M. Rameau surveillait peu son fils. Sa tristesse habituelle le rassurait. En effet, après une soirée passée dans l'orgie, Honoré retombait sur lui-même, et son atonie augmentait. Le lendemain il semblait livrer à une souffrance intime. L'isolement lui infligeait mille tortures. Il s'en voulait de sa paresse, de son inutilité, de son hypocrisie. Jean Rameau l'eût repris sévèrement s'il avait connu ses désordres. Honoré menait une triste vie. Il était né pour mieux faire ; une direction manqua à son esprit, une affection fit défaut à son cœur. S'il avait pu aimer Remy, l'influence du jeune homme lui serait devenue salutaire. Cette jeunesse pure, laborieuse, aurait fortifié, animé la sienne. Il aurait connu la joie de la confiance, la satisfaction du devoir accompli, le plaisir du repos après le labeur ; mais il vit dans Remy Ciotat un rival et craignit que plus tard il ne prit dans la maison de son père autant de place que lui-même. On lui persuada que le caissier, pour qui Rameau ne cachait pas sa sympathie, ne pouvait tarder à être associé à la maison ; que lui, Honoré, n'était compté pour rien ; que la moitié de la fortune du négociant, dénaturée par un acte de société, passerait entre les mains de l'habile commis. Honoré avait bien assez de ses petites rancunes d'enfant sans qu'il fût besoin d'éveiller des craintes sérieuses pour l'avenir. Il se souvint de la rapidité avec laquelle Remy Ciotat avait fait ses études. Il ne voulut trouver que de l'ambition dans la façon du jeune homme. Lui, qui aimait si peu son père, ne croyait pas à la reconnaissance des étrangers. Remy, qui eût souhaité l'attirer à lui, l'aimer comme un frère, vit repousser toutes ses avances avec une froideur marquée. Il ne se découragea pas. Plus d'une fois même il essaya de rendre service au fils de son patron, mais alors Honoré le reçut avec dédain, et lui fit comprendre qu'entre le fils de M. Rameau et son commis il ne pouvait rien y avoir de commun. Remy souffrit dans son cœur, son orgueil légitime ne se révolta pas. Honoré paraissait être un malade ayant besoin de ménagements excessifs, et il ne désespérait point d'arriver à rétablir l'harmonie et l'affection entre le père et le fils. Quand Remy croyait deviner que le négociant se préoccupait d'Honoré, il le rassurait, le calmait. Rameau n'ouvrait pas complètement son cœur, mais il ne s'offensait point qu'on tentât de deviner ce qui le faisait souffrir. Il savait un gré extrême à

son caissier du rôle qu'il jouait dans la famille. Il se promettait plus tard de l'en récompenser. Remy n'obtenait pas le résultat souhaité. Le choc qui devait ébranler le cœur bronzé du père et le cœur insensible du fils n'avait point eu lieu. Remy savait vaguement que le jeune homme quittait de bonne heure la maison de son père, pour y rentrer fort tard. La vieille Marguerite, qui l'avait vu naître, gardait le silence. Elle l'aimait comme elle avait aimé Louise, aveuglément. Honoré était pour elle le fils de sa chère maîtresse, il pouvait commettre toutes les fautes, se montrer colère, ingrat et méchant envers la vieille servante, celle-ci ne l'aimerait pas moins. Plus d'une fois, rentrant le matin chez lui après une nuit bruyante, pâle, défait, malade, les poches vides, il trouva Marguerite qui l'attendait à la porte du jardin pour protéger sa rentrée tardive. Elle avait pour lui des excuses, inventait des raisons ; si, en rangeant les vêtements d'Honoré, elle s'apercevait qu'il n'avait pas de pistole dans ses poches, elle y glissait ses économies, et le jeune homme ne se doutait guère que l'argent jeté le soir sur une table de jeu était le fruit des épargnes de la servante de son père.

Honoré, dans sa vie inutile et désordonnée, ne chercha même pas à aimer. Sa nature égoïste se manifesta jusque dans ses passions. Il en eut deux : le vin et le jeu. Passions brutales qui s'exaltent jusqu'à la folie. Quand il avait abusé des vins capiteux il prenait les dés ou les cartes avec frénésie et il jouait. Il jouait toute la nuit, souvent jusqu'au matin ; il jouait en furieux, s'en prenant aux autres quand il perdait, déchirant ses manchettes de point, lançant les cartes aux extrémités de la salle, demandant d'autres jeux, souffrant à la fois dans son avarice et dans son orgueil. Lorsqu'il gagnait, ses yeux s'allumaient à la vue de l'or. Il l'entassait devant lui, le remuait avec bonheur, insultant à la mauvaise chance des autres et triomphait insolemment, sans songer que ses compagnons prendraient leur revanche le lendemain. Ces soupers, ces parties de jeu chaque nuit renouvelés coûtaient cher à Honoré ! Son père lui remettait généreusement chaque mois une somme suffisante pour ses plaisirs ; mais les goûts d'Honoré devinrent de jour en jour plus dispendieux et il eut bientôt recours à des emprunts.

La facilité avec laquelle il contracta les premiers l'enhar lit. Il se trouva en peu de temps pris dans les griffes d'usuriers habiles. On lui vendait à un taux énorme les pistoles qu'il risquait le soir sur un tapis vert. Pendant deux ans la bourse des Juifs s'ouvrit pour le prodigue ; mais il abusa de la complaisance de ces spéculateurs, et ceux-ci pensèrent que le fils mineur de M. Rameau ne présentait que des sûretés bien lointaines.

Un soir, Honoré, emporté par la fièvre du jeu, poursuivi par la mauvaise chance, s'acharna follement dans une partie d'ombre. Il perdait, perdait toujours, n'importe ! Après avoir vidé sa bourse, il joua sa montre et les boutons de diamant de ses manchettes ; enfin il joua sur parole. Jusqu'à cette heure, une sorte de respect de lui-même l'avait retenu. Il ne voulait rien devoir à personne, pas une preuve de confiance. Cette fois il ne voyait plus, ne raisonnait plus. Il voulait reprendre à son partenaire l'argent qu'il venait de perdre, et il s'engagea à solder le lendemain une dette dont le chiffre total s'éleva à cinq mille livres !

La somme était énorme.

Honoré rentra chez lui bouleversé.

La vieille Marguerite l'attendait ; et, le voyant défait, ravagé, les vêtements en désordre, et une sorte d'égarement dans les yeux, elle se prit à trembler, et s'approchant de lui avec une humilité caressante et douce :

— Jésus, mon Dieu ! que vous a-t-on fait, dit-elle, pour que vous soyez dans un pareil état ?

Loin d'être touché du dévouement de Marguerite, une violente colère s'empara d'Honoré. Il accusa la pauvre servante de l'espionner ; il lui défendit de l'attendre désormais, et lui signifia que son domestique s'occuperait seul de son service.

— Hélas ! répondit Marguerite, mon cher jeune maître, il ne me restait pourtant d'autre consolation dans la vie que celle de

vous servir... depuis la mort de votre mère, il me semblait que j'avais le droit de vous aimer quasiment comme un enfant à moi... Vous avez un chagrin que vous ne pouvez apprendre à votre père, mais on ne sait pas, les pauvres gens trouvent parfois des idées dans leur cœur...

—Laisse-moi, Marguerite ! dit brutalement Honoré.

—Vous êtes en colère contre moi, mon jeune maître, et vous me chassez ; mais vous me retrouverez ce soir tout de même, car il ne faut pas que Monsieur sache si vous rentrez tard ; il ne se défie pas de moi...

—Marguerite ! dit vivement Honoré.

La vieille femme s'approcha.

—Que voulez-vous ? demanda-t-elle, heureuse de croire qu'on eût besoin d'elle.

—As-tu ?...

Honoré n'osa pas achever. Il avait été sur le point de lui dire :

—As-tu cinq mille livres ?

La pauvre fille n'avait plus que quelques pièces d'or ; elle les eût sacrifiées avec bonheur, mais que pouvaient quelques louis pour combler la dette d'Honoré ?

Le jeune homme ne se concha pas. Il se trempa le visage dans l'eau fraîche, changea de costume, et aussitôt après le déjeuner il sortit. Il alla d'abord chez ses amis. Plus d'une fois il avait rendu de légers services par vanité, il comptait trouver aisément la somme qui lui était nécessaire. Mais les gens qui ont l'intention d'emprunter de l'argent portent sur leur visage une expression de gêne et d'embarras qui les trahit. On les devine, on les flaire ; on les devance, avant qu'ils vous aient dit :— Cher ami, pourriez-vous me prêter, pour quelques jours seulement... On a eu l'adresse de leur insinuer qu'on se trouve dans un réel embarras. Honoré, refusé par les uns avec les formes les plus affectueuses, mal reçu par les autres, éconduit par tous au point de vue sérieux, se demanda bientôt avec terreur quel moyen il emploierait pour trouver les cinq mille livres !

Il retourna chez les prêteurs. Ceux-ci se recrièrent, se plainquirent, et finirent par lui dire que son père devait être son unique banquier. Ils ajoutèrent en manière de consolation :—Si vous étiez majeur !

Honoré reutra chez son père la tête en feu.

Il fallait payer, payer à tout prix. Tel qui ne se croit point obligé à solder la note d'un honnête marchand, se regarderait comme un misérable et se croirait perdu d'honneur s'il n'acquittait pas dans les vingt-quatre heures une dette de jeu.

Honoré eut l'idée de tout avouer à son père. La pensée de l'indignation du négociant le fit frémir. Quels reproches ne devrait-il pas entendre ? Et devant la violence de son père, où s'arrêterait-il lui-même ? Et après il faudrait s'humilier, plier, demeurer en suspicion et sans doute être condamné à un labeur quotidien qui permettrait au négociant de ne plus quitter son fils. Honoré avait souffert de l'indifférence paternelle, il ne se résigna point à en subir l'autorité.

Pendant toute la soirée il erra dans la ville, cherchant une idée, un moyen ; ce moyen il le trouva ; mais quand il l'eût trouvé, il s'effraya de lui-même.

Il tenta de repousser cette tentation ; elle s'attacha à lui avec une persistance telle qu'il voulu rentrer dans la maison de son père, s'imaginant qu'elle n'oserait l'y poursuivre. Elle devint vivante, réelle, se changea en hallucination. Et cependant il luttait encore contre elle quand il rencontra Andoche qui le cherchait dans la ville.

—Votre père m'a envoyé m'informer de vous dans plusieurs maisons, monsieur Honoré ; il est inquiet.

—Je te suis, répondit le jeune homme que l'idée persistante étreignait et torturait.

—Pour me suivre tout de suite, êtes-vous donc tiré d'embarras, monsieur ? Je sais que vous devez cinq mille livres à M. Anatole Raimbaud. Ces cinq mille livres il faut les trouver...

—Où ? demanda machinalement Honoré.

Andoche se pencha vers lui, et dit tout bas quelques mots. Ils avaient eu tous deux la même pensée.

On sait quel avait été le résultat de l'accusation de Jean Rameau.

Revenons à la mère du condamné.

Quand elle quitta le négociant, Julitte Oiotat prit avec Paulin le chemin de sa demeure.

Tout semblait changé pour elle dans la vie.

Au lieu de marcher paisiblement, souhaitant à chacun un bonjour amical, s'informant de la santé des malades, parlant de Remy, embrassant les petits enfants, elle se traînait dans l'ombre des maisons, s'avançant avec peine, fuyant les regards de tous et courbant la tête. Depuis le moment où Remy avait été condamné aux galères, elle cessait de faire partie de ceux qui jouissent du droit d'aller le front haut dans la foule.

Comme la journée s'avavançait, elle espéra pouvoir rentrer chez elle sans rencontrer des gens de connaissance. Mais les curieux, les méchants et les bavards s'étaient rendus à l'audience, et sitôt le prononcé de l'arrêt, des groupes s'étaient formés aux abords du tribunal, dans les rues, près des mesures. On plaignait peu Julitte ; son malheur ne trouva pas la sympathie à laquelle la pauvre femme avait droit. Le bonheur relatif dont elle jouissait, l'aisance que mettait dans sa maison le labeur de son fils, lui avaient suscité des envieux. Les uns jalousaient sa vie paisible ; les autres, éprouvés dans leurs enfants, ne lui pardonnaient pas les qualités sérieuses de l'un et la gentillesse aimable de l'autre. Sans être fière, Julitte parlait peu aux femmes du voisinage. Ses amis étaient choisis. Elle repoussait les avances hâtives. Beaucoup se réjouirent donc méchamment en voyant la veuve éprouvée d'une façon si rude. Ceux qui la défendaient le faisaient aux dépens de son fils. Quand elle descendit la rue qui longeait le tribunal, elle entendit des exclamations blessantes, des accusations cruelles. D'abord elle se contenta de courber le front et parut demander grâce par son humble contenance ; mais l'orage populaire grossissant, elle entraîna Paulin qui s'effraya, et se mit à courir vers sa maison pour échapper à cette lapidation morale.

L'enfant courait après elle, en s'attachant des deux mains à son bras. Il n'entendait point les clameurs de la populace, mais il comprenait les regards furieux, les gestes menaçants, et il se demandait pourquoi ces gens, à qui plus d'une fois elle avait rendu service, la poursuivaient le bras levé et l'injure sur les lèvres.

Un enfant prit un caillou et la lança sur la malheureuse. Paulin, atteint à la tête, poussa un cri indistinct. La mère défaillante l'eleva dans ses bras, se tourna un moment vers la foule ameutée comme pour la défier ou lui demander la mort plutôt que l'insulte et le martyre ; mais Paulin entourra son cou de ses bras ; elle comprit qu'elle devait vivre, et, sous les huées, la boue et les pierres, elle passa courant comme une bête traquée, jusqu'à ce qu'elle fût arrivée dans sa maison où elle s'enferma.

Son premier soin fut de penser à la légère blessure que le petit enfant avait reçue. Quand elle eut lavé la plaie, écarté les cheveux, entouré le front d'un bandeau, elle déposa Paulin sur son lit, s'assit à ses côtés et le regarda s'endormir... Alors seulement elle put pleurer. La justice venait de lui prendre un de ses enfants, et le peuple, plus sévère encore que la justice avait voulu lui ravir l'autre.

La nuit qu'elle passa fut épouvantable.

Le lendemain, dans la crainte de voir se renouveler des scènes semblables, elle ne sortit qu'à la nuit noire pour acheter ce qui était indispensable. Et, pendant deux mois, elle demeura ainsi prisonnière dans sa maison, parlant à Paulin de son frère, en couvrant le petit muet de baisers et de larmes. Il la comprenait. L'absence de Remy, après la terrible scène du jugement, lui faisait deviner un grand malheur, bien qu'il n'en approfondît pas la portée. Il redoublait de caresses pour Julitte ; il s'efforçait, en appelant à son secours toute son intelligence et tout son cœur, de lui donner quelque espérance. Et, quand il s'apercevait qu'il ne

réussissait pas à la consoler, il se jetait dans ses bras avec une si grande explosion de douleur que Julitte oubliait son chagrin pour tâcher de le calmer.

Un matin, cependant, Julitte se disposa de sortir.

Elle habilla Paulin de deuil, et suivit avec lui plusieurs rues encore désertes ; elle gagna enfin la route, s'assit avec son enfant sur le talus d'un fossé, et attendit. Ses regards se tournaient sans cesse du côté de la ville. Enfin elle distingua un bruit confus de galop de chevaux, de roues de voitures, de cris rauques, et, se levant, elle quitta sa place, mettant ses mains au-dessus de ses yeux pour mieux s'assurer qu'elle ne se trompait point.

—Ah ! s'écria-t-elle, la force me manque ! Je ne pourrai jamais le voir ainsi !

La poussière s'élevait, le bruit se rapprochait ; bientôt la veuve distingua deux charettes informes, remplies d'une sorte de bétail humain, criant, pleurant, gesticulant et secouant des chaînes et des carcans immondes.

Les regards de Julitte interrogèrent les visages hagards, les têtes animalisées, les figures livides... Elle découvrit, blotti dans un coin, un captif cachant son front sur ses genoux qu'entouraient ses bras, et d'une voix lamentable, elle s'écria :

—Remy ! mon fils Remy !

Le prisonnier tressaillit, se redressa, et voyant sur le chemin sa mère et Paulin, il tendit vers eux ses mains chargées de fers, et poussa un sanglot déchirant.

La route montait à partir de cet endroit. L'allure des chevaux se ralentit. Quelque vicieux que fussent les compagnons de chaînes de Remy Ciotat, la vue de cette mère en deuil et de cet orphelin les impressionna. Ils chantèrent d'abord plus bas ; ils finirent par se taire.

Julitte s'approcha de la charrette et, soulevant Paulin, elle l'éleva de façon que le prisonnier pût l'embrasser.

—Pourquoi vous condamner à une pareille épreuve, ma mère ? demanda Remy.

—Il m'a semblé que, dans ton malheur, tu avais besoin de t'entendre dire encore : Tu es innocent ! Et je suis venue, mon pauvre enfant, pour bénir ton front courbé, pour serrer tes mains enchaînées.

—Ah ! vous m'enlevez mon courage ! s'écria le jeune homme.

—Je le double, au contraire ! Le courage ne consiste point dans l'insensibilité. Tu pleures, et cependant tu es fort ! Et tu resteras fort, Remy, parce que ta conscience et ta mère rendent bon témoignage de toi. Ne te laisse pas abattre ; Dieu te doit une justice, il te la fera. Peut-être sera-t-elle tardive... Il ne nous appartient pas de sonder les décrets de la Providence ; mais souviens-toi... Il ne faut pas mourir à la peine, car tu mourrais déshonoré !

—Que ferez-vous ? que deviendrez-vous tous deux, demanda Remy.

—Dieu m'inspirera, Dieu me guidera, Dieu te sauvera ! Oh ! le dur voyage, mon Remy !... Quand je te berçais sur mes genoux, petit enfant, pouvais-je me dire qu'un jour, les mains et les pieds enchaînés, je te verrais confondu avec des assassins et des voleurs, cahoté dans cette charrette immonde !

Julitte marchait à côté de la voiture, et Paulin gardait un de ses bras passé autour du cou de son frère. La malheureuse femme entrecoupait ses conseils de sanglots ; après avoir dit à son fils d'espérer, elle secouait la tête comme si elle-même perdait toute espérance. Remy, agenouillé sur le banc de bois de la charrette, se penchait vers sa mère et son frère. Il jouissait avec un âpre bonheur de la vue de ces êtres adorés. Quand il les voyait faiblir, il se relevait et retrouvait de l'énergie. Les soldats qui accompagnaient la chaîne de galériens respectaient ces douloureux épanchements. Quelques forçats, vivement émus, prononçaient à mi-voix des paroles dans lesquelles se faisaient jour le regret et les remords. Lorsque la mère et le fils ne se parlaient plus, ils se regardaient, et leurs âmes s'entendaient et se fondaient dans un sentiment unique.

Mais la montée était gravie, la route redescendait ; les chevaux entraînaient plus rapidement les charrettes. Julitte se mit à courir afin d'accompagner encore son enfant. Ses forces s'épuisaient, le souffle lui manquait ; sa main lâcha celle de Remy, ses yeux se voilèrent...

—Adieu, adieu ! cria le malheureux.

Sa mère tenta un suprême effort... Ce fut en vain... Elle tomba lourdement sur les genoux, agitant les bras dans la direction des voitures qui s'éloignaient au galop.

Elle vit une dernière fois Remy tendre vers elle ses mains enchaînées, puis un grand bourdonnement se fit dans sa tête ébranlée, elle sentit blêmir ses lèvres, ses jambes s'engourdirent, et elle perdit le sentiment de ce qui se passait autour d'elle.

Paulin la crut morte. Le désespoir du petit muet ne peut se décrire. Il se précipitait sur le corps immobile de Julitte, le couvrait de baisers ; puis, réunissant toutes ses forces, il tentait de le soulever. Vains efforts ! La pâleur restait sur le front de la veuve, et l'immobilité paralysait ses membres. Paulin s'assit sur ses talons, le visage tourné vers elle, épiant son souffle, attendant le réveil de la vie.

Il sentit son impuissance ; il devina qu'un secours était nécessaire. Ce secours il fallait le chercher, l'implorer... L'enfant ne sait point dans quelle direction il se trouve ; il jette autour de lui un regard rapide, classe les objets dans sa mémoire, empreint son souvenir du paysage, et, sûr de retrouver les trois peupliers et le grand chêne, il se met à courir, cherchant des yeux une maison, interrogeant la route pour voir s'il n'aperçoit point de voyageurs.

Il sent qu'il faiblit à son tour. Si sa mère allait revenir à elle et ne plus le trouver à ses côtés ? Si quelque troupeau venant de la Crau, passait sur le chemin ? Il songe à retourner près de Julitte et à attendre près d'elle le secours que Dieu donne aux malheureux, quand il distingue au loin deux hommes venant à sa rencontre. Cette vue lui rend des forces. Il court, il vole, les rejoint, et, par une mimique expressive, ses yeux pleins de larmes, la façon dont il cherche à entraîner les deux inconnus, ceux-ci comprennent vite qu'on a besoin d'aide non loin de là.

Les voyageurs ne se consultent pas ; ils suivent l'enfant qui, les mains jointes, paraît les bénir de leur bonté ! On lui adresse des questions. Il ne peut répondre. Indiquant de la main la direction des trois peupliers, il continue à courir, et les voyageurs aperçoivent enfin le corps étendu de Julitte. Elle ne donnait aucun signe d'existence.

L'un des voyageurs va puiser un peu d'eau et mouille les tempes de la pauvre femme ; Julitte ouvre les yeux, reconnaît Paulin, le serre sur son sein avec une tendresse passionnée et fond en larmes.

—Vous ne pouvez marcher, lui dit le plus jeune des voyageurs ; mais nous trouverons sans doute une cabane ou une auberge, et on vous y donnera l'hospitalité.

En effet, un heure après, Julitte était installée dans la salle basse d'une ferme de pauvre apparence. Les deux étrangers étaient auprès d'elle. Celui qui se tenait à son chevet portait un vêtement délabré, en drap bleu ; l'autre était vêtu d'un costume oriental. Paulin, attiré par la richesse des broderies, l'originalité des armes, s'approcha du dernier des voyageurs, s'assit sur ses genoux ; puis, paisiblement et doucement, s'endormit. Pendant ce temps, Julitte s'entretenait avec le plus pauvre des voyageurs.

—Ne vous inquiétez de rien, lui disait-il ; je laisserai à la fermière assez d'argent pour que vous ne manquiez pas du nécessaire... Ne pleurez pas non plus ! Vous souffrez, et je vais prier pour vous...

—Mais qui êtes-vous donc ? demanda la mère du condamné en fixant un regard reconnaissant sur l'étranger ; vous pourvoyez à mes besoins... vous semblez deviner quelles douleurs déchirent mon âme, et l'accent de votre voix me ranime, et quand vous me promettez de prier pour moi, il me semble que je renaissais à l'espérance ?

—Je suis un pauvre captif revenant de Tunis, répondit humblement le voyageur.

III

LE CAPTIF DE TUNIS

Sept ans ans avant le jour où il trouva Julitte mourant sur la route de Cette, le voyageur aux pauvres vêtements était à bord d'un petit navire faisant le service de Marseille à Narbonne. Une longue soutane de bure tombait jusqu'à ses pieds, drapant de larges plis sa taille grêle et un peu courbée. Son chapeau rougi par l'usage couvrait un front d'une sérénité admirable, et jetait une ombre sur des yeux d'une inexprimable douceur. Le dénuement de ce prêtre qui paraissait âgé de vingt-huit à trente ans, était réellement évangélique. En quittant le port de Marseille, ses mains avaient répandu de libérales aumônes ; pour les autres il dépensait beaucoup, mais à lui-même il ne s'accordait rien. Les matelots du petit bâtiment le saluaient avec vénération ; il leur parlait avec bonté. Le nom de l'abbé Vincent signifiait pour tous abnégation et pauvreté, les deux grandes vertus de l'apôtre.

La mer était belle ; la traversée devait être rapide, et cependant le jeune prêtre ne tarda pas à voir se manifester des signes d'inquiétude dans l'équipage. On ne se parlait pas, on observait le mouvement de manœuvre simultanément exécuté par trois navires en vue ; et le capitaine répondit à la question que lui adressait l'abbé Vincent :

—Brigantins d'Afrique ! mauvaise rencontre !

—Etes-vous sûr d'être attaqué ?

—Je vais tout disposer pour me défendre.

Il y avait douze hommes seulement à bord du navire. La petite pièce d'artillerie devenait presque inutile quand il s'agissait de lutter contre trois navires armés pour la course. Mais le capitaine était brave ; il ordonna de monter les armes sur le pont, plaça ses hommes à leurs postes, garda pour lui-même le plus périlleux, en se chargeant de défendre le pavillon fleurdéliné ; puis, quand tout fut prêt, il s'avança vers le prêtre.

—Monsieur l'abbé, lui dit-il, si j'en crois mes pressentiments, une scène terrible va se passer ici ; descendez, je vous prie, dans ma cabine, vous prierez pour nous.

—Non, monsieur, répondit le prêtre, je ne descendrai pas. Le lieu de combat est ma place comme la vôtre... Si le sang coule, il y aura des blessés à secourir, des mourants à réconcilier avec Dieu.

Le capitaine s'inclina et n'insista pas.

Les trois brigantins signalés s'avançaient à toutes voiles. L'un se proposait de couper la route au petit navire français, les deux autres comptaient le prendre en flanc, l'un à bâbord, l'autre à tribord. La lutte pouvait être acharnée, mais le résultat n'en était pas douteux. Le capitaine, décidé à se battre en désespéré, savait à l'avance qu'il était perdu. Les matelots et le pilote le sentaient également, et cependant pas un de ces hommes ne songea que l'on pouvait amener le pavillon et se mettre à la merci des corsaires.

Les brigantins marchaient toutes voiles dehors, et bientôt le bâtiment français se trouva cerné. Après avoir envoyé plusieurs boulets qui endommagèrent gravement la coque du navire, les trois brigantins jetèrent à la fois leurs grappins d'abordage, et la véritable bataille commença. Elle fut acharnée, terrible. Les pirates tunisiens se servaient à la fois de flèches et de larges sabres, les matelots français avaient le mousquet et la hache. Ils se battaient dix contre un, et cependant chaque matelot tenait en échec ses sauvages adversaires. Partout des prodiges de valeur se multiplièrent, les matelots grandissaient dans l'action ; les uns défendaient le drapeau, les autres se tenaient prêts à couvrir de leur corps le capitaine, ou à servir de bouclier au jeune prêtre qui se jetait dans la mêlée pour porter secours aux blessés. Lui-même, atteint d'une flèche, agenouillé près d'un agonisant, écoutait ses

derniers aveux sans se préoccuper de sa propre souffrance. Trois matelots succombent ; les autres, criblés de blessures, sont entassés à l'avant, où les corsaires les ont traînés. La vie du pilote a été épargnée. On a besoin de lui pour suivre sans danger les côtes de l'Afrique. Le pont du petit navire présentait un tableau navrant. Au milieu de ses hommes couverts de sang, mutilés, l'abbé Vincent passait semblable à l'ange de consolation. Il lavait les plaies de l'un, réconfortait le cœur de l'autre, priant et pleurant quand il ne pouvait plus que prier et pleurer. Les corsaires le regardaient avec étonnement. Ils ne s'opposèrent point à ce qu'il remplît sa mission de consolateur et de médecin, car il était dans leur intérêt que les malades furent soignés et guéris. L'abbé Vincent suffit à tout. Les trois matelots morts furent ensevelis par lui ; agenouillé près du bastingage, il bénit leur dépouille mortelle au moment où on jetait les cadavres à la mer ; puis, confiant dans l'infinie miséricorde, il revint vers ceux que Dieu condamnait à vivre. Les malheureux ne se faisaient aucune illusion sur le sort qui leur était réservé.

Les corsaires les vendraient comme esclaves, et savaient-ils si jamais la liberté leur serait rendue ? Il y eut parmi ces hommes de navrantes explosions de désespoir. L'un redemandait ses enfants, l'autre pleurait sa femme, celui-là songeait à sa mère, tous regrettaient amèrement la liberté ! Un fait horrible qui se passa à la vue de tous aurait suffi pour prouver aux malheureux ce qu'ils devaient attendre des pirates. Le pilote, épargné en vue des services qu'il pourrait rendre, ayant refusé d'indiquer la route à suivre, on l'attacha au pied d'un mât, et il fut lentement percé de flèches. Le digne homme périt victime de son patriotisme : en servant les barbares, il aurait cru trahir la France. Cette cruelle exécution augmenta le trouble et l'angoisse des blessés ; pour comble de misère, ils se virent chargés de chaînes et jetés à fond de cale de l'un des brigantins. Le petit navire, dans la coque duquel avaient pénétré des boulets et qui s'enfonçait lentement, fut abandonné après avoir été pillé par les corsaires.

Les prisonniers manquant d'air et presque de nourriture, entassés dans un étroit espace, brisés par le poids des fers qui rouvraient parfois des plaies mal cicatrisées, n'avaient d'autre soutien, au sein de cette immense détresse, que l'abbé Vincent. Il ne prenait aucun repos. On eût dit que la charité le soutenait. Il continuait ses soins la nuit aussi bien que le jour ; ceux des malades qui ne pouvaient reposer l'apercevaient agenouillé dans un angle de la cale. Après sept ou huit jours d'une course rapide, les brigantins se séparèrent. Celui qui portait les prisonniers aborda seul à Tunis.

Les corsaires étaient tenus d'indiquer, en arrivant dans un port barbaresque, à quelle nation appartenait le navire capturé. La ville de Marseille avait rendu de trop grands services aux différents royaumes de Maroc, de Tunis, aux villes de Tripoli, de Damiette, et avait reçu en récompenses trop de franchises, pour qu'il fût possible d'avouer que les captifs étaient Français et que le bâtiment quittait la rade de Marseille. Le consul français à Tunis aurait immédiatement réclamé les prisonniers. Le capitaine du brigantin, pour ne pas perdre sa proie, déclara donc que le bâtiment attaqué, pris et coulé, portait le pavillon espagnol.

De ce moment il fut libre de disposer des captifs. Ceux-ci, en quittant le brigantin, furent conduits à travers la ville, au milieu d'une populace cruelle et curieuse. Leur malheur, leurs blessures n'attendrissaient personne. C'étaient des chiens de chrétiens ! ce mot disait tout. L'insulte les accueillait au passage. On se faisait une joie atroce de leur prédire les tortures de l'esclavage. Les hommes qui les conduisaient, autant pour satisfaire un besoin de férocité que pour plaire à la foule, faisaient de temps en temps siffler des fouets dont les lanières de cuir, s'abattant sur des épaules meurtries, traçaient des sillons sanglants. Quand, vaincus par la douleur, les compagnons de Vincent laissaient échapper un murmure, le jeune prêtre, d'un regard éloquent, leur montrait le ciel, ce grand justicier des injustices humaines.

(A suivre)

CINQ

Semaines en Ballon

PAR JULES VERNE

6

— Tant que cela ! fit Joe, en s'affalant jusqu'à terre par la corde de l'ancre.

— A quoi servent tes regrets, mon cher Dick ? répondit le docteur Fergusson. Est-ce que nous sommes des trafiquants d'ivoire ? Sommes-nous venus ici pour faire fortune ?

Joe visita l'ancre ; elle était solidement retenue à la défense demeurée intacte. Samuel et Dick sautèrent sur le sol, tandis que l'aérostat à demi dégonflé se balançait au-dessus du corps de l'animal.

— La magnifique bête ! s'écria Kennedy. Quelle masse ! Je n'ai jamais vu dans l'Inde un éléphant de cette taille !

— Cela n'a rien d'étonnant, mon cher Dick ; les éléphants du centre de l'Afrique sont les plus beaux. Les Anderson, les Cumming les ont tellement chassés aux environs du Cap, qu'ils émigrent vers l'équateur, où nous les rencontrerons souvent en troupes nombreuses.

— En attendant, répondit Joe, j'espère que nous goûterons un peu de celui-là ! Je m'engage à vous procurer un repas succulent aux dépens de cet animal. M. Kennedy va chasser pendant une heure ou deux, M. Samuel va passer l'inspection du "Victoria," et, pendant ce temps, je vais faire la cuisine.

— Voilà qui est bien ordonné, répondit le docteur. Fais à ta guise.

— Pour moi, dit le chasseur, je vais prendre les deux heures de liberté que Joe a daigné m'octroyer.

— Va, mon ami ; mais pas d'imprudence. Ne t'éloigne pas.

— Sois tranquille."

Et Dick armé de son fusil, s'enfonça dans le bois.

Alors Joe s'occupa de ses fonctions. Il fit d'abord dans la terre un trou profond de deux pieds ; il le remplit de branches sèches qui couvraient le sol et provenaient des trouées faites dans le bois par les éléphants dont on voyait les traces. Le trou rempli, il entassa un bûcher haut de deux pieds, et il y mit le feu.

Ensuite il retourna vers le cadavre de l'éléphant, tombé à dix toises du bois à peine ; il détacha adroitement la trompe, qui mesurait près de deux pieds de largeur à sa naissance ; il en choisit la partie la plus délicate et y joignit un des pieds spongieux de l'animal ; ce sont en effet les morceaux par excellence, comme la bosse du bison, la patte de l'ours ou la hure du sanglier.

Lorsque le bûcher fut entièrement consumé à l'intérieur et à l'extérieur, le trou, débarrassé des cendres et des charbons, offrit une température très-élevée ; les morceaux de l'éléphant, entourés de feuilles aromatiques, furent déposés au fond de ce four improvisé et recouverts de cendres chaudes ; puis Joe éleva un second bûcher sur le tout, et, quand le bois fut consumé, la viande était cuite à point.

Alors Joe retira le dîner de la fournaise ; il déposa cette viande appétissante sur des feuilles vertes, et disposa son repas au milieu d'une magnifique pelouse ; il apporta des biscuits, de l'eau-de-vie, du café, et puisa une eau fraîche et limpide à un ruisseau voisin.

Ce festin ainsi dressé faisait plaisir à voir, et Joe pensait, sans être trop fier, qu'il ferait encore plus plaisir à manger.

— Un voyage sans fatigue et sans danger ! répétait-il. Un repas à ses heures ! un hamac perpétuel ! qu'est-ce que l'on peut demander de plus ? Et ce bon M. Kennedy qui ne voulait pas venir !



La dernière cataracte du Nil

De son côté, le docteur Fergusson se livrait à un examen sérieux de l'aérostat. Celui-ci ne paraissait pas avoir souffert de la tourmente ; le taffetas et la gutta percha avaient merveilleusement résisté ; en prenant la hauteur actuelle du sol et en calculant la force ascensionnelle du ballon, il vit avec satisfaction que l'hydrogène était en même quantité ; l'enveloppe jusque-là demeurait entièrement imperméable.

Depuis cinq jours seulement, les voyageurs avaient quitté Zanzibar ; le pemmican n'était pas encore entamé ; les provisions de biscuit et de viande conservée suffisaient pour un long voyage ; il n'y eut donc que la réserve d'eau à renouveler.

Les tuyaux et le serpentin paraissaient être en parfait état ; grâce à leurs articulations de caoutchouc, ils s'étaient prêtés à toutes les oscillations de l'aérostat.

Son examen terminé, le docteur s'occupa de mettre ses notes en ordre. Il fit une esquisse très-réussie de la campagne environnante, avec la longue prairie à perte de vue la forêt des camaldores et le ballon immobile sur le monstrueux corps de l'éléphant.

Au bout de ses deux heures, Kennedy revenait avec un chaquet de perdrix grasses et un cuissot d'oryx, sorte de gembok, appartenant à l'espèce la plus agile des antilopes. Joe se chargea de préparer ce surcroît de provisions.

— Le dîner est servi ! s'écria-t-il de sa plus belle voix.

Et les trois voyageurs n'eurent qu'à s'asseoir sur la pelouse verte ; les pieds et la trompe d'éléphant furent déclarés exquis ; on but à l'Angleterre, comme toujours, et de délicieux havanes parfumèrent pour la première fois cette contrée charmante.

Kennedy mangeait, buvait et causait comme quatre ; il était cuivré ; il proposa sérieusement à son ami le docteur de s'établir dans cette forêt, d'y construire une cabane de fouillage et d'y commencer la dynastie des Robinsons africains.

La proposition n'eut pas autrement de suite, bien que Joe se fût proposé pour remplir le rôle de Vendredi.

La campagne semblait si tranquille, si déserte, que le docteur résolut de passer la nuit à terre. Joe dressa un cercle de feu, barricade indispensable contre les bêtes féroces. Les hyènes, les

couguars, les chacals, attirés par l'odeur de la chair d'éléphant, rôdèrent aux alentours. Kennedy dut à plusieurs reprises décharger sa carabine sur des visiteurs trop audacieux ; mais enfin la nuit s'acheva sans incident fâcheux.

CHAPITRE XVIII

Le lendemain, dès cinq heures, commençaient les préparatifs du départ. Joe, avec la hache, qu'il avait heureusement retrouvée, brisa les défenses de l'éléphant. Le *Victoria*, rendu à la liberté, entraîna les voyageurs vers le nord-est avec une vitesse de dix-huit milles.

Le docteur avait soigneusement relevé sa position par la hauteur des étoiles pendant la soirée précédente. Il était par 2° 40' de latitude au-dessous de l'équateur, soit à cent soixante milles géographiques ; il traversa de nombreux villages sans se préoccuper des cris provoqués par son apparition ; il prit note de la conformation des lieux avec des vues sommaires ; il franchit les rampes du Rubemhé, presque aussi roides que les sommets de l'Onsagara, et rencontra plus tard, à Tenga, les premiers ressauts des chaînes de Karagwae, qui, selon lui, dérivent nécessairement des montagnes de la Lune. Or, la légende ancienne qui faisait de ces montagnes le berceau du Nil s'approchait de la vérité, puisqu'elles confinent au lac Ukéréoué, réservoir présumé des eaux du grand fleuve.

De Kafuro, grand district des marchands du pays, il aperçut enfin à l'horizon ce lac tant cherché, que le capitaine Speke entrevit le 3 août 1858.

Samuel Fergusson se sentait ému : il touchait presque à l'un des points principaux de son exploration, et, la lunette à l'œil, il ne perdait pas un coin de cette contrée mystérieuse, que son regard détaillait ainsi :

Au-dessous de lui, une terre généralement effritée ; à peine quelques ravins cultivés ; le terrain, parsemé de cônes d'une altitude moyenne, se faisait plat aux approches du lac ; les champs d'orge remplaçaient les rizières ; là croissaient ce plantain d'où se tire le vin du pays, et le "mwani," plante sauvage qui sert de café. La réunion d'une cinquantaine de huttes circulaires, recouvertes d'un chaume en fleurs, constituait la capitale de Karagwah.

On apercevait facilement les figures ébahies d'une race assez belle, au teint brun. Des femmes d'une forme invraisemblable se traînaient dans les plantations, et le docteur étonna bien ses compagnons en leur apprenant que cet enbompoint, très-apprécié, s'obtenait par un régime obligatoire de lait caillé.

A midi, le *Victoria* se trouvait par 1° 45' de latitude australe ; à une heure, le vent le poussait sur le lac.

Ce lac a été nommé Nyanza Victoria par le capitaine Speke. En cet endroit, il pouvait mesurer quatre-vingt-dix milles de largeur ; à son extrémité méridionale, le capitaine trouva un groupe d'îles, qu'il nomma archipel du Bengale. Il poussa sa reconnaissance jusqu'à Muanza, sur la côte de l'est, où il fut bien reçu par le sultan. Il fit la triangulation de cette partie du lac ; mais il ne put se procurer une barque ni pour le traverser, ni pour visiter la grande île d'Ukéréoué ; cette île, très-populeuse, est gouvernée par trois sultans et ne forme qu'une presque île à marée basse.

Le "Victoria" abordait le lac plus au nord, au grand regret du docteur, qui aurait voulu en déterminer les contours inférieurs. Les bords, hérissés de buissons épineux et de broussailles enchevêtrées, disparaissaient littéralement sous des myriades de moustiques d'un brun clair ; ce pays devait être inhabitable et inhabité ; on voyait des troupes d'hippopotames se vautrer dans des forêts de roseaux ou s'enfuir sous les eaux blanchâtres du lac.

Celui-ci, vu de haut, offrait vers l'ouest un horizon si large, qu'on eût dit une mer ; la distance est assez grande entre les deux rives pour que des communications ne puissent s'établir ; d'ailleurs les tempêtes y sont fortes et fréquentes, car les vents font rage dans ce bassin élevé et découvert.

Le docteur eut peine à se diriger ; il craignait d'être entraîné vers l'est ; mais heureusement un courant le porta directement au nord, et, à six heures du soir, le "Victoria" s'établit dans une petite île déserte, par 0° 30' de latitude et 32° 52' de longitude à vingt milles de la côte.

Les voyageurs purent s'accrocher à un arbre, et, le vent s'étant calmé vers le soir, ils demeurèrent tranquillement sur leur ancre. On ne pouvait songer à prendre terre ; ici, comme sur les bords du Nyanza, des légions de moustiques couvraient le sol d'un nuage épais. Joe même revint de l'arbre couvert de piqûres ; mais il ne se fâcha pas, tant il trouvait cela naturel de la part des moustiques.

Néanmoins, le docteur, moins optimiste, fila le plus de corde qu'il put, afin d'échapper à ces impitoyables insectes, qui s'élevaient avec un murmure inquiétant.

Le docteur reconnut la hauteur du lac au-dessus du niveau de la mer, telle que l'avait déterminée le capitaine Speke, soit trois mille sept cent cinquante pieds.

"Nous voici donc dans une île ! dit Joe, qui se grattait à se rompre les poignets.

— Nous en aurions vite fait le tour, répondit le chasseur, et, sans ces aimables insectes, on n'y aperçoit pas un être vivant.

— Les îles dont le lac est parsemé, répondit le docteur Fergusson, ne sont, à vrai dire, que des sommets de collines immergées ; mais nous sommes heureux d'y avoir rencontré un abri, car les rives du lac sont habitées par des tribus féroces. Dormez donc, puisque le ciel nous prépare une nuit tranquille.

— Est-ce que tu n'en feras pas autant, Samuel ?

— Non ; je ne pourrais fermer l'œil. Mes pensées chasseraient tout sommeil. Demain, mes amis, si le vent est favorable, nous marcherons droit au nord, et nous découvrirons peut-être les sources du Nil, ce secret demeuré impénétrable. Si près des sources du grand fleuve, je ne saurais dormir."

Kennedy et Joe, que les préoccupations scientifiques ne troublaient pas à ce point, ne tardèrent pas à s'endormir profondément sous la garde du docteur.

Le mercredi 23 avril, le *Victoria* appareillait à quatre heures du matin, par un ciel grisâtre ; la nuit quittait difficilement les eaux du lac, qu'un épais brouillard enveloppait, mais bientôt un vent violent dissipa toute cette brume. Le *Victoria* fut balancé pendant quelques minutes en sens divers et enfin remonta directement vers le nord.

Le Dr Fergusson frappa des mains avec joie.

"Nous sommes en bon chemin ! s'écria-t-il. Aujourd'hui ou jamais nous verrons le Nil ! Mes amis, voici que nous franchissons l'équateur ! nous entrons dans notre hémisphère !

— Oh ! fit Joe ; vous pensez, mon maître que l'équateur passe par ici ?

— Ici même, mon brave garçon !

— Eh bien ! sauf votre respect, il me paraît convenable de l'arroser sans perdre de temps.

— Va pour un verre de grog ! répondit le docteur en riant ; tu as une manière d'entendre la cosmographie qui n'est point sotté."

Et voilà comment fut célébré le passage de la ligne à bord du *Victoria*.

Celui-ci filait rapidement. On apercevait dans l'ouest la côte basse et peu accidentée ; au fond, les plateaux plus élevés de l'Uganda et de l'Usoga. La vitesse du vent devenait excessive : près de trente milles à l'heure.

Les eaux du Nyanza, soulevées avec violence, écumaient comme les vagues d'une mer. A certaines lames de fond, qui se balançaient longtemps après les accalmies, le docteur reconnut que le lac devait avoir une grande profondeur. A peine une ou deux barques grossières furent-elles entrevues pendant cette rapide traversée.

"Ce lac, dit le docteur, est évidemment, par sa position élevée, le réservoir naturel des fleuves de la partie orientale de

l'Afrique ; le ciel lui rend en pluie ce qu'il enlève en vapeurs à ses affluents. Il me paraît certain que le Nil doit y prendre sa source.

—Nous verrons bien," répliqua Kennedy.

Vers neuf heures, la côte de l'ouest se rapprocha ; elle paraissait déserte et boisée. Le vent s'éleva un peu vers l'est, et l'on put entrevoir l'autre rive du lac. Elle se courbait de manière à se terminer par un angle très-ouvert, vers 2°40' de latitude septentrionale. De hautes montagnes dressaient leurs pics arides à cette extrémité du Nyanza ; mais entre elles une gorge profonde et sinueuse livrait passage à une rivière bouillonnante.

Tout en manœuvrant son aérostat, le Dr Fergusson examinait le pays d'un regard avide.

"Voyez ! s'écria-t-il, voyez, mes amis ! les récits des Arabes étaient exacts ! Ils parlaient d'un fleuve par lequel le lac Ukéréoué se déchargeait vers le nord, et ce fleuve existe, et nous le descendons, et il coule avec une rapidité comparable à notre propre vitesse ! Et cette goutte d'eau qui s'enfuit sous nos pieds va certainement se confondre avec les flots de la Méditerranée ! C'est le Nil !

—C'est le Nil ! répéta Kennedy, qui se laissait prendre à l'enthousiasme de Samuel Fergusson.

—Vive le Nil ! " s'écria Joe, qui s'écriait volontiers vive quelque chose quand il était en joie.

Des rochers énormes embarrassaient ça et là le cours de cette mystérieuse rivière. L'eau écuma ; il se faisait des rapides et des cataractes qui confirmaient le docteur dans ses prévisions. Des montagnes environnantes se déversaient de nombreux torrents, écumants dans leur chute ; l'œil les comptait par centaines. On voyait sourdre du sol de minces filets d'eau éparpillés, se croisant, se confondant, luttant de vitesse, et tous couraient à cette rivière naissante, qui se faisait fleuve après les avoir absorbés.

"Voilà bien le Nil, répéta le docteur avec conviction. L'origine de son nom a passionné les savants comme l'origine de ses eaux ; on l'a fait venir du grec, du copte, du sanscrit ; peu importe, après tout, puisqu'il a dû livrer enfin le secret de ses sources !

—Mais, dit le chasseur, comment s'assurer de l'identité de cette rivière et de celle que les voyageurs du nord ont reconnue ?

—Nous aurons des preuves certaines, irrécusables, infaillibles, répondit Fergusson, si le vent nous favorise une heure encore."

Les montagnes se séparaient, faisant place à des villages nombreux, à des champs cultivés de sésame, de dourrah, de cannes à sucre. Les tribus de ces contrées se montraient agitées, hostiles ; elles semblaient plus près de la colère que de l'adoration ; elles pressentaient des étrangers et non des dieux. Il semblait qu'en remontant aux sources du Nil on vint leur voler quelque chose. Le *Victoria* dut se tenir hors de la portée des mousquets.

"Aborder ici sera difficile, dit l'Écossais.

—Eh bien ! répliqua Joe, tant pis pour ces indigènes ; nous les priverons du charme de notre conversation.

—Il faut pourtant que je descende, répondit le docteur Fergusson, ne fût-ce qu'un quart d'heure. Sans cela, je ne puis constater les résultats de notre exploration.

—C'est donc indispensable, Samuel ?

—Indispensable, et nous descendrons, quand même nous devrions faire le coup de fusil !

—La chose me va, répondit Kennedy en caressant sa carabine.

—Quand vous voudrez, mon maître, dit Joe, en se préparant au combat.

—Ce ne sera pas la première fois, répondit le docteur, que l'on aura fait de la science les armes à la main ; pareille chose est arrivée à un savant français dans les montagnes de l'Espagne, quand il mesurait le méridien terrestre.

—Sois tranquille, Samuel, et fie toi à tes deux gardes du corps.

—Y sommes-nous, monsieur ?

—Pas encore. Nous allons même nous élever pour saisir la configuration exacte du pays."

L'hydrogène se dilata, et, en moins de dix minutes, le *Victoria* planait à une hauteur de deux mille cinq cents pieds au-dessus du sol.

On distinguait de là un inextricable réseau de rivières que le fleuve recevait dans son lit ; il en venait davantage de l'ouest, entre les collines nombreuses, au milieu de campagnes fertiles.

"Nous ne sommes pas à quatre-vingt-dix milles de Gondokoro, dit le docteur en pointant sa carte, et à moins de cinq milles du point atteint par les explorateurs venus du nord. Rapprochons-nous de terre avec précaution."

Le *Victoria* s'abaissa de plus de deux mille pieds.

"Maintenant, mes amis, soyons prêts à tout hasard.

—Nous sommes prêts, répondirent Dick et Joe.

—Bien ! "

Le *Victoria* marcha bientôt en suivant le lit du fleuve, et à cent pieds à peine. Le Nil mesurait cinquante toises en cet endroit, et les indigènes s'agitaient tumultueusement dans les villages qui bordaient ses rives. Au deuxième degré, il forme une cascade à pic de dix pieds de hauteur environ, et par conséquent infranchissable.

"Voilà bien la cascade indiquée par M. Debono," s'écria le docteur.

Le bassin du fleuve s'élargissait, parsemé d'îles nombreuses que Samuel Fergusson dévorait du regard ; il semblait chercher un point de repère qu'il n'apercevait point encore.

Quelques nègres s'étant avancés dans une barque au-dessous du ballon, Kennedy les salua d'un coup de fusil qui, sans les atteindre, les obligea à regagner la rive au plus vite.

"Bon voyage ! leur souhaita Joe ; à leur place, je ne me hasarderais pas à revenir ! j'aurais singulièrement peur d'un monstre qui lance la foudre à volonté."

Mais voici que le docteur Fergusson saisit soudain sa lunette et la braqua vers une île couchée au milieu du fleuve.

"Quatre arbres ! s'écria-t-il ; voyez, là bas ! "

En effet, quatre arbres isolés s'élevaient à son extrémité.

"C'est l'île de Benga ! c'est bien elle ! ajouta-t-il.

—Eh bien, après ? demanda Dick.

—C'est là que nous descendrons, s'il plaît à Dieu !

—Mais elle paraît habitée, M. Samuel !

—Joe a raison ; si je ne me trompe, voilà un rassemblement d'une vingtaine d'indigènes.

—Nous les mettrons en fuite ; cela ne sera pas difficile, répondit Fergusson.

—Va comme il est dit," répliqua le chasseur.

Le soleil était au zénith. Le *Victoria* se rapprocha de l'île.

Les nègres, appartenant à la tribu de Makado, poussèrent des cris énergiques. L'un d'eux agitait en l'air son chapeau d'écorce. Kennedy le prit pour point de mire, fit feu, et le chapeau vola en éclats.

Ce fut une déroute générale. Les indigènes se précipitèrent dans le fleuve et le traversèrent à la nage ; des deux rives, il vint une grêle de balles et une pluie de flèches, mais sans danger pour l'aérostat, dont l'ancre avait mordu une fissure de roc. Joe se laissa couler à terre.

"L'échelle ! s'écria le docteur. Suis-moi, Kennedy.

—Que veux-tu faire ?

—Descendons ; il me faut un témoin.

—Me voici.

—Joe, fais bonne garde.

—Soyez tranquille, monsieur, je réponds de tout.

—Viens, Dick ! " dit le docteur en mettant pied à terre.

Il entraîna son compagnon vers un groupe de rochers qui se dressaient à la pointe de l'île ; là, il chercha quelque temps, fureta dans les broussailles, et se mit les mains en sang.

Tout d'un coup, il saisit vivement le bras du chasseur.

"Regarde, dit-il.

—Des lettres ! " s'écria Kennedy.

En effet, deux lettres gravées sur le roc apparaissaient dans toute leur netteté. On lisait distinctement :

A. D.

—A. D., reprit le Dr Fergusson, Andrea Debono ! La signature même du voyageur qui a remonté le plus avant le cours du Nil !

—Voilà qui est irrécusable, ami Samuel.

—Es-tu convaincu maintenant ?

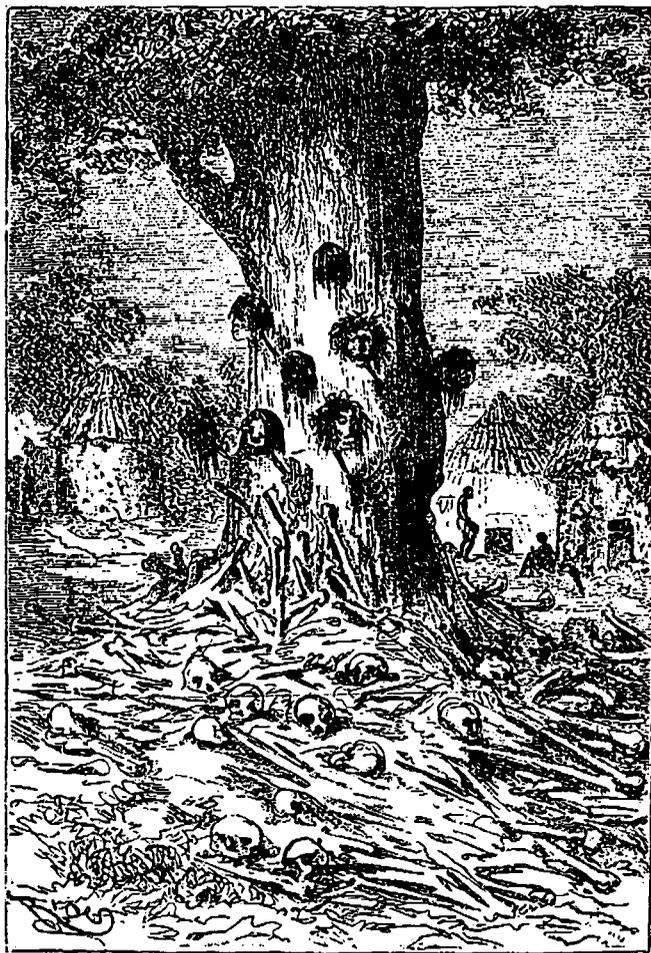
—C'est le Nil ! nous n'en pouvons douter."

Le docteur regarda une dernière fois ces précieuses initiales, dont il prit exactement la forme et les dimensions.

—Et maintenant, dit-il, au ballon !

—Vite alors, car voici quelques indigènes qui se préparent à repasser le fleuve.

—Peu nous importe maintenant ! Que le vent nous pousse dans le nord pendant quelques heures, nous atteindrons Gondokoro, et nous presserons la main de nos compatriotes !"



L'arbre des cannibales

Dix minutes après, le *Victoria* s'enlevait majestueusement, pendant que le Dr Fergusson, en signe de succès, déployait le pavillon aux armes d'Angleterre.

XIX

—Quelle est notre direction ? demanda Kennedy en voyant son ami consulter sa boussole.

—Nord, nord-ouest.

—Diable ! mais ce n'est pas le nord, cela !

—Non, Dick, et je crois que nous aurons de la peine à gagner Gondokoro ; je le regrette, mais enfin nous avons relié les explorations de l'est à celles du nord ; il ne faut pas s'en plaindre."

Le *Victoria* s'éloignait peu à peu du Nil.

—Un dernier regard, fit le docteur, à cette infranchissable latitude que les plus intrépides voyageurs n'ont jamais pu dépasser ! Voilà bien ces intraitables tribus signalées par MM. Petherick,

Armand, Miani, et ce jeune voyageur, M. Lejean, auquel nous sommes redevables des meilleurs travaux sur le haut Nil.

—Ainsi, demanda Kennedy, nos découvertes sont d'accord avec les pressentiments de la science.

—Tout à fait d'accord. Les sources du fleuve Blanc, du Bahrel-Abiad, sont immergées dans un lac grand comme une mer ; c'est là qu'il prend naissance ; la poésie y perdra sans doute ; ou aimait à supposer à ce roi des fleuves une origine céleste ; les anciens l'appelaient du nom d'Océan, et l'on était pas éloigné de croire qu'il découlait directement du soleil ! Mais il faut en rabattre et accepter de temps en temps ce que la science nous enseigne ; il n'y aura peut-être pas toujours des savants, il y aura toujours des poètes.

—On aperçoit encore des cataractes, dit Joe.

—Ce sont les cataractes de Makedo, par trois degrés de latitude. Rien n'est plus exact ! Que n'avons-nous pu suivre pendant quelques heures le cours du Nil !

—Et là-bas, devant nous, dit le chasseur, j'aperçois le sommet d'une montagne.

—C'est le mont Logwek, la Montagne-Tremblante des Arabes ; toute cette contrée a été visitée par M. Debono, qui la parcourait sous le nom de Latif Effendi. Les tribus voisines du Nil sont ennemies et se font une guerre d'extermination. Vous jugez sans peine des périls qu'il a dû affronter."

Le vent portait alors le *Victoria* vers le nord-ouest. Pour éviter le mont Logwek, il fallut chercher un courant plus incliné.

—Mes amis, dit le docteur à ses compagnons, voici que nous commençons véritablement notre traversée africaine. Jusqu'ici nous avons surtout suivi les traces de nos devanciers. Nous allons nous lancer dans l'inconnu désormais. Le courage ne vous fera pas défaut ?

—Jamais ! s'écrièrent d'une seule voix Dick et Joe.

—En route donc, et que le Ciel nous soit en aide !"

A dix heures du soir, par-dessus des ravins, des forêts, des villages dispersés, les voyageurs arrivaient au flanc de la Montagne-Tremblante, dont ils lougeaient les rampes adoucies.

En cette mémorable journée du 23 avril, pendant une marche de quinze heures, ils avaient, sous l'impulsion d'un vent rapide, parcouru une distance de plus de trois cent quinze milles.

Mais cette dernière partie du voyage les avait laissés sous une impression triste. Un silence complet régnait dans la nacelle. Le Dr Fergusson était-il absorbé par ses découvertes ? Ses deux compagnons songeaient-ils à cette traversée au milieu de régions inconnues ? Il y avait de tout cela, sans doute, mêlé à de plus vifs souvenirs de l'Angleterre et des amis éloignés. Joe seul montrait une insouciance philosophique, trouvant tout naturel que la patrie ne fût pas là du moment qu'elle était absente ; mais il respecta le silence de Samuel Fergusson et de Dick Kennedy.

A dix heures du soir, le *Victoria* " mouillait " par le travers de la Montagne-Tremblante ; on prit un repas substantiel, et tous s'endormirent successivement sous la garde de chacun.

Le lendemain, des idées plus sereines revinrent au réveil ; il faisait un joli temps, et le vent soufflait du bon côté ; un déjeuner fort égayé par Joe, acheva de remettre les esprits en belle humeur.

La contrée parcourue en ce moment est immense ; elle confine aux montagnes de la Lune et aux montagnes du Darfour ; quelque chose de grand comme l'Europe.

—Nous traversons, sans doute, dit le docteur, ce que l'on suppose être le royaume d'Usoga ; des géographes ont prétendu qu'il existait au centre de l'Afrique une vaste dépression, un immense lac central. Nous verrons si ce système a quelque apparence de vérité.

—Mais comment a-t-on pu faire cette supposition ? demanda Kennedy.

—Par les récits des Arabes. Ces gens-là sont très-conteurs, trop conteurs peut-être. Quelques voyageurs, arrivés à Kazeh ou aux Grands-Lacs, ont vu des esclaves venus des contrées centrales ; ils ont interrogés sur leur pays, ils ont réuni un faisceau de ces documents divers et en ont déduit des systèmes. Au

fond de tout cela, il y a toujours quelque chose de vrai, et, tu le vois, on ne se trompait pas sur l'origine du Nil.

—Rien de plus juste, répondit Kennedy.

—C'est au moyen de ces documents que des essais de cartes ont été tentés. Aussi vais-je suivre notre route sur l'une d'elles, et la rectifier au besoin.

—Est-ce que toute cette région est habitée ? demanda Joe.

—Sans doute, et mal habitée.

—Je m'en doutais.

—Ces tribus éparses sont comprises sous la dénomination générale de Nyam-Nyam, et ce nom n'est autre qu'une onomatopée ; il reproduit le bruit de la mastication.

—Parfait, dit Joe ; nyam ! nyam !

—Mon brave Joe, si tu étais la cause immédiate de cette onomatopée, tu ne trouverais pas cela parfait.

—Que voulez-vous dire ?

—Que ces peuplades sont considérées comme anthropophages.

—Cela est-il certain ?

—Très-certain ; on avait aussi prétendu que ces indigènes étaient pourvus d'une queue comme de simples quadrupèdes ; mais on a bientôt reconnu que cet appendice appartenait aux peaux de bêtes dont ils sont revêtus.

—Tant pis ! une queue est fort agréable pour chasser les moustiques.

—C'est possible Joe ; mais il faut reléguer cela au rang des fables, tout comme les têtes de chiens que le voyageur Brun-Rollet attribuait à certaines peuplades.

—Des têtes de chiens ? Commode pour aboyer et même pour être anthropophage !

—Ce qui est malheureusement avéré, c'est la férocité de ces peuples, très-avides de la chair humaine, qu'ils recherchent avec passion.

—Je demande, dit Joe, qu'ils ne se passionnent pas trop pour mon individu.

—Voyez-vous cela ! dit le chasseur.

—C'est ainsi, M. Dick. Si jamais je dois être mangé dans un moment de disette, je veux que ce soit à votre profit et à celui de mon maître ! Mais nourrir ces moricauds, fi donc ! j'en mourrais de honte !

Eh bien ! mon brave Joe, fit Kennedy, voilà qui est entendu, nous comptons sur toi à l'occasion.

—A votre service, messieurs.

—Joe parle de la sorte, répliqua le docteur, pour que nous prenions soin de lui, en l'engraissant bien.

—Peut-être ! répondit Joe ; l'homme est un animal si égoïste !

Dans l'après-midi, le ciel se couvrit d'un brouillard chaud qui suintait du sol ; l'embrun permettait à peine de distinguer les objets terrestres ; aussi craignant de se heurter contre quelque pic imprévu, le docteur donna vers cinq heures le signal d'arrêt.

La nuit se passa sans accident, mais il avait fallu redoubler de vigilance par cette profonde obscurité.

La mousson souffla avec une violence extrême pendant la matinée du lendemain ; le vent s'engouffrait dans les cavités inférieures du ballon ; il agitait violemment l'appendice par lequel pénétraient les tuyaux de dilatation ; on dut les assujettir par des cordes, manœuvre dont Joe s'acquitta fort adroitement.

Il constata en même temps que l'orifice de l'aérostat demeurait hermétiquement fermé.

—Ceci a une double importance pour nous, dit le Dr Fergusson ; nous évitons d'abord la déperdition d'un gaz précieux ; ensuite, nous ne laissons point autour de nous une traînée inflammable, à laquelle nous finirions par mettre le feu.

—Ce serait un fâcheux incident de voyage, dit Joe.

—Est-ce que nous serions précipités à terre ? demanda Dick.

—Précipités, non ! Le gaz brûlerait tranquillement, et nous descendrions peu à peu. Pareil accident est arrivé à une aéronaute française, Mme Blanchard ; elle mit le feu à son ballon en

lançant des pièces d'artifice, mais elle ne tomba pas, et elle ne se serait pas tuée, sans doute, si sa nacelle ne se fût heurtée à une cheminée, d'où elle fut jetée à terre.

—Espérons que rien de semblable ne nous arrivera, dit le chasseur ; jusqu'ici, notre traversée ne me paraît pas dangereuse, et je ne vois pas de raison qui nous empêche d'arriver à notre but.

—Je n'en vois pas non plus, mon cher Dick ; les accidents, d'ailleurs, ont toujours été causés par l'imprudence des aéronautes ou par la mauvaise construction de leurs appareils. Cependant, sur plusieurs milliers d'ascensions aérostatiques, on ne compte pas vingt accidents ayant causé la mort. En général, ce sont les atterrissements et les départs qui offrent le plus de dangers. Aussi, en pareil cas, ne devons-nous négliger aucune précaution.

—Voici l'heure du déjeuner, dit Joe ; nous nous contenterons de viande conservée et de café, jusqu'à ce que M. Kennedy ait trouvé moyen de nous régaler d'un bon morceau de venaison."

CHAPITRE XX

Le vent devenait violent et irrégulier. Le *Victoria* courait de véritables bordées dans les airs. Rejeté tantôt dans le nord, tantôt dans le sud, il ne pouvait rencontrer un soufle constant.

—Nous marchons très vite sans avancer beaucoup, dit Kennedy, en remarquant les fréquentes oscillations de l'aiguille aimantée.

Le *Victoria* file avec une vitesse d'au moins treute lieues à l'heure, dit Samuel Fergusson. Penchez-vous et voyez comme la campagne disparaît rapidement sous nos pieds. Tenez ! cette forêt a l'air de se précipiter au-devant de nous !

—La forêt est déjà devenue une clairière, répondit le chasseur.

—Et la clairière un village, riposta Joe quelques instants plus tard. Voilà-t-il des faces de nègres assez ébahies !

—C'est bien naturel, répondit le docteur. Les paysans de France, à la première apparition des ballons, ont tiré dessus, les prenant pour des monstres aériens ; il est donc permis à un nègre du Soudan d'ouvrir de grands yeux.

—Ma foi ! dit Joe, pendant que le *Victoria* rasait un village à cent pieds du sol, je m'en vais leur jeter une bouteille vide, avec votre permission, mon maître ; si elle arrive saine et sauve, ils l'adoreront ; si elle se casse, ils se feront des talismans avec les morceaux !

Et, ce disant, il lança une bouteille, qui ne manqua pas de se briser en mille pièces, tandis que les indigènes se précipitaient dans leurs huttes rondes, en poussant de grands cris.

Un peu plus loin, Kennedy s'écria :

—Regardez donc cet arbre siugulier ! il est est d'une espèce par en haut, et d'une autre par en bas.

—Bon ! fit Joe ; voilà un pays où les arbres poussent les uns sur les autres.

—C'est tout simplement un tronc de figuier, répondit le docteur, sur lequel il s'est répandu un peu de terre végétale. Le vent un beau jour y a jeté une graine de palmier, et le palmier a poussé comme en plein champ.

—Une fameuse mode, dit Joe, et que j'importerai en Angleterre ; cela fera bien dans les parcs de Londres ; sans compter que ce serait un moyen de multiplier les arbres à fruit ; on aurait des jardins en hauteur ; voilà qui sera goûté de tous les petits propriétaires."

En ce moment, il fallut élever le *Victoria* pour franchir une forêt d'arbres hauts de plus de trois cents pieds, sortes de banians séculaires.

—Voilà de magnifiques arbres, s'écria Kennedy ; je ne connais rien de beau comme l'aspect de ces vénérables forêts. Vois donc Samuel.

—La hauteur de ces banians est vraiment merveilleuse, mon cher Dick ; et cependant elle n'aurait rien d'étonnant dans les forêts du Nouveau-Monde.

—Comment ? il existe des arbres plus élevés ?

—Sans doute, parmi ceux que nous appelons les "mammoth trees." Ainsi, en Californie, on a trouvé un cèdre élevé de quatre cent cinquante pieds, hauteur qui dépasse la tour du Parlement, et même la grande pyramide d'Égypte. La base avait cent vingt pieds de tour, et les couches concentriques de son bois lui donnaient plus de quatre mille ans d'existence.

—Eh ! monsieur, cela n'a rien d'étonnant alors ! Quand on vit quatre mille ans, quoi de plus naturel que d'avoir une belle taille ?

Mais, pendant l'histoire du docteur et la réponse de Joe, la forêt avait déjà fait place à une grande réunion de huttes circulairement disposées autour d'une place. Au milieu croissait un arbre unique, et Joe de s'écrier à sa vue :

"Eh bien ! s'il y a quatre mille ans que celui-là produit de pareilles fleurs, je ne lui en fais pas mon compliment."

Et il montrait un sycomore gigantesque dont le tronc disparaissait en entier sous un amas d'ossements humains. Les fleurs dont parlait Joe étaient des têtes fraîchement coupées, suspendues à des poignards fixés dans l'écorce.

"L'arbre de guerre des cannibales ! dit le docteur. Les Indiens enlèvent la peau du crâne, les Africains la tête entière.

—Affaire de mode," dit Joe.

Mais déjà le village aux têtes sanglantes disparaissait à l'horizon ; un autre plus loin offrait un spectacle non moins repoussant ; des cadavres à demi dévorés, des squelettes tombant en poussière, des membres humains éparés çà et là, étaient laissés en pâture aux hyènes et aux chacals.

"Ce sont sans doute les corps des criminels ; ainsi que cela se pratique dans l'Abyssinie on les expose aux bêtes féroces, qui achèvent de les dévorer à leur aise, après les avoir étranglés d'un coup de dent.

—Ce n'est pas beaucoup plus cruel que la potence, dit l'Ecosais. C'est plus sale, voilà tout.

—Dans les régions du sud de l'Afrique, reprit le docteur, on se contente de renfermer le criminel dans sa propre hutte, avec ses bestiaux, et peut-être sa famille ; on y met le feu, et tout brûle en même temps. J'appelle cela de la cruauté, mais j'avoue avec Kennedy que, si la potence est moins cruelle, elle est aussi barbare."

Joe, avec l'excellente vue dont il se servait si bien, signala quelques bandes d'oiseaux carnassiers qui planaient à l'horizon.

"Ce sont des aigles, s'écria Kennedy, après les avoir reconnus avec la lunette, de magnifiques oiseaux dont le vol est aussi rapide que le nôtre.

—Le ciel nous préserve de leurs attaques ! dit le docteur ; ils sont plus à craindre pour nous que les bêtes féroces ou les tribus sauvages.

—Bah ! répondit le chasseur, nous les écarterions à coups de fusil.

—J'aime autant, mon cher Dick, ne pas recourir à ton adresse ; le taffetas de notre ballon ne résisterait pas à un de leurs coups de bec ; heureusement, je crois ces redoutables oiseaux plus effrayés qu'attirés par notre machine.

—Eh mais ! une idée, dit Joe, car aujourd'hui les idées me poussent par douzaines ; si nous parvenions à prendre un attelage d'aigles vivants, nous les attacherions à notre nacelle, et ils nous traîneraient dans les airs !

—Le moyen a été sérieusement proposé, répondit le docteur ; mais je le crois peu praticable avec des animaux assez rétifs de leur naturel.

—On les dresserait, reprit Joe ; au lieu de mors, on les guiderait avec des œillères qui leur intercepteraient la vue ; borgnes, ils iraient à droite ou à gauche ; aveugles, ils s'arrêteraient.

—Permetts-moi, mon brave Joe, de préférer un vent favorable à tes aigles attelés ; cela coûte moins cher à nourrir, et c'est plus sûr.

—Je vous le permets, monsieur, mais je garde mon idée."

Il était midi ; le *Victoria*, depuis quelque temps, se tenait à une allure plus modérée ; le pays marchait au-dessous de lui, il ne fuyait pas.

Tout d'un coup, des cris et des sifflements parvinrent aux oreilles des voyageurs ; ceux-ci se penchèrent et aperçurent dans une plaine ouverte un spectacle fait pour les émouvoir.

Deux peuplades aux prises se battaient avec acharnement et faisaient voler des nuées de flèches dans les airs. Les combattants, avides de s'entre-tuer, ne s'apercevaient pas de l'arrivée du *Victoria* ; ils étaient environ trois cents, se choquant dans une inextricable mêlée ; la plupart d'entre-eux, rouges du sang des blessés dans lequel ils se vautraient, formaient un ensemble hideux à voir.

À l'apparition de l'aérostat, il y eut un temps d'arrêt ; les hurlements redoublèrent ; quelques flèches furent lancées vers la nacelle, et l'une d'elles assez près pour que Joe l'arrêtât de la main.

"Montons hors de leur portée ! s'écria le Dr Fergusson. Pas d'imprudence ! cela ne nous est pas permis."

Le massacre continuait de part et d'autre, à coups de hache et de sagaie ; dès qu'un ennemi gisait sur le sol, son adversaire se hâtait de lui couper la tête ; les femmes mêlées à cette cohue, ramassaient les têtes sanglantes et les empilaient à chaque extrémité du champ de bataille ; souvent elles se battaient pour conquérir ce hideux trophée.

"L'affreuse scène ! s'écria Kennedy avec un profond dégoût.

—Ce sont de vilains bonshommes ! dit Joe. Après cela, s'ils avaient un uniforme, ils seraient comme tous les guerriers du monde.

—J'ai une furieuse envie d'intervenir dans le combat, reprit le chasseur en brandissant sa carabine.

—Non pas ! répondit vivement le docteur ; non pas ! mêlons nous de ce qui nous regarde ! Sais-tu qui a tort ou raison, pour jouer le rôle de la Providence ? Fuyons au plus tôt ce spectacle repoussant ! Si les grands capitaines pouvaient dominer ainsi le théâtre de leurs exploits, ils finiraient peut-être par perdre le goûts du sang et des conquêtes !

Le chef de l'un de ces partis sauvages se distinguait par une taille athlétique, jointe à une force d'hercule. D'une main il plongeait sa lance dans les rangs compacts de ses ennemis, et de l'autre y faisait de grandes trouées à coups de hache. À un moment, il rejeta loin de lui sa sagaie rouge de sang, se précipita sur un blessé dont il trancha le bras d'un seul coup, prit ce bras d'une main, et, le portant à sa bouche, il y mordit à pleines dents.

"Ah ! dit Kennedy, l'horrible bête ! Je n'y tiens plus !

Et le guerrier, frappé d'une balle au front, tomba en arrière.

À sa chute, une profonde stupeur s'empara de ses guerriers ; cette mort surnaturelle les épouvanta en ranimant l'ardeur de leurs adversaires, et en une seconde le champ de bataille fut abandonné de la moitié des combattants.

"Allons chercher plus haut un courant qui nous emporte, dit le docteur. Je suis écœuré de ce spectacle."

Mais il ne partit pas si vite qu'il ne pût voir la tribu victorieuse, se précipitant sur les morts et les blessés, se disputer cette chair encore chaude et s'en repaître avidement.

"Pouah ! fit Joe, cela est repoussant !

Le *Victoria* s'élevait en se dilatant ; les hurlements de cette horde en délire le poursuivirent pendant quelques instants ; mais enfin, ramené vers le sud, il s'éloigna de cette scène de carnage et de cannibalisme.

Le terrain offrait alors des accidents variés, avec de nombreux cours d'eau qui s'écoulaient vers l'est ; ils se jetaient sans doute dans ces affluents du lac Nû ou du fleuve des Gazelles, sur lequel M. Guillaume Lejean a donné de si curieux détails.



Le double coup de feu

CHAPITRE XXI

La nuit se faisait très-obscur. Le docteur n'avait pu reconnaître le pays ; il s'était accroché à un arbre fort élevé, dont il distinguait à peine la masse confuse dans l'ombre. Suivant son habitude, il prit le quart de neuf heures, et à minuit Dick vint le remplacer.

« Veille bien, Dick ! veille avec grand soin.

— Est-ce qu'il y a quelque chose de nouveau ?

— Non, cependant j'ai cru surprendre de vagues rumeurs au-dessous de nous ; je ne sais trop où le vent nous a portés ; un excès de prudence ne peut pas nuire.

— Tu auras entendu les cris de quelques bêtes sauvages.

— Non ! cela m'a semblé tout autre chose ; enfin, à la moindre alerte, ne manque pas de nous réveiller.

— Sois tranquille. »

Après avoir attentivement écouté une dernière fois, le docteur, n'entendant rien, se jeta sur sa couverture et s'endormit bientôt.

Le ciel était couvert d'épais nuages, mais pas un souffle n'agitait l'air. Le *Victoria*, retenu par une seule ancre, n'éprouvait aucune oscillation.

Kennedy, accoudé sur la nacelle de manière à surveiller le chalumeau en activité, considérait ce calme obscur ; il interrogeait l'horizon, et, comme il arrive aux esprits inquiets ou prévenus, son regard croyait parfois surprendre de vagues lueurs. Un moment même, il crut distinctement en saisir une à deux cents pas de distance ; mais ce ne fut qu'un éclair, après lequel il ne vit plus rien.

C'était sans doute l'une de ces sensations lumineuses que l'œil perçoit dans les profondes obscurités.

Kennedy se rassurait et retombait dans sa contemplation indécise, quand un sifflement aigu traversa les airs.

Était-ce le cri d'un animal, d'un oiseau de nuit ? Sortait-il de lèvres humaines ?

Kennedy, sachant toute la gravité de la situation, fut sur le point d'éveiller ses compagnons ; mais il se dit qu'en tout cas, hommes ou bêtes se trouvaient hors de portée ; il visita donc ses armes, et, avec sa lunette de nuit, il plongea de nouveau son regard dans l'espace.

Il crut bientôt entrevoir au-dessous de lui des formes vagues qui se glissaient vers l'arbre ; à un rayon de lune qui filtra comme un éclair entre deux nuages, il reconnut distinctement un groupe d'individus s'agitant dans l'ombre.

L'aventure des cynophales lui revint à l'esprit ; il mit la main sur l'épaule du docteur. Celui-ci se réveilla aussitôt.

« Silence, fit Kennedy, parlons à voix basse.

— Il y a quelque chose ?

— Oui, réveillons Joe. »

Dès que Joe se fut levé, le chasseur raconta ce qu'il avait vu.

— Encore ces maudits singes ? dit Joe.

— C'est possible ; mais il faut prendre ses précautions.

— Joe et moi, dit Kennedy, nous allons descendre dans l'arbre par l'échelle.

— Et pendant ce temps, repartit le docteur, je prendrai mes mesures de manière à pouvoir nous enlever rapidement.

— C'est convenu.

— Descendons, dit Joe.

— Ne vous servez de vos armes qu'à la dernière extrémité, dit le docteur ; il est inutile de révéler notre présence dans ces parages. »

Dick et Joe répondirent par un signe. Ils se laissèrent glisser sans bruit vers l'arbre, et prirent position sur une fourche de fortes branches que l'ancre avait mordu.

Depuis quelques minutes, ils écoutaient muets et immobiles dans le feuillage. A un certain froissement d'écorce qui se produisit, Joe saisit la main de l'Écossais.

« N'entendez-vous pas ?

— Oui, cela approche.

— Si c'était un serpent ? Ce sifflement que vous avez surpris...

— Non ! il avait quelque chose d'humain.

— J'aime encore mieux des sauvages, se dit Joe. Ces reptiles me répugnent.

— Le bruit augmente, reprit Kennedy, quelques instants après

— Oui ! on monte, on grimpe.

— Veille de ce côté, je me charge de l'autre.

— Bien. »

Ils se trouvaient tous les deux isolés au sommet d'une maîtresse branche, poussée droit au milieu de cette forêt qu'on appelle un baobab, l'obscurité, accrue par l'épaisseur du feuillage, était profonde ; cependant Joe, se penchant à l'oreille de Kennedy et lui indiquant la partie inférieure de l'arbre dit :

« Des nègres. »

Quelques mots échangés à voix basse parvinrent même jusqu'aux deux voyageurs.

Joe épaula son fusil.

« Attends, » dit Kennedy.

Des sauvages avaient en effet escaladé le baobab ; ils surgissaient de toutes parts, se coulant sur les branches comme des reptiles, gravissant lentement, mais sûrement ; ils se trahissaient par les émanations de leur corps frottés d'une graisse infecte. Bientôt deux têtes apparurent aux regards de Kennedy et de Joe, au niveau même de la branche qu'ils occupaient.

« Attention, dit Kennedy, feu ! »

La double détonation retentit comme un tonnerre et s'éteignit au milieu des cris de douleur. En un moment, toute la horde avait disparu.

Mais, au milieu des hurlements, il s'était produit un cri étrange, inattendu, impossible ! Une voix humaine avait manifestement proféré ces mots en français :

« A moi ! à moi ! »

Kennedy et Joe, stupéfaits, regagnèrent la nacelle au plus vite.

—Avez-vous entendu ? leur dit le docteur.

—Sans doute ! ce cri surnaturel : A moi ! à moi !

—Un Français aux mains de ces barbares !

—Un voyageur !

—Un missionnaire, peut-être !

—Le malheureux, s'écria le chasseur, on l'assassine, on le martyrise !

Le docteur cherchait vainement à déguiser son émotion.

—On ne peut en douter, dit-il. Un malheureux Français est tombé entre les mains de ces sauvages. Mais nous ne partirons pas sans avoir fait tout au monde pour le sauver. A nos coups de fusils, il aura reconnu un secours inespéré, une intervention providentielle. Nous ne mentirons pas à cette dernière espérance. Est-ce votre avis ?

—C'est notre avis, Samuel, et nous sommes prêts à t'obéir.

—Combinons donc nos manœuvres ; et, dès le matin, nous chercherons à l'enlever.

—Mais comment écarterons-nous ces misérables nègres ? demanda Kennedy.

—Il est évident pour moi, dit le docteur, à la manière dont ils ont déguerpi, qu'ils ne connaissent pas les armes à feu ; nous devons donc profiter de leur épouvante ; mais il faut attendre le jour avant d'agir, et nous formerons notre plan de sauvetage d'après la disposition des lieux.

—Ce pauvre malheureux ne doit pas être loin, dit Joe, car...

—A moi ! à moi ! répéta la voix plus affaiblie.

—Les barbares ! s'écria Joe, palpitant. Mais s'ils le tuent cette nuit ?

—Entends-tu, Samuel, reprit Kennedy en saisissant la main du docteur, s'ils le tuent cette nuit ?

—Ce n'est pas probable, mes amis ; ces peuplades sauvages font mourir leurs prisonniers au grand jour ; il leur faut du soleil !

—Si je profitais de la nuit, dit l'Écossais, pour me glisser vers ce malheureux ?

—Je vous accompagne, monsieur Dick !

—Arrêtez, mes amis ! arrêtez ! ce dessein fait honneur à votre cœur et à votre courage ; mais vous nous exposeriez tous, et vous nuiriez plus encore à celui que nous voulons sauver.

—Pourquoi cela ? reprit Kennedy. Ces sauvages sont effrayés dispersés ! Ils ne reviendront pas.

—Dick, je t'en supplie, obéis moi ; j'agis pour le salut commun ; si, par hasard, tu te laisses surprendre, tout serait perdu !

—Mais cet infortuné qui attend, qui espère ! Rien ne lui répond ! Personne ne vient à son secours ! Il doit croire que ses sens ont été abusés, qu'il n'a rien entendu !...

—On peut le rassurer," dit le docteur Fergusson.

Et debout, au milieu de l'obscurité, faisant de ses mains un porte-voix, il s'écria avec énergie dans la langue de l'étranger :

—Qui que vous soyez, ayez confiance ! Trois amis veillent sur vous !

Un hurlement terrible lui répondit, étouffant sans doute la réponse du prisonnier.

—On l'égorge ! on va l'égorger ! s'écria Kennedy. Notre intervention n'aura servi qu'à hâter l'heure de son supplice ! il faut agir !

—Mais comment, Dick ? Que prétends-tu faire au milieu de cette obscurité ?

—Oh ! s'il faisait jour ! s'écria Joe.

—Eh bien, s'il faisait jour ? demanda le docteur d'un ton singulier.

—Rien de plus simple, Samuel, répondit le chasseur. Je descendrais à terre et je disperserais cette canaille à coups de fusil.

—Et toi, Joe ? demanda Fergusson.

—Moi, mon maître, j'agis plus prudemment, en faisant savoir au prisonnier de s'enfuir dans une direction convenue.

—Et comment lui ferais-tu parvenir cet avis ?

—Au moyen de cette flèche que j'ai ramassée au vol, et à laquelle j'attacherais un billet, ou tout simplement en lui parlant à voix haute, puisque ces nègres ne comprennent pas notre langue.

—Vos plans sont impraticables, mes amis ; la difficulté la plus grande serait pour cet infortuné de se sauver, en admettant qu'il parvint à tromper la vigilance de ses bourreaux. Quant à toi, mon cher Dick, avec beaucoup d'audace, et en profitant de l'épouvante jetée par nos armes à feu, ton projet réussirait peut-être ; mais s'il échouait, tu serais perdu, et nous aurions deux personnes à sauver au lieu d'une. Non ! il faut mettre toutes les chances de côté et agir autrement.

—Mais agir tout de suite, répliqua le chasseur.

—Peut-être ! répondit Samuel en insistant sur ce mot.

—Mon maître, êtes-vous donc capable de dissiper ces ténèbres ?

—Qui sait, Joe ?

—Ah ! si vous faites une chose pareille, je vous proclame le premier savant du monde."

Le docteur se tut pendant quelques instants ; il réfléchissait. Ses deux compagnons le considéraient avec émotion ; ils étaient suretés par cette situation extraordinaire. Bientôt Fergusson reprit la parole :

—Voici mon plan, dit-il. Il nous reste deux cents livres de lest, puisque les sacs que nous avons emportés sont encore intacts. J'admets que ce prisonnier, un homme évidemment épuisé par les souffrances, pèse autant que l'un de nous ; il nous restera encore une soixantaine de livres à jeter afin de monter plus rapidement.

—Comment comptes-tu donc manœuvrer ? demanda Kennedy.

—Voici, Dick : tu admets bien que si je parviens jusqu'au prisonnier, et que je jette une quantité de lest égale à son poids, je n'ai rien changé à l'équilibre du ballon ; mais alors, si je veux obtenir une ascension rapide pour échapper à cette tribu de nègres, il me faut employer des moyens plus énergiques que le chalumeau ; or, en précipitant cet excédant de lest au moment voulu, je suis certain de m'enlever avec une grande rapidité.

—Cela est évident.

—Oui, mais il y a un inconvénient ; c'est que, pour descendre plus tard, je devrai prendre une quantité de gaz proportionnelle au surcroît du lest que j'aurai jeté. Or, ce gaz est chose précieuse ; mais on ne peut en regretter la perte, quand il s'agit du salut d'un homme.

—Tu as raison, Samuel, nous devons tout sacrifier pour le sauver.

—Agissons donc, et disposez ces sacs sur le bord de la nacelle, de façon qu'ils puissent être précipités d'un seul coup.

—Mais cette obscurité ?

—Elle cache nos préparatifs, et ne se dissipera que lorsqu'ils seront terminés. Ayez soin de tenir toutes les armes à portée de notre main. Peut-être faudra-t-il faire le coup de feu ; or nous avons pour la carabine un coup, pour les deux fusils quatre, pour les deux revolvers douze, en tout dix-sept, qui peuvent être tirés en un quart de minute. Mais peut-être n'aurons-nous pas besoin de recourir à tout ce fracas. Etes-vous prêts ?

—Nous sommes prêts," répondit Joe.

Les sacs étaient disposés, les armes étaient en état.

—Bien, fit le docteur. Ayez l'œil à tout. Joe sera chargé de précipiter le lest, et Dick d'enlever le prisonnier ; mais que rien ne se fasse avant mes ordres. Joe, va d'abord détacher l'ancre, et remonte promptement dans la nacelle."

Joe se laissa glisser par le câble, et reparut au bout de quelques instants. Le *Victoria* rendu libre flottait dans l'air, à peu près immobile.

(A suivre)

LES PILULES MORO ET LES VIEILLARDS

Une mauvaise circulation est la cause des maladies et des différentes faiblesses qui surviennent chez les vieillards.

Avec l'avancement des années, il y a un décroissement de force, de vigueur, et le mécanisme des différents organes marche avec plus de lenteur et moins d'aplomb.

L'action irrégulière et affaiblie du cœur fait que le sang poussé avec moins d'activité devient comme stagnant, se remplit d'impuretés, perd de ses qualités nutritives, puis muscles, organes et tissus dépérissent.

Chez les hommes âgés, cette circulation défectueuse est toujours accompagnée de malaises généraux comme engourdissement et refroidissement des membres, mauvaise digestion, étourdissements, douleurs dans les muscles et rhumatismes, goutte, gravelle, troubles de vessie, plaies et ulcères aux jambes.

Les PILULES MORO sont sans égales dans tous les cas où un fortifiant et un bon purificateur du sang sont nécessaires, elles aident à l'action du cœur et active la circulation, donnent la faim aux hommes sans appétit, elles guérissent l'estomac des dyspeptiques, fournissent des forces aux hommes souffrants des reins, font disparaître les douleurs des rhumatismes et de névralgie, redonnent la vigueur aux hommes vieillissants prématurément et assurent aux hommes âgés une verte vieillesse. Le témoignage qui suit est une preuve convaincante de ce qu'elles peuvent faire.

J'ai pris les PILULES MORO pour le mal de rognons, le mal d'estomac et aussi la constipation. J'en ai fait usage pendant un an et j'ai senti du soulagement au troisième mois, mais voulant me guérir tout à fait, j'ai continué à les prendre.

Les PILULES MORO ont fait pour moi plus que je m'y attendais; elles m'ont remis en si bonne santé que je puis aujourd'hui, quoique âgé de soixante-dix ans, travailler comme un jeune homme. Je suis bien reconnaissant aux Médecins de la Compagnie Médicale Moro et tous les bons conseils qu'ils m'ont donnés.

EUSEBE COTE, West Broughton, Co, Mégantic, Qué.

Combien d'hommes encore jeunes d'âge sont cependant des vieillards de fait et souffrent des mêmes accidents et des mêmes troubles qu'un sexagénaire. Vieillis avant l'âge par des excès de travail ou des abus de conduite, ils sont sans vigueur et sans énergie. C'est à ces hommes surtout qu'un traitement par les PILULES MORO rendra un grand service. Nous leurs donnons le conseil de faire usage de ce merveilleux remède qui a ramené à la santé tant d'hommes malades.

Si un homme qui prend les PILULES MORO n'obtenait pas l'amélioration anticipée, il devrait, avant de les abandonner et de leur retirer sa confiance, consulter les Médecins de la Compagnie Médicale Moro dont la science et l'expérience peuvent assurer le succès dans les cas les plus graves.

Les hommes qui ne peuvent se rendre au bureau n'ont qu'à écrire et à bien dire tout ce qui les torture et les inquiète, ils recevront sans retard les renseignements désirés et auront certainement lieu d'être aussi satisfaits de la consultation que si elle eût été personnelle. Tous les hommes malades qui sont éloignés peuvent écrire et dire comment ils l'entendent les troubles dont ils souffrent, ils peuvent être sûrs d'être toujours compris et de voir leur cas traité avec soin.

Nous invitons les hommes malades qui demeurent à Montréal ou qui peuvent s'y rendre, de passer à nos bureaux de consultations, au No 1724, rue Sainte-Catherine.



Les PILULES MORO se vendent 50c la boîte ou six boîtes pour \$2.50. Si le marchand de votre localité ne les tient pas nous vous les enverrons sur réception du prix, dans n'importe quelle partie du Canada et des Etats-Unis.

Faites enregistrer vos lettres contenant de l'argent et adressez toujours :

COMPAGNIE MEDICALE MORO,
1724, Rue Sainte-Catherine, Montréal.

N.B.—Les PILULES MORO ne sont que pour les hommes, et spécialement adaptées aux maladies que peuvent entraîner leur manière de vivre et les travaux ardues auxquels ils sont astreints.

Le Coté Négligé des Maladies des Femmes

Le tapage et l'éclat qui, depuis des années, se sont faits autour de certaines opérations chez les femmes, ont eu le regrettable effet d'amoindrir, dans l'esprit du public, la valeur du traitement médical de beaucoup de maladies dont elles peuvent souffrir. Une réaction solitaire se produit maintenant sur le traitement de ces troubles sans l'usage du couteau, et la tendance générale est d'attribuer à la constitution du sujet l'origine la plus fréquente des maladies féminines et d'affirmer que le traitement de cette cause initiale est indispensable et doit nécessairement être tenté, avant de songer à faire disparaître la maladie.

Les médecins qui professent la vieille doctrine conservatrice, s'attachent, de par le monde, à limiter les opérations chirurgicales, toujours désagréables et souvent désastreuses, au cas où le traitement médical appliqué judicieusement et patiemment aura évidemment échoué.

L'expérience d'aujourd'hui démontre d'ailleurs que ces cas deviennent de plus en plus rares, et il est admis par les chirurgiens en renom du jour "qu'il n'existe pas de genre de maladie féminine où le traitement général soit aussi profitable; dans la plupart des cas, il peut amener une guérison complète."

L'importance de cette assertion est d'autant plus frappante que les affections internes sont très fréquentes, et que jusqu'à présent elles étaient considérées comme du ressort spécial de la chirurgie.

Les Médecins Spécialistes de la Cie Chimique Franco-Américaine ont toujours refusé de recourir aux opérations dans la catégorie si nombreuse des cas de jeunes femmes névrotiques, dont les symptômes dénotent des affections internes, et ils insistent énergiquement sur ce fait indiscutable que c'est la femme elle-même qui doit, avant tout, être traitée, et non pas ses organes. Ceux-ci peuvent toujours présenter des symptômes de malaise causés par la vie courante qui impose aujourd'hui une grande dépense de force et dont les conséquences fatales sont trop souvent la névrose et l'anémie. Les affections locales ne sont qu'un incident, l'affection principale est ailleurs. Mais s'il existe réellement une affection locale, le traitement constitutionnel se trouve toujours indiqué; s'il est appliqué convenablement, il rendra au système nerveux et au système nutritif leur intégrité, si bien que les symptômes d'affection interne disparaîtront aussi très fréquemment d'eux-mêmes.

Il est indiscutable, de plus, qu'une large proportion des femmes qui se font soigner pour la condition affaiblie de leurs organes, souffrent beaucoup plus des effets de la maladie elle-même. "La faiblesse et la débilité physique sont souvent très prononcées et absolument hors de proportion avec l'affection locale." Un fait certain, c'est que la nervosité, l'anéurasthénie, la mélancolie, l'affaiblissement moral et l'anémie existent dans plus de quatre-vingt-dix pour cent des maladies de la femme. Il n'y a pas de traitement local ou chirurgical qui puisse triompher de l'appauvrissement du sang, du manque de vitalité ou du défaut de nutrition que l'on retrouve dans tous les cas. Voilà donc les points que la raison, la science et l'expérience désignent à l'attention de la femme intelligente.

L'emploi des Pilules Rouges, comme auxiliaire thérapeutique dans le traitement des maladies de la femme, et le succès obtenu ressortent comme une preuve saillante de ces avancés.

Lorsque l'affaiblissement et l'épuisement se présentent avec accompagnement de modifications dégénérantes du sang et par suite de dérangement sérieux du fonctionnement organique, les Pilules Rouges sont indiquées comme le remède le plus rationnel et suffisent largement à fournir le traitement tonique régénérateur et modificateur nécessaire.

L'expérience a prouvé que les Pilules Rouges ne sont pas un tonique efficace seulement pour les muscles et les organes, mais qu'elles possèdent également une action très vivifiante sur le système nerveux; elles tonifient les nerfs, fournissent au sang et aux tissus les forces nécessaires et rendent la vigueur aux fonctions nutritives affaiblies. Cette multiplicité d'actes sur les différentes parties du corps provoque la coopération harmonieuse des forces physiologiques, si bien que le système tout entier, et incidemment les organes féminins reprennent leur fonctionnement normal.

LIBRAIRIE FAUCHILLE

1712 rue Ste-Catherine

MAISON FONDÉE DEPUIS 25 ANS

Dernières nouveautés venant de paraître :

- Le manuscrit du Chanoine, A. Theuriot, \$0 90
- L'Energie française, G. Hanotiaux, 0 90
- Chouchette, Marcel Prevost, 0 90
- Le semeur d'amour, F. Champsaur, 0 90
- La Blonde Lillian, Jean Rambeau, 0 90
- Le secret d'un ange, P. Maël, 0 90
- Monique, P. Bourget, 0 90
- La Chesnardière, Léon de Tinsseau, 0 90
- La Vedette, Yvette Guilbert, 0 90
- La Maus-Ika, H. Griyello, 0 90
- La collection complète des ouvrages de A. Dumay à 25 cents le volume.
- Les œuvres de Balzac à 20 cents le volume.
- Plus de 1000 volumes à 10 cents, par les auteurs les plus connus.
- L'Almanach Hachette 1902 à 40 cents.
- L'Almanach de la Vie de Paris, de la Grande Vie à 25 cents chacun, illustrés par la photographie.
- Publications mensuelles : Fémina (journal de la famille), La Lecture pour Tous de la célèbre maison Hachette et la Lecture Moderne, tous trois à 15 cents.

DUPUIS & LUSSIER

AVOCATS

Chambre No. 1, Edifice de La Presse.



Donne à la Peau l'Arome d'une Rose Thé

ALBERT TOILET SOAP CO., Montréal.

LOUIS GLADU

PLOMBIER :: COUVREUR

Poscurs d'Appareils à Gaz et à Vapeur

Spécialité : CHAUFFAGE A EAU CHAUDE

362a rue Rachel, Montréal

Tel. Bell Est 880.

EPILEPSIE ARRÊTÉE GRATUITEMENT et guérison permanente par le **DR KLINE'S GREAT NERVE RESTORER.**

Aucune attaque après le premier jour d'usage. Guérison non seulement temporaire mais radicale, dans tous les cas de désordres nerveux, épilepsie, spasmes, danses de St-Guy, débilité, faiblesse. TRAITÉ ET UNE BOUTEILLE D'ESSAI à \$2.00 GRATUITS, par l'entremise de l'agence au Canada, M. J. HARTE, 1780, rue Notre-Dame, Montréal, aux malades épileptiques qui n'ont à payer que l'express sur livraison.

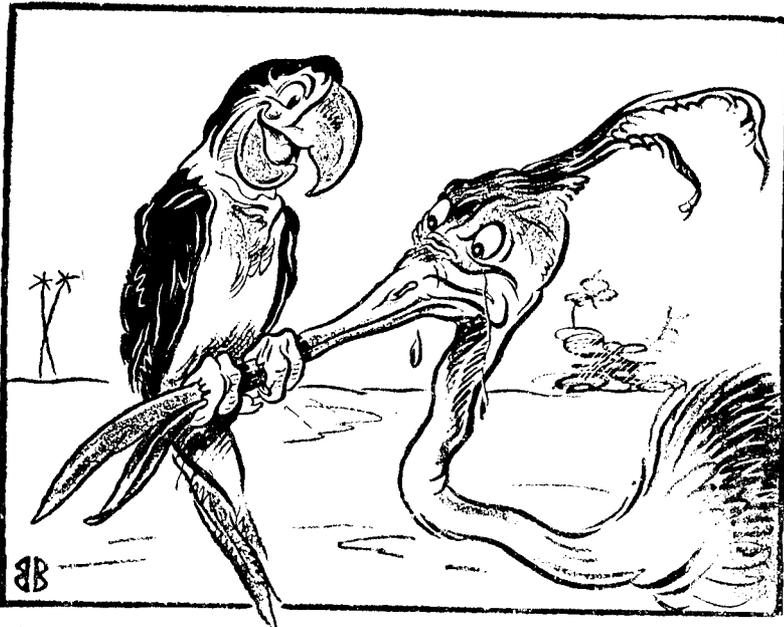
Consultation personnelle ou par poste.

Ecrire à **DR R.-H. KLINE, Ld.**

931, Arch St., Philadelphie, Pa, Fondée en 1871.

Ce journal est imprimé avec l'encre manufacturée par la **QUEEN CITY PRINTING CO., Cincinnati, Ohio.**

HISTOIRE DE DEUX BAVARDS AU PAYS DES PALMIERS



Jako. — A présent que j'ai une petite chance de me faire entendre à mon tour, je vais te raconter l'histoire de ma famille... Je naquis en... (ici une longue, longue histoire, pendant laquelle la femme muette verse des larmes de rage.)



— Est-ce là ce jeune homme avec lequel tu étais fiancée ?
 — Oui, ma tante.
 — Et pourquoi avez-vous rompu ?
 — Il croit à la théorie des microbes et aux dangers des baisers.
 — Eh bien, cela est exact et fort bien !
 — Pour un savant, oui, mais pour un époux, non !

LE TOUR DU MONDE

Très jolie publication illustrée, de 21 pages petit in-folio. Très instructive, contient des renseignements géographiques précis : des études sérieuses sur les diverses parties du monde leur fertilité, leurs genres de productions, leur avenir. Des questions politiques et diplomatiques, le tout inédit. Sous ce titre : "Boîte aux lettres," des réponses à toute lettre se rapportant à des voyages, des projets de voyages, etc. Abonnement pour l'étranger un an, 28 francs ; six mois, 16 francs ; le numéro, 50 centimes. Librairie Hachette, 79, Boulevard Saint-Germain, Paris, France.

JOURNAL DE LA JEUNESSE,

Recueil hebdomadaire illustré pour les enfants de 10 à 15 ans. Le numéro : quarante centimes. Abonnements : Union postale, un an 22 fr., six mois 11 fr. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Librairie Hachette & Cie, 79 boulevard Saint-Germain, Paris.

CE QUI EST VRAI

Ceux qui disent que tous les remèdes sont bons ont tort. Le *Baume Rhumal* seul est vraiment efficace contre les affections de poitrine.

— Etant donné le même degré de pouvoir éclairant, le gaz produit 120 fois plus de chaleur que l'électricité.

— Un million et demi d'exemplaires du roman si célèbre *Uncle Tom's Cabin* ont été imprimés jusqu'à ce jour.

CONTRE LA MIGRAINE

La migraine est causée tout simplement par la faiblesse et la pauvreté du sang, et le plus sûr remède est l'emploi des *Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard*.

— C'est entre 15 et 20 ans qu'on est plus sujet aux fièvres.

— 100 livres de bœuf crû ne pèsent plus que 67 après la cuisson.

Il y a 15,000 médecins en Angleterre et 14,500 en France.

— Au Canada, l'Eglise d'Angleterre a 20 évêques et 1,000 ministres.

— La langue de certaines girafes mesure près de deux pieds de longueur.

— On n'est pas éligible au sénat norvégien à moins d'avoir trente-cinq ans.

— Les 1,700 hôtels de la Suisse font annuellement une recette de 20 millions.

A Hong-Kong, les meilleurs lots à bâtir se vendent sur la base de \$650,000 l'acre.

— Le prix au détail du musc est d'environ \$50 l'once, soit 23 fois son pesant d'or.

— On tue annuellement deux millions de lièvres en Allemagne et 1,400,000 en Autriche.

— Un des plus beaux bronzes connus est un alliage d'aluminium et de cuivre brun.

THOMAS VIRELOQUE PSYCHOLOGUE



La dame de la maison. — Je vous dis qu'on ne donne rien ici.

Thomas Vireloque (la bouche en cœur et le coude en guirlande). — Est-ce donc à la dame que j'ai l'honneur de parler ?

La dame de la maison. — Certainement ! Pour qui me prenez-vous donc ?

Thomas Vireloque. — Excusez-moi, mais je croyais avoir affaire à la demoiselle de la maison.

La dame. — Attendez donc un moment !...



...Tenez, mon pauvre homme, voilà 20 centimes et une bonne bouteille de petite de petite bière.